

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Le Crépuscule des Idoles

Le Cas Wagner
Nietzsche contre Wagner — L'Antéchrist

TRADUIT PAR

HENRI ALBERT

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par HENRI ALBERT, avec une préface.	
Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. Un fort vol. in-18.....	3.50
L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE, ou <i>Hellénisme et Pessimisme</i> , traduit par JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Un volume in-18.....	3.50
CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (<i>David Strauss. Les Études historiques</i>), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18.	3.50
HUMAIN, TROP HUMAIN (1 ^{re} partie), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Un volume in-18.....	3.50
LE VOYAGEUR ET SON OMBRE, <i>Opinions et Sentences mêlées (Humain trop humain, II^e partie)</i> . Vol. in-18.....	3.50
AURORE (<i>Réflexions sur les Préjugés moraux</i>), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18.....	3.50
LE GAI SAVOIR (<i>La Gaya Scienza</i>), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18.....	3.50
AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18.....	3.50
PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL, <i>Prélude d'une Philosophie de l'avenir</i> , traduit par HENRI ALBERT. Un vol. in-18.....	3.50
LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18.....	3.50
LE CRÉPUSCULE DES IDOLES, LE CAS WAGNER, NIETZSCHE CONTRE WAGNER, L'ANTÉCHRIST, traduits par HENRI ALBERT. Un volume in-18.....	3.50
LA VOLONTÉ DE PUISSANCE. <i>Essai d'une transmutation de toutes les valeurs</i> , traduit par HENRI ALBERT. 2 volumes in-18....	7 »

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (<i>deuxième série</i>).....	2 vol.
---	--------

EN PRÉPARATION (volumes gr. in-18) :

HOMÈRE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENTS PÉDAGOGIQUES, etc.....	1 vol.
LA PHILOSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc.....	1 vol.
POÈMES ET FRAGMENTS.....	1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE
PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE HENRI ALBERT

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Le Crépuscule des Idoles

LE CAS WAGNER — NIETZSCHE CONTRE WAGNER
L'ANTÉCHRIST

TRADUITS PAR
HENRI ALBERT

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

I.

B
3313
.G64F51
1908
28534

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Douze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 12.*

JUSTIFICATION DU TI

6362



Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

LE CAS WAGNER

UN PROBLÈME MUSICAL

AVANT-PROPOS

Je vais m'alléger un peu. Ce n'est pas par pure méchanceté que, dans cet écrit, je loue Bizet aux dépens de Wagner. J'avance, au milieu de beaucoup de plaisanteries, une chose avec quoi il n'y a pas à plaisanter. Tourner le dos à Wagner, ce fut une fatalité pour moi; aimer quelque chose ensuite, une victoire. Personne n'a peut-être été mêlé à la « wagnérie » plus dangereusement que moi; personne ne s'est défendu plus âprement contre elle; personne ne s'est plus réjoui de lui échapper. C'est une longue histoire! — Veut-on un mot pour la caractériser? — Si j'étais moraliste, qui sait comment je l'appellerais! Peut-être *victoire sur soi-même*. — Mais le philosophe n'aime pas les moralistes... il n'aime pas davantage les grands mots...

Quelle est la première et la dernière exigence d'un philosophe vis-à-vis de lui-même? Vaincre son temps et se mettre « en dehors du temps ». Avec qui devra-t-il donc soutenir le plus rude combat? Avec ce par quoi il est l'enfant de son temps. Or çà! je suis aussi bien que Wagner l'enfant de cette époque-ci,

je veux dire un *décadent* : avec cette différence que je m'en suis rendu compte et que je me suis mis en état de défense. Le philosophe en moi protestait contre le *décadent*.

Ce qui m'a le plus occupé, c'est, en vérité, le problème de la *décadence*, — j'ai eu mes raisons pour cela. La question du « bien » et du « mal » n'est qu'une variété de ce problème. Si l'on a vu clair sur les symptômes de la *décadence* on comprendra aussi l'essence de la morale, — on comprendra ce qui se cache sous ses noms les plus sacrés et ses formules d'évaluation les plus saintes : la vie *appauvrie*, la volonté de périr, la grande lassitude. La morale est la négation de la vie... Pour accomplir une pareille tâche une discipline personnelle m'était nécessaire : — prendre parti contre tout ce qu'il y a de malade en moi, y compris Wagner, y compris Schopenhauer, y compris toute l'« humanité » moderne. — Alors j'éprouvai un profond éloignement, un refroidissement et un désenchantement à l'égard de tout ce qui est temporel et de notre époque, et mon plus haut désir devint le regard de *Zarathoustra*, un regard qui embrasse d'une distance infinie le phénomène « homme », — et qui le voit *au-dessous* de lui... Un but pareil ! — quel sacrifice ne mériterait-il pas ? quelle « victoire sur soi-même » ? quelle « négation de soi » ?

Le plus grand événement de ma vie fut une *guérison*. Wagner n'appartient qu'à mes maladies.

Non pas que je veuille me montrer ingrat à l'égard de cette maladie. Si, dans cet écrit, j'entend déclarer que Wagner est *nuisible*, je n'en soutiens pas moins

qu'il est indispensable à quelqu'un : — au philosophe. Autrement on pourrait peut-être se passer de Wagner : le philosophe cependant n'est point libre de repousser ses services. Il doit être la mauvaise conscience de son temps, — c'est pourquoi il lui faut connaître son temps. Mais où trouverait-il pour le labyrinthe de l'âme moderne un guide mieux initié que Wagner, un plus éloquent connaisseur d'âmes ? Par Wagner la modernité parle son langage le plus *intime* : elle ne dissimule ni son bien ni son mal, elle a désappris toute pudeur devant elle-même. Et réciproquement : on est tout près d'avoir fait le compte de ce que *vaut* l'esprit moderne, quand on est d'accord avec soi-même pour ce qui en est du bien et du mal chez Wagner. — Je comprends parfaitement qu'un musicien d'aujourd'hui nous dise : « Je hais Wagner, mais je ne puis plus supporter d'autre musique. » Mais je comprendrais aussi un philosophe qui déclarerait : « Wagner *résume* la modernité. On a beau faire, il faut commencer par être wagnérien... »

LE CAS WAGNER

LETTRE DE TURIN — MAI 1888

ridendo dicere SEVERUM..

1.

J'ai entendu hier — le croiriez-vous — pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. De nouveau j'ai persévéré jusqu'au bout dans un doux recueillement, de nouveau je ne me suis point enfui. Cette victoire sur mon impatience me surprend. Comme une œuvre pareille vous rend parfait! A l'entendre on devient soi-même un « chef-d'œuvre ». — Et, en vérité, chaque fois que j'ai entendu *Carmen*, il m'a semblé que j'étais plus philosophe, un meilleur philosophe qu'en temps ordinaires: je devenais si indulgent, si heureux, si indou, si *rassis*... Etre assis pendant cinq heures: première étape vers la sainteté! — Puis-je dire que l'orchestration de Bizet est presque la seule que je supporte encore. Cette *autre* orchestration qui tient la corde aujourd'hui, celle de Wagner, à la fois brutale, factice et naïve, ce qui lui permet de parler en même temps aux trois sens de

l'âme moderne, — à quel point elle m'est néfaste, cette orchestration wagnérienne. Je la compare à un siroco. Une sueur contrariante se répand sur moi. C'en est fait de *mon* humeur de beau temps.

Cette musique de Bizet me semble parfaite. Elle approche avec une allure légère, souple, polie. Elle est aimable, elle ne met point en sueur. « Tout ce qui est bon est léger, tout ce qui est divin court sur des pieds délicats » : première thèse de mon Esthétique. Cette musique est méchante, raffinée, fataliste : elle demeure quand même populaire, — son raffinement est celui d'une race et non pas d'un individu. Elle est riche. Elle est précise. Elle construit, organise, s'achève : par là elle forme un contraste avec le polype dans la musique, avec la « mélodie infinie ». A-t-on jamais entendu sur la scène des accents plus douloureux, plus tragiques ? Et comment sont-ils obtenus ! Sans grimace ! Sans faux-monnayage ! Sans le *mensonge* du grand style ! — Enfin : cette musique suppose l'auditeur intelligent, même s'il est musicien, — et en cela aussi elle est l'antithèse de Wagner qui, quel qu'il soit quant au reste, était en tous les cas le génie le plus malappris du monde. (Wagner nous prend pour des —, il dit une chose jusqu'à ce que l'on désespère, — jusqu'à ce qu'on y croie.)

Et encore une fois : je me sens devenir meilleur lorsque ce Bizet s'adresse à moi. Et aussi meilleur musicien, meilleur *auditeur*. Est-il possible de mieux écouter ? — J'ensevelis mes oreilles sous cette musique, j'en perçois les origines. Il me semble que j'assiste à sa naissance — je tremble devant les

dangers qui accompagnent n'importe quelle hardiesse, je suis ravi des heureuses trouvailles dont Bizet est innocent. — Et, chose curieuse! au fond je n'y pense pas, ou bien j'ignore à quel point j'y pense. Car des pensées toutes différentes roulent à ce moment-là dans ma tête... A-t-on remarqué que la musique rend l'esprit *libre*? qu'elle donne des ailes à la pensée? que l'on devient d'autant plus philosophe que l'on est plus musicien? — Le ciel gris de l'abstraction semble sillonné par la foudre; la lumière devient assez intense pour saisir les « filigranes » des choses; les grands problèmes sont assez proches pour être saisis; nous embrassons le monde comme si nous étions au haut d'une montagne. — Je viens justement de définir le pathos philosophique. — Et sans que je m'en aperçoive des *réponses* me viennent à l'esprit, une petite grêle de glace et de sagesse, de problèmes *résolus*... Où suis-je? Bizet me rend fécond. Tout ce qui a de la valeur me rend fécond. Je n'ai pas d'autre gratitude, je n'ai pas d'autre preuve de la valeur d'une chose.—

2.

L'œuvre de Bizet, elle aussi, est rédemptrice; Wagner n'est pas le seul « rédempteur ». Avec cette œuvre on prend congé du nord *humide*, de toutes les brumes de l'idéal wagnérien. Déjà l'action nous en débarrasse. Elle tient encore de Mérimée la logique dans la passion, la ligne droite, la *dure* nécessité; elle possède avant tout ce qui est le propre des pays chauds, la sécheresse de l'air, sa *limpi-*

dezza. Nous voici, à tous les égards, sous un autre climat. Une autre sensualité, une autre sensibilité, une autre sérénité s'expriment ici. Cette musique est gaie ; mais ce n'est point d'une gaité française ou allemande. Sa gaité est africaine ; la fatalité plane au-dessus d'elle, son bonheur est court, soudain, sans merci. J'envie Bizet parce qu'il a eu le courage de cette sensibilité, une sensibilité qui jusqu'à présent n'avait pas trouvé d'expression dans la musique de l'Europe civilisée, — je veux dire cette sensibilité méridionale, cuivrée, ardente... Quel bien nous font les après-midis dorés de son bonheur ! Notre regard s'étend au loin : avons-nous jamais vu la mer plus *unie* ? — Et que la danse mauresque nous semble apaisante ! Comme sa mélancolie lascive parvient à satisfaire nos désirs toujours insatisfaits ! — C'est enfin l'amour, l'amour remis à sa place dans la *nature* ! Non pas l'amour de la « jeune fille idéale ! » Pas trace de « Senta-sentimentalité » ! (1) Au contraire l'amour dans ce qu'il a d'implacable, de *fatal*, de cynique, de candide, de cruel — et c'est en cela qu'il participe de la *nature* ! L'amour dont la guerre est le moyen, dont la *haine mortelle* des sexes est la base ! Je ne connais aucun cas où l'esprit tragique qui est l'essence de l'amour, s'exprime avec une semblable âpreté, revête une forme aussi terrible que dans ce cri de Don José qui termine l'œuvre ·

Oui, c'est moi qui l'ai tuée,
Carmen, ma Carmen adorée !

(1) On se souvient que Senta est l'héroïne du *Vaisseau Fantôme* de Richard Wagner. — N. d. T.

— Une telle conception de l'amour (la seule qui soit digne du philosophe —) est rare : elle distingue une œuvre d'art entre mille. Car d'une façon générale les artistes ont le même sort que tout le monde, souvent même à un plus haut degré, — ils *méconnaissent* l'amour. Wagner lui-même l'a méconnu. Ils croient être généreux en amour puisqu'ils veulent l'avantage d'un autre être souvent même au dépens de leur propre intérêt. Mais, en récompense, ils veulent *posséder* cet autre être... Dieu lui-même ne fait pas exception ici. Il est loin de penser : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde » (1). — Il devient terrible quand on ne le paye pas de retour. *L'amour* — avec cette parole on gagne sa cause auprès de Dieu et des hommes — *est de tous les sentiments le plus égoïste, et, par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux.* (B. Constant.)

3.

Vous voyez déjà combien cette musique me rend meilleur? — *Il faut méditerraniser la musique* : j'ai des raisons pour énoncer cette formule (*Par delà le Bien et le Mal*, aph. 256). Le retour à la nature, à la santé, à la gaieté, à la jeunesse, à la *vertu!* — Et cependant j'étais l'un des wagnériens les plus corrompus..... J'étais capable de prendre Wagner au sérieux... Ah! le vieux magicien nous en a-t-il assez fait accroire! La première chose que nous offre son art c'est un verre grossissant : on regarde

(1) Gœthe, *Wilhelm Meister*. — N. d. T.

au travers, on ne se fie plus à ses yeux. — Tout devient grand, *Wagner lui-même devient un grand homme...* Quel prudent serpent à sonnettes ! Toute sa vie il a agité la sonnette avec les mots de « résignation », de « loyauté », de « pureté », il s'est retiré du monde *corrompu* avec une louange à la chasteté ! — Et nous l'avons cru...

— Mais vous ne m'entendez pas ? Vous préférez encore le problème de Wagner à celui de Bizet ? Moi non plus, je ne l'estime pas au-dessous de sa valeur, il a son charme. Le problème de la rédemption est même un problème très vénérable. Rien n'a fait faire à Wagner de réflexion plus profonde que la rédemption : l'opéra de Wagner, c'est l'opéra de la rédemption. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme — c'est là son problème —. Et avec quelle richesse il varie ce *leitmotiv* ! Cruelles échappées rares et profondes ! Qui donc nous l'apprendrait, si ce n'est Wagner, que l'innocence sauve avec prédilection des pécheurs intéressants ? (C'est le cas du *Tannhäuser*.) Ou bien que le Juif errant lui-même trouve son salut, devient *casanier* lorsqu'il se marie ? (C'est le cas du *Vaisseau-Fantôme*.) Ou bien qu'une vieille femme corrompue préfère être sauvée par de chastes jeunes gens. (C'est le cas de Kundry dans *Parsifal*.) Ou bien encore que de jeunes hystériques aiment à être sauvées par leur médecin ? (C'est le cas de *Lohengrin*.) Ou bien que de belles jeunes filles sont sauvées plus volontiers par un chevalier, qui est wagnérien ? (c'est le cas des *Mâtres-Chanteurs*.) Ou encore que des femmes mariées, elles aussi, ont recours au cheva-

lier. (C'est le cas d'*Iseult*.) Ou enfin que le « vieux dieu », après s'être moralement compromis de toutes les façons, finit par être sauvé par un libre-penseur, par un immoraliste ? (C'est le cas de *l'Anneau*.) Admirez en particulier cette dernière profondeur ! La comprenez-vous ? Moi, je m'en garde bien... Qu'il y ait lieu de tirer encore d'autres enseignements des ouvrages cités, je serais plutôt porté à le démontrer que d'y contredire. Qu'un ballet wagnérien puisse vous réduire au désespoir — et à la vertu ! — c'est encore le cas du *Tannhäuser*. Que l'on soit menacé des suites les plus fâcheuses, lorsqu'on ne se met pas au lit à l'heure — c'est encore le cas de *Lohengrin*. Que l'on n'a jamais besoin de savoir trop exactement avec qui l'on va se marier —, c'est pour la troisième fois le cas de *Lohengrin*. — *Tristan et Iseult* glorifie le parfait époux qui, dans un cas déterminé, n'a qu'une seule question à la bouche : « Mais, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Il n'y avait rien de plus simple ! » Réponse :

Cela, je ne peux pas te le dire,
Et, ce que tu demandes,
Tu devras toujours l'ignorer.

Le *Lohengrin* contient une solennelle mise au ban des recherches et des questions. Wagner touche ici au dogme chrétien : « Tu dois croire, et tu croiras. » C'est un attentat contre ce qu'il y a de plus élevé et de plus sacré, que d'aimer la science... Le *Vaisseau-Fantôme* prêche cet enseignement sublime que la femme stabilise même l'être le plus vagabond — pour parler le langage wagnérien, elle le « sauve ».

Ici, nous nous permettons une question. En admettant que cela fût vrai, serait-ce, par cela même, désirable? — Qu'advient-il du « Juif errant » qu'une femme adore et *fixe*? Il cesse tout simplement d'être éternellement errant; il se marie, il n'a plus d'intérêt pour nous. — Interprétons cela par la réalité: le danger pour l'artiste, pour l'homme de génie — et ce sont eux les Juifs errants — le danger réside dans la femme: les femmes aimantes sont leur perte. Presque personne n'a assez de caractère pour ne pas se laisser corrompre — « sauver », quand il se sent traité comme un dieu, — il *condescend* aussitôt jusqu'à la femme. — L'homme est lâche devant tout ce qui est éternellement féminin: c'est ce que savent les petites femmes. — Dans beaucoup de cas d'amour féminin, et peut-être précisément dans les plus célèbres, — l'amour n'est autre chose qu'un *parasitisme* plus raffiné, un moyen de se nicher dans une âme étrangère, parfois même dans une chair étrangère — hélas! combien souvent au dépens de l'hôte! — —

On connaît le sort de Goëthe dans cette Allemagne puritaine aux allures de vieille fille. Il fut toujours un scandale pour les Allemands, il n'eut d'admiratrices sincères que parmi les Juives. Schiller, le « noble » Schiller qui leur rabattait les oreilles avec de grands mots, — celui-là fut l'homme selon leur cœur. Que reprochaient-ils donc à Goëthe? La *Montagne de Vénus* et le fait d'avoir écrit des épigrammes vénitiennes. Déjà Klopstock lui prêcha la morale; il y eut un temps où Herder, lorsqu'il parlait de Goëthe, employait le mot « Priape ». Même *Wilhelm*

Meister n'était considéré que comme un symptôme de décadence, comme signe d'une banqueroute morale. La « ménagerie des animaux apprivoisés », l'« indignité » du héros exaspérait Niebuhr par exemple : il finit par laisser échapper une lamentation que *Biterolf* (1) aurait pu psalmodier : « Rien ne produit plus facilement une impression douloureuse que lorsqu'un grand esprit se coupe les ailes pour exercer sa virtuosité au service d'un objet *infime*, en renonçant à *ce qui est élevé* »... Mais avant tout la jeune fille idéale se montrait indignée : toutes les petites cours, toutes les « Wartbourgs » d'Allemagne, de quelque espèce qu'elles soient, se signèrent devant Gœthe, devant l'« esprit impur » qui était en Gœthe. Cette histoire, Wagner l'a mise en musique. Il *sauve* Gœthe, cela va de soi ; mais, avec une suprême adresse, de façon à prendre en même temps le parti de la jeune fille idéale. Gœthe est sauvé : une prière le rachète, une jeune fille idéale l'élève à elle...

— Qu'est-ce que Gœthe aurait bien pu penser de Wagner ? — Gœthe s'est une fois demandé quel était le danger qui menaçait tous les Romantiques : quelle était la destinée des Romantiques. Voici sa réponse : « C'est l'asphyxie par le rabachage de toutes les absurdités morales et religieuses. » En un mot : *Parsifal*. — Le philosophe y ajoute un épilogue : La *sainteté* — peut-être la dernière chose de valeur supérieure qui soit encore visible au peuple et à la femme, l'horizon de l'idéal pour tout ce qui est *myope*

(1) Personnage du *Tannhäuser*. — N. d. T.

de nature. Mais pour les philosophes, tout horizon n'étant qu'un simple manque de compréhension une manière de fermer les portes sur l'endroit où *leur* monde ne fait que commencer —, *leur* danger, *leur* idéal, *leur* aspiration... Pour parler d'une manière plus courtoise : *la philosophie ne suffit pas au grand nombre. Il lui faut la sainteté.* —

4.

— Je vais encore raconter l'histoire de *l'Anneau*. Sa place est ici. Elle aussi, elle est une histoire de rédemption : avec cette variante que cette fois, c'est Wagner qui est sauvé. — Wagner, durant la moitié de sa vie, a cru à la *Révolution*, comme seul un Français pourrait y croire. Il suivait ses traces dans les caractères runiques de la mythologie, il croyait découvrir en Siegfried le révolutionnaire typique. — « D'où vient tout le malheur dans le monde ? » s'est demandé Wagner. « D'anciennes conventions », répondit-il, comme tous les idéologues révolutionnaires. C'est-à-dire : des coutumes, des lois, des morales, des institutions, de tout ce qui sert de base au vieux monde, à la vieille société. Comment supprimer le mal dans le monde ? Comment supprimer la vieille société ? Il n'y a qu'un seul moyen : déclarer la guerre aux conventions (la tradition, la morale). *C'est ce que fait Siegfried*. Il commence de bonne heure, de très bonne heure : sa naissance est déjà une déclaration de guerre à la morale — il vient au monde grâce à l'adultère et à l'inceste... Ce n'est *pas* la légende, c'est Wagner qui a inventé ce trait

radical ; sur ce point il a *corrigé* la légende... Siegfried continue comme il a commencé : il ne suit que la première impulsion, il démolit toute tradition, tout respect, toute crainte. Il abat ce qui lui déplaît. Il renverse sans respect toutes les vieilles divinités. Mais son entreprise générale tend à *émanciper la femme*, — à « délivrer Brunehilde »... Siegfried et Brunehilde, le sacrement de l'amour libre ; le commencement de l'Age d'or ; le crépuscule des dieux de la vieille morale ! — *le mal est aboli*... Le vaisseau de Wagner fila longtemps gaiement sur *cette* voie. Pas de doute, Wagner y cherchait *son* but le plus élevé. — Qu'arriva-t-il ? Un malheur. Le vaisseau de Wagner donna sur un écueil ; il se trouva immobilisé. L'écueil était la philosophie de Schopenhauer ; Wagner était immobilisé par une vue *opposée* du monde. Qu'avait-il mis en musique ? L'optimisme. Wagner fut confondu. Bien plus : un optimisme pour lequel Schopenhauer avait créé une cruelle épithète, — l'optimisme *sans vergogne*. La confusion de Wagner redoubla. Il réfléchit longuement, sa situation semblait désespérée... Enfin il vit s'entr'ouvrir une issue : l'écueil où il avait sombré, que serait-ce s'il en faisait un *terme projeté*, sa pensée de derrière la tête, la direction voulue de son voyage ? Sombrier ici — cela aussi était un but. *Bene navigavi, cum naufragium feci*... Et il se mit à traduire l'*Anneau* en langue schopenhauerienne. Tout va de travers, tout s'écroule, le nouveau monde est aussi mauvais que l'ancien : le *néant* de la Circé indoue fait signe... Brunehilde qui, d'après la pensée primitive, devait prendre congé de nous en chantant une

hymne en l'honneur de l'amour libre, leurrant le monde au moyen de l'utopie socialiste du « tout ira bien », Brunehilde a maintenant autre chose à faire. Elle doit d'abord étudier Schopenhauer ; elle doit mettre en vers le quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation...* Wagner était sauvé. En tout sérieux, c'était là une rédemption. Le bienfait dont Wagner est redevable à Schopenhauer est inappréciable. Le *philosophe de la décadence* a rendu à lui-même *l'artiste de la décadence*. —

5.

l'artiste de la décadence — voilà le mot. Et ici je commence à parler sérieusement. Je suis loin de demeurer spectateur inoffensif, quand ce *décadent* nous ruine la santé — et, avec la santé, la musique ? D'ailleurs, Wagner est-il vraiment un homme ? N'est-il pas plutôt une maladie ? Il rend malade tout ce qu'il touche, — *il a rendu la musique malade*. —

Un *décadent* typique qui se sent nécessaire avec son goût corrompu, dont il a la prétention de faire un goût supérieur, qui parvient à faire valoir sa corruption, comme une loi, comme un progrès, comme un accomplissement.

Et l'on ne se met pas en défense. Sa puissance de séduction atteint au prodige, l'encens fume autour de lui, les erreurs qui portent sur lui s'appellent « évangile » — il n'y a pas que *les pauvres d'esprit* qui se sont laissé persuader !

J'ai envie d'ouvrir un peu les fenêtres. De l'air ! Plus d'air ! — —

Que l'on s'abuse sur Wagner en Allemagne, cela ne m'étonne pas. Le contraire me surprendrait. Les Allemands se sont fabriqué un Wagner qu'ils peuvent vénérer ; jamais encore ils n'ont été psychologues, ils expriment leur reconnaissance en comprenant de travers. Mais que l'on se soit également abusé sur Wagner à Paris, où l'on n'est pour ainsi dire plus autre chose que psychologue. Et à Saint-Pétersbourg ! où l'on pressent des choses que l'on ne devine même pas à Paris. Comme Wagner doit être parent de toute cette société européenne de *décadence*, pour ne pas être trouvé *décadent* par elle ! Il lui appartient : il est son protagoniste, son nom le plus illustre... On se fait honneur à soi-même en l'élevant dans les nuages. — Car le fait de ne pas se défendre contre lui est déjà un symptôme de *décadence*. L'instinct est atrophié. Ce que l'on devrait craindre c'est précisément ce qui attire. On porte aux lèvres ce qui mène encore plus vite à l'abîme. — Veut-on un exemple ? On n'a qu'à observer le régime que se prescrivent les anémiques, les goutteux ou les diabétiques. Définition du végétarien : un être qui a besoin d'une diète corroborative. Considérer ce qui est nuisible comme nuisible, *pouvoir* s'interdire quelque chose de nuisible, c'est encore un signe de jeunesse, de force vitale. L'épuisé se sent *attiré* par ce qui est nuisible : le végétarien par le légume. La maladie elle-même peut être un stimulant de vie : seulement il faut être assez sain pour ce stimulant ! — Wagner augmente l'épuisement : c'est *pour cela* qu'il attire les faibles et les épuisés. Oh ! la joie de serpent à sonnettes du vieux maître lorsqu'il

vit venir à lui surtout les « petits enfants » ! —

Je mets en avant ce point de vue : l'art de Wagner est malade. Les problèmes qu'il porte à la scène — purs problèmes d'hystérie —, ce qu'il y a de convulsif dans ses passions, sa sensibilité irritée, sont goût qui réclamait toujours des épices plus fortes, son instabilité qu'il travestit en principe, et particulièrement le choix de ses héros et de ses héroïnes, ceux-ci considérés comme types physiologiques (— une galerie de malades ! —) : tout cela, réuni nous présente un tableau pathologique qui ne laisse aucun doute ; *Wagner est un névrosé*. Rien n'est peut-être aujourd'hui plus connu, rien en tous les cas mieux étudié que le caractère protéiforme de la dégénérescence qui se *chrysalide* ici en un art et en un artiste. Nos médecins et nos physiologistes ont en Wagner leur cas le plus intéressant, tout au moins un cas très complet. Précisément parce que rien n'est plus moderne que cette maladie générale de tout l'organisme, cette décrépitude et cette surexcitation de toute la mécanique nerveuse, Wagner est *l'artiste moderne par excellence*, le Cagliostro de la modernité. En son art se trouve mêlé de la façon la plus séduisante ce qui est aujourd'hui le plus nécessaire à tout le monde, — les trois grands stimulants des épuisés, la *brutalité*, *l'artificiel*, et *l'innocence* (*l'idiotie*).

Wagner est une grande calamité pour la musique. Il a deviné en elle un moyen pour exciter les nerfs fatigués, — c'est ainsi qu'il a rendu la musique malade. Songerie de l'invention se surpasse dans l'art d'aiguillonner les plus épuisés, de rappeler à la vie

les demi-morts. Il est passé maître dans l'art des passes hypnotiques, il renverse comme des taureaux les plus forts. Le succès de Wagner — son succès sur les nerfs et par conséquent sur les femmes — a fait de tous les ambitieux du monde musical des disciples de son art occulte. Et non pas seulement les ambitieux, mais aussi les *malins*... De nos jours on ne fait de l'argent qu'avec de la musique malade ; nos grands théâtres vivent de Wagner.

6.

Je me permets de nouveau quelque récréation. Je suppose que le succès de Wagner pût prendre corps, qu'il revête une forme, se déguise en savant musicien et philanthrope, se mêle à de jeunes artistes. Comment croyez-vous qu'il pourrait s'exprimer ? —

Mes amis, dirait-il, quatre mots entre nous. Il est plus facile de faire de mauvaise musique que de bonne. Eh quoi ! si cela était aussi plus profitable, plus efficace, plus persuasif, plus enthousiasmant, plus certain ? plus *wagnérien* ?... *Pulchrum est paucorum hominum*. Cela est assez malheureux ! Nous comprenons le latin, nous comprenons peut-être aussi notre avantage. Le beau a ses épines : nous savons cela. Alors à quoi bon la beauté ? Pourquoi plutôt le grand, le sublime, le gigantesque, ce qui remue les masses ? — Et, encore une fois : il est plus facile d'être gigantesque que beau ; nous savons cela...

Nous connaissons les masses, nous connaissons le théâtre. L'élite de ce qui s'y trouve, adolescents germaniques, Siegfrieds cornus et autres wagnériens,

a besoin du sublime, du profond, de l'écrasant. De tout cela nous sommes encore capables. Et le reste de l'assistance, les crétins de la civilisation, les petits blasés, les éternels-féminins, les gens qui digèrent avec bonheur, en un mot le *peuple* — a également besoin du sublime, du profond, de l'écrasant. Ils ont tous une seule logique. « Celui qui nous renverse est fort ; celui qui nous élève est divin ; celui qui suggère est profond. » — Décidons-nous, messieurs les musiciens, nous voulons les renverser, nous voulons les élever, nous voulons leur créer des suggestions. Nous sommes encore capables de tout cela.

Pour ce qui en est de suggérer des rêveries : c'est ici que notre idée du style a son point de départ. Avant tout, pas de pensée ! Rien n'est plus compromettant qu'une pensée ! Mais l'état d'âme qui précède la pensée ! La poussée de la pensée incréée, la promesse de la pensée future, le monde tel qu'il existait avant la création divine, — une recrudescence du chaos... Le chaos suggère des pressentiments...

Pour parler le langage du maître : l'infinité, mais sans mélodie.

En ce qui concerne, en second lieu, l'art de bouleverser, il appartient déjà, en partie, à la physiologie. Etudions avant tout les instruments. Quelques-uns d'entre eux émeuvent jusqu'aux entrailles (— *ils ouvrent* les portes pour parler avec Haendel), d'autre fascinent la moelle épinière. La couleur du son est décisive ; *ce qui* résonne est presque indifférent. Raffinons sur *ce* point. Pourquoi nous prodiguer ailleurs ? Dans le son, soyons caractéristiques

jusqu'à la folie ! Si avec le son nous savons peupler l'imagination, notre esprit en tirera tout le bénéfice ! Agaçons les nerfs, assommons-les, manions la foudre et le tonnerre, — c'est cela qui renverse..

Mais c'est avant tout la *passion* qui renverse. — Entendons-nous sur la passion. On peut se passer de toutes les vertus du contre-point, il est inutile d'avoir rien appris, — on sait toujours jouer de la passion ! La beauté est difficile : gardons-nous de la beauté !... Et surtout de la *mélodie* ! Calomnions, mes amis, calomnions, si nous tenons encore quelque peu à l'idéal, calomnions la mélodie. Rien n'est plus dangereux qu'une belle mélodie ! Rien ne perd plus sûrement le goût ! Nous sommes perdus, mes amis, si l'on aime de nouveau les belles mélodies !...

Axiome : la mélodie est immorale. *Démonstration* : Palestrina. *Moralité* : Parsifal. L'absence de mélodie sanctifie même...

Et voilà la définition de la passion. La passion — ou la gymnastique du laid sur la corde de l'enharmonique. — Osons, mes amis, osons être laids. Wagner l'a osé ! Remuons devant nous sans crainte le limon des harmonies les plus rebutantes ! Ne ménageons pas nos mains ! Ce n'est qu'ainsi que nous devenons *naturels*...

Un dernier conseil ! Peut-être résume-t-il tous les autres, — *Soyons idéalistes* ! C'est ce que nous pouvons faire de plus sage, si ce n'est ce qu'il y a de plus raisonnable. Pour élever les hommes, il faut être élevé soi-même. Errons par-dessus les nuages, haranguons l'infini, plaçons autour de nous les grands symboles ! *Sursum ! Boumboum !* — il n'y a pas de

meilleur conseil. Que la « poitrine gonflée » soit notre argument, le « heau sentiment » notre avocat. La vertu a raison même du contre-point. « Celui qui nous rend meilleurs, comment ne serait-il pas bon lui-même ? » ainsi a toujours raisonné l'humanité. Rendons donc l'humanité meilleure ! — c'est ainsi que l'on devient bon (c'est ainsi que l'on devient même un « classique » — Schiller devint « classique »). La recherche des basses séductions des sens, la recherche de la prétendue beauté, a énervé les Italiens : demeurons allemands ! Mozart lui-même, dans ses rapports avec la musique — Wagner nous l'a dit en guise de consolation ! — était au fond frivole... Ne concédons jamais que la musique puisse « servir de délassement », qu'elle « égaye », qu'elle « fasse plaisir ». *Ne faisons jamais plaisir !* — nous sommes perdus si l'on en revient à l'idée de l'art hédonique... C'est là de mauvais XVIII^e siècle... Par contre rien ne serait plus salutaire, soit dit en aparté, qu'une certaine dose de — cagoterie, *sit venia verbo*. Cela donne de la dignité. — Et choisissons l'heure où il convient de voir noir, de soupirer en public, de soupirer chrétiennement, de faire étalage de la grande pitié chrétienne. « L'homme est perdu : qui le sauvera ? *comment sera-t-il sauvé ?* » — Ne répondons pas. Soyons circonspects. Mettons un frein à notre ambition qui voudrait fonder des religions. Mais personne ne doit douter que nous ne le sauvions, que *notre* musique seule ne sauve... (Voir le traité de Wagner : *La Religion et l'Art*).

7.

Assez ! Assez ! Je crains qu'on ne reconnaisse trop clairement, sous mes saillies joyeuses, la sinistre réalité — l'image d'une déchéance de l'art, d'une déchéance aussi des artistes. Cette dernière, une déchéance de caractère, trouverait peut-être son expression provisoire dans la formule suivante : le musicien devient maintenant comédien, son art évolue toujours davantage vers l'art de *mentir*. J'aurai l'occasion (dans un chapitre de mon ouvrage principal qui porte le titre de *Contribution à la Physiologie de l'Art*), de montrer plus clairement que l'évolution générale de l'art, dans le sens du cabotinage, est une manifestation de la dégénérescence physiologique (plus exactement une forme de l'hystérie), tout aussi bien que chacune des corruptions et des infirmités de l'art inauguré par Wagner : par exemple l'instabilité de son optique qui force à changer continuellement de posture en face d'elle. On ne comprend rien à Wagner tant qu'on ne voit en lui qu'un jeu de la nature, un hasard, un caprice, un accident. Ce n'était pas un génie « à lacunes », « dévoyé » et « contradictoire », comme on a pu dire. Wagner était quelque chose de *complet*, un décadent type, à qui manque tout « libre-arbitre », dont chaque trait répond à une nécessité. S'il y a quelque chose d'intéressant dans Wagner, c'est assurément la logique avec laquelle un vice physiologique se transforme en pratique, et en procédé, en innovation dans les principes en crise du goût, allant pas à pas, de conclusion en conclusion.

Je ne m'arrête cette fois qu'à la question du style. — Par quoi toute *décadence littéraire* est-elle caractérisée? Par le fait que la vie ne réside plus dans l'ensemble. Le mot devient souverain et fait un saut hors de la phrase, la phrase grossit et obscurcit le sens de la page, la page prend vie au dépens de l'ensemble, — l'ensemble n'est plus un ensemble. Mais c'est là le signe pour tout style de *décadence*; à chaque fois anarchie des atomes, désagrégation de la volonté, « liberté de l'individu », pour parler le langage de la morale, — et pour en faire une théorie politique: « droits égaux pour tous ». La vie, la même vitalité, la vibration et l'exubérance de la vie refoulées dans les organes les plus infimes, — le reste pauvre de vie. Partout la paralysie, la fatigue, la catalepsie, ou bien l'inimitié et le chaos: l'un et l'autre sautant toujours plus aux yeux à mesure que l'on monte vers les formes supérieures de l'organisation. L'ensemble est du reste entièrement dépourvu de vie: c'est une agglomération, une addition artificielle, un composé factice. —

Chez Wagner il y a au début des phénomènes d'hallucination, non pas des tons, mais des gestes. C'est pour les gestes qu'il cherche d'abord la sémiotique musicale. Si l'on veut l'admirer c'est ici qu'il faut le voir à l'œuvre: comme il décompose, comme il sépare en petites unités, comme il anime ces unités, comme il les fait ressortir, comme il les rend visibles! Mais à cela s'épuise sa puissance: le reste ne vaut rien. Qu'il est misérable, embarrassé et novice, son art de « développement », l'effort qu'il fait pour entre-mêler du moins ce qui n'a pas poussé

séparément. Sa manière de procéder rappelle celle des frères de Goncourt, dont le style ressemble à tant d'autres égards à celui de Wagner : on est pris d'une sorte de pitié en face d'une pareille faiblesse. Que Wagner ait déguisé sous couleur de principe son inaptitude à créer une forme organique, qu'il affirme un « style dramatique » là où nous ne voyons qu'une impuissance de style, tout cela répond bien à l'audacieuse habitude que Wagner garda toute sa vie : il établit un principe là où lui manque une faculté (— bien différent en cela — soit dit en passant — du vieux Kant qui avait l'habitude d'une autre hardiesse : c'était d'attribuer une « faculté » à l'homme partout où lui manquait un principe...). Je le répète : Wagner n'est digne d'admiration et d'amour que dans l'invention de ce qu'il y a de plus infime : le conception des détails, — on a toutes les raisons de le proclamer en ceci un maître de premier ordre, notre plus grand *miniaturiste* musical, qui fait tenir dans l'espace le plus petit une infinité d'intentions et de subtilités. Sa richesse de couleurs, de demi-teintes, de clartés mystérieuses et mourantes nous gâte tellement qu'après lui tous les autres musiciens nous paraissent trop robustes. — Veut-on m'en croire, il ne faut pas se faire la plus haute idée de Wagner d'après ce qui plaît actuellement en lui. Cela a été inventé pour séduire les masses, et nous nous en détournons comme nous ferions d'une fresque trop tapageuse. Que nous importe l'agaçante brutalité de l'ouverture de *Tannhäuser*? ou bien le cirque des Walkyries? Tout ce qui est devenu populaire dans la musique

de Wagner, même en dehors du théâtre, est d'un goût douteux et fait pour pervertir le goût. La marche du *Tannhœuser* me semble suspecte de prud'hommie ; l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, c'est beaucoup de bruit pour rien ; le prélude de *Lohengrin* nous donne un premier exemple trop insidieux, trop bien réussi de la façon dont on hypnotise avec la musique (— je rejette toute musique dont l'ambition ne va pas plus loin que de séduire les nerfs). Mais abstraction faite du Wagner magnétiseur et peintre à la fresque, il existe encore un autre Wagner qui met de côté de petites choses précieuses : notre plus grand mélancolique en musique, plein d'œillades, de tendresses et de consolations que personne n'avait connues avant lui, le maître dans l'expression d'un bonheur mélancolique et assoupi... Un dictionnaire des mots les plus intimes de Wagner, rien que des phrases courtes de cinq à quinze mesures, toujours de la musique *que personne ne connaît...* Wagner avait la vertu des *décadents*, la pitié. — — —

8.

— « Très bien ! Mais comment ce *décadent peut-il* vous faire perdre le goût quand on n'est pas musicien soi-même, quand par hasard on n'est pas soi-même un *décadent* ? » — C'est tout le contraire ! Comment ne le peut-on *pas* ? Essayez-donc un peu ! — Vous ne savez pas qui est Wagner : un comédien de premier ordre. Y a-t-il en général au théâtre un effet plus profond, plus *puissant* ? Voyez-donc ces jeunes gens, — raidis, blafards, sans haleine ! Voilà

des wagnériens : ils n'entendent rien à la musique, — et cependant Wagner les domine... L'art de Wagner exerce une pression de cent atmosphères : inclinez-vous, on ne peut faire autrement... Le comédien Wagner est un tyran, son pathos culbute n'importe quel goût, n'importe quelle résistance. — Qui donc possède cette puissance de persuasion des gestes, qui donc voit avec autant de netteté et avant tout l'attitude ! Cette oppression du pathos wagnérien, cet attachement implacable à un sentiment extrême, cette *longueur* effroyable dans des situations où l'attente d'un instant déjà vous étouffe ! — —

Wagner était-il d'ailleurs un musicien ? Il était en tout les cas, *plus encore*, autre chose : un incomparable histrion, le plus grand des mimes, le génie de théâtre le plus étonnant que les Allemands aient jamais possédé, notre talent *scénique par excellence*. La place de Wagner est ailleurs que dans l'histoire de la musique : il ne faut pas le confondre avec les grands génies de cette histoire. Wagner et Beethoven — c'est là un blasphème — et en fin de compte une injustice même pour Wagner... En tant que musicien il n'était, somme toute, que ce qu'il était par essence : il *devint* musicien, il *devint* poète, puisque le tyran qu'il avait en lui, son génie de comédien, l'y forçait. On ne devine rien de Wagner tant qu'on n'a pas deviné son instinct dominant.

Wagner n'était *pas* musicien d'instinct. Il l'a prouvé en sacrifiant toute règle, et, pour parler plus nettement, tout style dans la musique, pour faire d'elle ce dont il avait besoin, une rhétorique théâtrale, un moyen d'expression, un renfort de mimique, de sug-

gestion, de pittoresque psychologique. Wagner nous apparaît ici comme un inventeur et un novateur de premier rang — *il a augmenté à l'infini la puissance d'expression de la musique* — : il est le Victor Hugo de la musique considérée comme langage. En supposant toujours que la musique *puisse*, dans certaines circonstances, ne pas être de la musique, mais un langage, un outil, une *ancilla dramaturgica*. La musique de Wagner, si on lui retire la protection du goût théâtral, un goût très tolérant, est simplement de la mauvaise musique, la plus mauvaise qui ait peut-être jamais été faite. Lorsqu'un musicien ne sait plus compter jusqu'à trois, il devient musicien « dramatique », il devient « wagnérien »...

Wagner a presque découvert quelle magie peut être exercée même avec une musique incohérente et réduite en quelque sorte à sa forme élémentaire. La conscience qu'il avait de cela atteint des proportions lugubres, comme aussi son instinct de se passer de ces règles suprêmes qui sont le *style*. L'élémentaire *suffit* — du son, du mouvement, de la couleur, bref la matérialité de la musique. Wagner n'a jamais calculé comme musicien, avec une conscience de musicien : il veut l'effet, il ne veut rien que l'effet. Et il connaît bien l'élément sur lequel il doit produire cet effet ! — Il possède en cela l'absence de scrupule que possédait Schiller, que possède tout homme de théâtre, et aussi ce mépris du monde qu'il met à ses pieds !... On est comédien lorsque l'on a sur le reste de l'humanité un avantage : c'est de s'être rendu compte que ce qui doit produire une impression de vérité ne doit pas être vrai. Cette phrase a été for-

mulée par Talma : elle contient toute la psychologie du comédien, elle contient aussi — n'en doutons pas, la morale du comédien. La musique de Wagner n'est jamais vraie.

— Mais *on la tient pour telle* : et il doit en être ainsi. —

Tant que l'on reste naïf, et aussi wagnérien, on croit à la richesse de Wagner, on le considère comme un prodige de dissipation, et même comme un grand propriétaire terrien dans le domaine des sons. On admire en lui ce que des jeunes gens français admirent en Victor Hugo, la « prodigalité royale ». Plus tard on les admire, l'un et l'autre, pour des motifs contraires : comme maîtres et modèles d'économie, comme de *prudents* amphitrions. Personne ne les égale dans l'art de présenter à peu de frais une table princièrement garnie. — Le wagnérien, avec son estomac crédule, se rassasie même des illusions de nourriture que son maître lui présente en magicien. Nous autres qui, dans les livres comme dans la musique, réclamons avant tout la substance, et qui ne saurions nous contenter de tables « représentées », nous nous en trouvons beaucoup plus mal. Pour parler plus clairement : Wagner ne nous donne pas assez à mettre sous la dent. Son *recitativo* — peu de viande, pas mal d'os et beaucoup de bouillon — j'appelle ce récitatif « *alla genovese* » : par quoi je n'entends pas du tout être aimable pour les Génois, mais bien pour le *vieux recitativo*, — le *recitativo secco*. Pour ce qui en est des « *leitmotifs* » wagnériens, toute connaissance culinaire me fait défaut pour eux. Je leur donnerais, peut-être, si l'on

m'y forçait, la valeur de cure-dents ideaux, une sorte d'occasion de se débarrasser de *restes* d'aliments. Il y a encore les « airs » de Wagner. — Et maintenant je ne dis plus un mot.

9.

Même dans l'ébauche de l'action, Wagner est avant tout comédien. Ce qui lui apparaît tout d'abord, c'est une scène d'un effet absolument certain, une véritable *action* (1) avec un *haut-relief* des gestes, une scène qui *renverse* — cette scène il en approfondit l'idée c'est d'elle seulement qu'il déduit les caractères. Tout le reste en dérive, conformément à une économie technique qui n'a aucune raison d'être subtile. Ce n'est pas le public de Corneille que Wagner a dû ménager : il n'a affaire qu'au dix-neuvième siècle. Wagner jugerait à peu près de « la seule chose nécessaire » comme en juge aujourd'hui tout autre comédien : une série de scènes fortes, les unes plus fortes que les autres, — et, parmi tout cela, beaucoup d'*ha-*

(1) REMARQUE. C'a été un vrai malheur pour l'esthétique que l'on ait toujours traduit le mot *drame* par « *action* ». Wagner n'est pas le seul à se tromper ici ; tout le monde est encore dans l'erreur ; même les philologues qui devraient être mieux renseignés. Le drame antique avait en vue de grandes *scènes pathétiques*, — il écartait précisément l'action (il la reléguait *avant* le commencement, ou *derrière* la scène). Le mot drame est d'origine dorienne : et dans le langage usuel des Doriens il signifie « événement », « histoire », les deux mots pris dans un sens hiératique. Le drame le plus ancien représentait la légende locale, « l'histoire sacrée » sur laquelle reposait l'institution du culte (— donc pas d'action, mais un événement : *δοῶν* en dorien ne signifie pas du tout « agir »). (Note de Nietzsche.)

biles stupidités. Il cherche d'abord à se garantir à lui-même l'effet de son œuvre, il commence par le troisième acte, il *fait la preuve* de son œuvre, par l'effet final qu'elle produit. Avec une pareille entente du théâtre comme fil conducteur on n'est pas en danger de faire un drame sans s'en douter. Le drame exige une *dure* logique : mais qu'importait à Wagner la logique ! Encore une fois : ce n'était *pas* le public de Corneille qu'il avait à ménager : il n'avait devant lui que des Allemands ! On sait à quel problème le dramaturge met toute sa force et parfois sue sang et eau : il faut donner à l'intrigue la *nécessité*, la donner de même au dénouement, de telle sorte que tous deux ne soient possibles que d'une seule manière, que tous deux produisent l'impression de la liberté (principe du moindre effort). Eh bien, à cela Wagner sue le moins de sang possible, il est certain que pour compliquer et pour défaire les intrigues il fait le moindre effort. Qu'on prenne sous le microscope n'importe quelle « intrigue » de Wagner — il y aura de quoi rire, je vous le promets. Rien n'est plus réjouissant que l'intrigue de *Tristan*, si ce n'est l'intrigue des *Maîtres Chanteurs*. Wagner n'est pas un dramaturge, qu'on ne s'y laisse pas prendre. Il aime le mot « drame » : voilà tout, — il a toujours aimé les mots sonores. Le mot « drame » dans ses écrits, n'est malgré cela qu'un simple malentendu (— et aussi une habileté : Wagner fit toujours le grand seigneur vis-à-vis du mot « opéra » —) ; à peu près comme le mot « esprit » dans le Nouveau Testament n'est qu'un malentendu. — Il n'était déjà pas assez psychologue pour le drame ; il se déroba instinctivement à la

motivation psychologique — comment cela ? en mettant toujours l'idiosyncrasie à sa place... Bien moderne, n'est-ce pas ? bien parisien ! bien *décadent* !... Les *intrigues*, soit dit en passant, les intrigues que Wagner sait réellement dénouer à l'aide de ses inventions dramatiques, sont de tout autre nature. Je donne un exemple. Supposons que Wagner ait besoin d'une voix de femme. Un acte entier *sans* voix de femme — cela ne va pas ! Mais pour le moment aucune des « héroïnes » n'est libre. Que fait Wagner ? Il émancipe la plus vieille femme du monde, Erda : « Montez, donc vieille grand'mère ! Il faut chanter ! » Erda chante. Le but de Wagner est atteint. Aussitôt il nous débarrasse de la vieille dame. « Pourquoi êtes-vous donc venue ? Retirez-vous ! Continuez, je vous prie, à dormir. » En résumé une scène pleine de frissons mythologiques, qui fait que le wagnérien *present*...

— « Mais le *contenu* des textes wagnériens ! leur contenu mythique, leur contenu éternel ! » — Question : comment analyse-t-on ce contenu, ce contenu éternel ? — Le chimiste répond : on traduit Wagner dans le réel, dans le moderne, — soyons plus cruels encore ! dans le bourgeois ! Qu'advient-il alors de Wagner ? — Entre nous, je l'ai essayé. Rien n'est plus divertissant, rien n'est plus à recommander aux promeneurs, que de se raconter Wagner en proportions *rajeunies* : par exemple, Parsifal comme candidat en théologie, ayant passé par l'enseignement d'un lycée (— ce dernier point est indispensable pour la *pure insanité*). Quelle surprise est alors la vôtre ! Le croiriez-vous, toute les héroïnes de Wagner, sans

exception, aussitôt qu'on les a débarrassées de leur affublement héroïque, ressemblent à s'y méprendre à Madame Bovary ! — On comprendra que réciproquement il était *loisible* à Flaubert de traduire son héroïne en scandinave ou en cartaginois, pour l'offrir ensuite, ainsi mythologisée, pour servir de livret, à Wagner. Oui, tout compte fait, Wagner ne semble pas s'être intéressé à d'autres problèmes qu'à ceux qui intéressent aujourd'hui les petits Parisiens *décadents*. Toujours à cinq pas de l'hôpital ! Véritables problèmes modernes ! véritables problèmes de *grandes villes* ! n'en doutez pas !... Avez-vous remarqué (cela appartient à cet ordre d'idées), que les héroïnes de Wagner n'ont pas d'enfants ? — Elles ne *peuvent* pas en avoir... Le désespoir que Wagner mis à attaquer le problème de faire naître enfin Siegfried montre combien sa façon de sentir sur ce point était moderne. — Siegfried « émancipe la femme » — mais sans espoir de postérité. — Et voici, pour finir, un fait qui nous laisse rêveur : Parsifal est le père de Lohengrin ! Comment s'y est-il pris ? — Faut-il se rappeler ici que « la chasteté fait des miracles » ?...

Wagnerus dixit princeps in castitate auctoritas.

10.

Encore un mot, en passant, sur les écrits de Wagner : ils sont, entre autres choses, une école de *prudence*. Le système de procédure de Wagner peut être employé dans cent autres cas, — que celui qui a des oreilles entende. Peut-être aussi aurai-je quelque

droit à la reconnaissance publique en donnant une expression précise des trois procédés les plus précieux.

Tout ce que Wagner ne peut *pas*, est méprisable.

Wagner pourrait encore bien des choses : mais il ne les veut pas, par rigueur de principe.

Tout ce que peut Wagner, personne ne le fera après lui, personne ne l'a fait avant lui, personne ne *devra* le faire après lui... Wagner est divin...

Ces trois thèses sont la quintessence de la littérature de Wagner ; le reste est — « littérature ».

Toute musique n'a pas eu jusqu'ici besoin de littérature : on fera bien d'en chercher ici la raison suffisante... Serait-ce que la musique de Wagner soit trop difficile à entendre ? Ou bien craignait-il, au contraire, qu'on la comprît trop facilement, — qu'on ne la comprît *pas assez difficilement* ? De fait, il a passé toute sa vie à répéter cette phrase : que sa musique ne signifie pas seulement de la musique ! Mais bien davantage ! Mais infiniment davantage !... « Ce n'est *pas* que de la musique » — ainsi ne parle aucun musicien. Je le répète, Wagner ne pouvait créer de toute pièce, il n'avait pas le choix, il devait faire des œuvres décousues, des « motifs », des attitudes, des formules, des redoublements, des complications ; il demeura rhéteur en tant que musicien, — il lui *fallut* donc, par principe, mettre au premier plan son : « cela signifie... ». « La musique n'est jamais qu'un moyen » : c'était là sa théorie, c'était là, avant tout, la seule *pratique* qui lui fût possible. Mais aucun musicien ne pense ainsi. — Wagner

avait besoin de littérature, pour persuader à tout l'univers de prendre sa musique au sérieux, de la croire profonde « parce qu'elle *signifie* l'infini » ; il fut toute sa vie le commentateur de « l'idée ». — Que signifie Elsa ? Il n'y a à cela aucun doute : Elsa est « le génie inconscient *du peuple* ». (— « En me rendant compte de cela, je devins nécessairement un parfait révolutionnaire » —).

Souvenons-nous que Wagner était jeune au temps où Hegel et Schelling égaraient les esprits ; qu'il devina, qu'il saisit à pleines mains ce que seuls les Allemands prennent au sérieux — « l'Idée », je veux dire quelque chose d'obscur, d'incertain, de mystérieux ; que chez les Allemands la clarté est une objection et la logique une réfutation. Schopenhauer, avec dureté, a accusé de déloyauté l'époque de Hegel et de Schelling, — avec dureté, mais aussi avec injustice : lui-même, le vieux faux monnayeur pessimiste, ne s'y est pas pris « plus loyalement » que ses contemporains plus célèbres. Laissons la morale hors de cause : Hegel est un *goût*... et non pas seulement un goût allemand, mais un goût européen ! — Un goût que Wagner a compris ! — pour lequel il se sentit né ! qu'il a immortalisé ! — Il en fit seulement l'application à la musique — il s'inventa un style, qui signifiait « l'infini », — il devint *l'héritier de Hegel*... La musique comme « Idée ». —

Et comme on comprit Wagner ! — La même catégorie d'hommes qui s'enthousiasmait pour Hegel, s'enthousiasme aujourd'hui pour Wagner ; dans son école, on *écrit* même à la manière de Hegel ! — Avant tout il a été compris par l'adolescent allemand. Les

deux mots « infini » et « signification », à eux seuls lui suffirent : il en éprouva un bien être incomparable. Ce n'est pas avec la musique que Wagner a conquis les jeunes gens, c'est avec l'« idée » : — c'est la richesse en énigmes de son art, son jeu de cache-cache entre cent symboles, la polychromie de son idéal qui amena et attira ces jeunes gens à Wagner ; c'est le génie nuageux de Wagner, sa manière de saisir, de glisser, de frôler dans les airs, d'être à la fois partout et nulle part, exactement le même procédé qu'employa Hegel pour séduire et pour attirer son époque ! — Au milieu de la multiplicité, de la plénitude et de l'arbitraire de Wagner ces jeunes gens se croient justifiés devant eux-mêmes, — ils se croient « sauvés » —. Ils écoutent en tremblant comme dans son art les *grands symboles* se font entendre comme un léger grondement de tonnerre venant des brumes lointaines ; ils ne s'impatientent pas quand parfois cet art devient gris, horrible et froid. Ne sont-ils pas, tout comme Wagner lui-même, *de la même espèce* que le mauvais temps, le temps d'Allemagne ! Wotan est leur dieu : mais Wotan est le dieu du mauvais temps... Ils ont raison, ces jeunes gens allemands, puisqu'ils sont ainsi faits : comment pourraient-ils regretter l'absence de ce que, nous autres *Alcyoniens*, nous regrettons chez Wagner — la *gaya scienza* ; les pieds légers ; l'esprit, le feu, la grâce ; la grande logique ; la danse des étoiles ; l'insolente spiritualité ; les frissons de lumière du Midi ; la mer *unie* — la perfection...

11.

J'ai expliqué quelle est la place de Wagner — ce n'est *pas* l'histoire de la musique. Que signifie-t-il malgré cela dans cette histoire? *L'avènement du comédien dans la musique* : événement capital qui donne à penser et peut-être aussi à craindre. Sa formule c'est « Wagner et Liszt ». — Jamais encore la loyauté des musiciens, leur « authenticité », ne fut si dangereusement mise à l'épreuve. On peut le toucher du doigt : le grand succès, le succès auprès des masses n'est plus du côté de l'authenticité, — il faut être comédien pour l'obtenir ! Victor Hugo et Richard Wagner — ils signifient une seule et même chose : que dans les civilisations de décadence, partout où le pouvoir souverain tombe entre les mains des masses, l'authenticité devient superflue, nuisible, elle met à l'écart. Le comédien seul éveille encore le *grand* enthousiasme. Ainsi se lève *l'âge d'or* pour le comédien, — pour lui et pour tout ce qui est de son espèce. Wagner marche, avec fifres et tambours, à la tête de tous les artistes du discours, de l'interprétation, de la virtuosité ; il a d'abord convaincu les chefs d'orchestre, les machinistes et les chanteurs de théâtre. N'oublions point les musiciens d'orchestre : — il « sauva » ceux-ci de l'ennui... Le mouvement que Wagner a créé s'étend même dans le domaine de la connaissance : des sciences spéciales toutes entières surgissent lentement d'une scolastique séculaire. Pour citer un exemple, je relève tout particulièrement les mérites de *Hugo Riemann* en ce qui concerne la rythmique ; il est le premier qui ait fait

valoir pour la musique l'idée fondamentale de la ponctuation (malheureusement en lui donnant un vilain nom : il l'appelle « phraséologie »). — Tous ceux-là sont, je le dis avec reconnaissance, les meilleurs admirateurs de Wagner, les plus estimables, c'est simplement leur droit de vénérer Wagner. Le même instinct les relie entre eux, ils voient en lui leur type le plus élevé ils se sentent métamorphosés en puissance, en grande puissance, depuis qu'il les a enflammés de sa propre ardeur. Car c'est ici, si elle le fut jamais, que l'influence de Wagner a vraiment été bienfaisante. Jamais encore, dans cette sphère on n'avait autant pensé, autant voulu, autant travaillé. Wagner a donné à tous ces artistes une conscience nouvelle : ce qu'ils exigent à présent d'eux-mêmes, ce qu'ils *obtiennent* d'eux-mêmes, ils ne l'avaient jamais exigé avant Wagner, — ils étaient auparavant bien trop modestes. Un esprit différent règne au théâtre depuis que l'esprit de Wagner y règne : on exige ce qu'il y a de plus difficile, on blâme durement, on loue rarement, — le bon, l'excellent sert de règle. On n'a plus besoin de goût ; ni même de voix. On ne chante Wagner qu'avec une voix abîmée : cela fait un effet « dramatique ». Même les dons naturels sont exclus. L'expressif à tout prix, tel que l'exige l'idéal wagnérien, l'idéal de la décadence, fait mauvais ménage avec les dons naturels. Il n'y faut que de la *vertu* — c'est-à-dire du dressage, de l'automatisme, du « renoncement ». Ni goût, ni voix, ni talent : le théâtre de Wagner n'a besoin que d'une seule chose — *des Germains* !... Définition des Germains : obéissance et longues jambes... Il y a un sens

profond dans le fait que l'avènement de Wagner soit contemporain de l'avènement de l'« Empire » : ces deux faits n'indiquent qu'une seule et même chose — obéissance et longues jambes. — Jamais on n'a mieux obéi, jamais on n'a mieux commandé. Les chefs d'orchestre wagnériens en particulier sont dignes d'un siècle que la postérité appellera un jour avec pitié *le siècle classique de la guerre*. Wagner s'entendait à commander; en cela aussi il a été un grand maître. Il commandait par son implacable volonté de soi, par une perpétuelle discipline, dont il était la réelle incarnation : Wagner fournit peut-être, dans l'histoire de l'art, le plus grand exemple de l'empire sur soi-même (— Alfieri, lui-même, son proche parent quant au reste, est encore dépassé. Remarque d'un Turinois).

12.

De cette constatation que nos comédiens sont plus respectés que jamais, n'allons pas conclure qu'ils sont moins dangereux... Mais qui donc aurait encore des doutes sur *ce que je veux*, — sur *les trois revendications* en vue desquelles ma fureur, mon inquiétude, mon amour pour l'art m'ont ouvert la bouche?

Que le théâtre ne soit plus le maître des arts.

Que le comédien ne soit plus le séducteur des artistes authentiques.

Que la musique ne soit plus un art du mensonge.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

POST-SCRIPTUM

— La gravité de ces dernières paroles m'autorise à communiquer ici quelques passages d'un traité inédit, qui dissiperont au moins tous les doutes sur le sérieux que je mets en cette matière. Ce traité a pour titre : *Ce que Wagner nous coûte*.

L'adhésion à Wagner se paye cher. Nous en avons aujourd'hui encore l'obscur sentiment. Le succès même de Wagner, sa victoire, ne déracine pas ce sentiment. Mais autrefois il était robuste, terrible, tel une haine sourde, — et il dura presque pendant les trois quarts de la vie de Wagner. Cette résistance qu'il trouva chez nous autres Allemands ne saurait être trop hautement estimée et mise en honneur. On se défendait contre lui comme contre une maladie, — *non pas* avec des arguments — on ne réfute pas une maladie —, mais avec des obstacles, de la méfiance, de la mauvaise humeur, du dégoût, avec une sombre gravité, comme s'il se cachait en lui un grand danger. Messieurs les esthéticiens se sont mis à découvert, lorsque, en s'appuyant sur trois écoles de la philosophie allemande, ils ont fait une guerre absurde de « si » et de « mais » aux principes de Wagner, — qu'importait à Wagner les principes, même les siens ! — Les Allemands eux-mêmes ont

eu assez d'intelligence dans l'instinct pour s'interdire ici tous les « si » et les « mais ». Un instinct s'affaiblit lorsqu'il se rationalise : car, par cela même qu'il se rationalise, il s'affaiblit. S'il y a des symptômes indiquant que malgré le caractère général de la *décadence* européenne il existe encore un degré de santé, un flair instinctif du nuisible, du danger menaçant l'esprit allemand, je voudrais voir dépréciée parmi eux le moins possible cette *sourde* résistance contre Wagner. Elle nous fait honneur, elle nous permet même des espérances : ce n'est pas la France qui aurait autant de santé à mettre en avant. Les Allemands, les *retardataires par excellence* au cours de l'histoire, sont aujourd'hui le peuple civilisé le plus arriéré de l'Europe : cela a un avantage, — par cela même ils sont relativement le plus *jeune*.

L'adhésion à Wagner se paye cher. Cette espèce de crainte qu'ils ressentaient pour lui, les Allemands ne l'on désapprise que depuis peu, — le désir de *s'en débarrasser* leur venait à toute occasion. (1) — Se

(1) REMARQUE. — Wagner est-il en somme un Allemand ? On a quelque raison de se le demander. Il est difficile de découvrir chez lui un seul trait allemand. Comme un grand assimilateur qu'il était, il a appris à imiter beaucoup de choses allemandes — voilà tout. Son caractère est même *en contradiction* avec tout ce qu'on avait là considéré comme allemand : pour ne pas parler de musicien allemand ! — Son père était un comédien qui s'appelait Geyer. Un Geyer (vautour) est déjà presque un Adler (aigle)... Ce qui a été mis en circulation jusqu'ici comme « Vie du Wagner » est *fable convenue*, sinon pis que cela. J'avoue ma méfiance à l'égard de tous les points que Wagner a été seul à avancer. Il n'avait pas assez de fierté pour dire des vérités sur lui-même, personne ne fut moins fier ; il demeura, tout à fait comme Victor Hugo, fidèle à lui-même, aussi pour ce qui touche sa biographie, — il demeura comédien. (Note de Nietzsche).

souvent-on encore d'une curieuse circonstance où, tout à fait à la fin, cette ancienne manière de sentir revint à la surface d'une façon inattendue? Aux funérailles de Wagner la première société wagnérienne d'Allemagne, celle de Munich, déposa sur sa tombe une couronne dont *l'inscription* devint aussitôt célèbre. Elle portait : « Rédemption au Rédempteur! » Chacun admira l'inspiration élevée qui avait dicté cette inscription, ce bon goût dont les partisans de Wagner ont le privilège; mais il y en eut beaucoup aussi (ce fut assez étrange!) qui firent cette petite correction : « Rédemption *du* Rédempteur. » On respira.

L'adhésion à Wagner se paye cher ! Mesurons-la à son effet sur la culture. Qui donc l'agitation créée par Wagner a-t-elle amené au premier plan? Qu'a-t-elle développé sur une toujours plus grande échelle? — Avant tout l'arrogance des profanes, des idiots en matière d'art. Cela vous organise à présent des Sociétés, cela veut imposer son « goût », cela voudrait même jouer à l'arbitre *in rebus musicis et musicantibus*. En second lieu : une indifférence toujours plus grande à l'égard de toute discipline sévère, noble et consciencieuse au service de l'art; la foi au génie en tient la place, plus clairement, l'impudent dilettantisme(— on en trouve la formule dans *les Maîtres Chanteurs*). En troisième lieu et c'est là ce qu'il y a de pire : *la Théatrocration* —, la folie d'une croyance en la *préséance* du théâtre, au droit de souveraineté du théâtre sur les arts, sur l'art... Mais il faut dire cent fois à la face des wagnériens *ce qu'est le théâtre* : ce n'est jamais qu'une manifestation

au-dessous de l'art, quelque chose de secondaire, quelque chose qui est devenu plus grossier, quelque chose qui s'adapte au goût des masses lorsqu'on l'a faussé pour elles. A cela Wagner, lui aussi, n'a rien changé : Bayreuth est grand opéra — et pas même bon opéra... Le théâtre est une forme de la démocratie en matière de goût, le théâtre est un soulèvement des masses, un plébiscite contre le bon goût... *C'est précisément ce que prouve le cas Wagner* : il a gagné les masses, — il a perverti le goût, il a même perverti notre goût pour l'opéra ! —

L'adhésion à Wagner se paye cher. Que fait-elle de l'esprit ? *Wagner affranchit-il l'esprit* ? — Toutes les équivoques, toutes les ambiguïtés lui conviennent, et, en général, tout ce qui persuade les indécis, sans qu'ils aient conscience du *pourquoi* de la séduction. Avec cela Wagner est un séducteur de grand style. Il n'y a, sur le domaine de l'esprit, ni fatigue, ni décrépitude, ni chose mortelle, destructive de l'instinct vital qui n'ait été secrètement protégée par son art, — il dissimule le plus noir obscurantisme dans les replis lumineux de l'idéal. Il flatte tous les instincts nihilistes (— bouddhistes) et les travestit en musique, il flatte toute espèce de christianisme, toute expression religieuse de la *décadence*. Qu'on ouvre les oreilles : tout ce qui a jamais poussé sur le sol de la vie *appauvrie*, tout le faux monnayage de la transcendance et de l'au-delà a trouvé dans l'art de Wagner son interprète le plus sublime — *non pas* par des formules : Wagner est trop malin pour employer des formules — mais par une séduction de la sensualité qui de son côté s'en prend de nou-

veau à l'esprit pour le ramollir et le fatiguer. La musique devenue Circé... Sa dernière œuvre est en cela son plus grand chef-d'œuvre. Le *Parsifal* conservera éternellement son rang dans l'art de séduction, comme le *coup de génie* de la séduction... J'admire cette œuvre, j'aimerais l'avoir faite moi-même; faute de l'avoir faite *je la comprends*... Wagner n'a jamais été mieux inspiré qu'à la fin de sa vie. Le raffinement dans l'alliage de la beauté et de la maladie atteint ici une telle perfection qu'il projette en quelque sorte une ombre sur l'art antérieur de Wagner : — cet art nous paraît trop lumineux, trop sain. Comprenez-vous cela? La santé, la lumière agissant comme si elles étaient des ombres? presque comme des *objections*? Nous voilà déjà sur le point de devenir de *purs insensés*... Jamais il n'y a eu de plus grand maître dans l'art des senteurs lourdes et hiératiques, — jamais il n'y eut plus grand connaisseur dans le domaine de l'infiniment *petit*, des frissons de l'immensité, de tout ce qu'il y a de fémininité dans le vocabulaire du bonheur! — Buvez donc, mes amis, buvez les philtres de cet art! Vous ne trouverez nulle part une manière plus agréable d'énerver vos esprits, d'oublier votre virilité sous un buisson de roses... Ah! ce vieux magicien! Ce Klingsor de tous les Klingsors! Comme il sait bien *nous* faire la guerre! à nous, les esprits libres! Comme il parle au gré de toutes les lâchetés de l'âme moderne, avec ses accords de magicienne! — Jamais encore la connaissance n'a inspiré une telle *haine à mort*! Il faut être un cynique pour ne pas succomber ici, il faut savoir mordre pour adorer ici. Allons! vieil

enchanteur! Le cynique te prévient — *cave canem...*

L'adhésion à Wagner se paye cher. J'observe les jeunes gens qui furent longtemps exposés à son infection. L'action la plus immédiate qu'il exerce, action relativement innocente, c'est son influence sur le goût. Wagner agit comme l'absorption continue de boissons alcooliques. Il émousse, il empâte l'estomac. Effet spécifique : dégénérescence du sentiment rythmique. Le wagnérien finit par appeler rythmique ce que moi-même, avec un proverbe grec, j'appelle « remuer le marais ». Bien plus redoutable encore est la perversion des idées. Le jeune homme devient un môle, — un « idéaliste ». Il se croit au-dessus de la science ; à cet égard il est à la hauteur du maître. En revanche il fait le philosophe ; il écrit des *Feuilles de Bayreuth* ; il résout tous les problèmes au nom du Père, du Fils et du Saint-Maitre. Pourtant ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est encore la perversion des nerfs. Promenez-vous la nuit à travers une grande ville : partout on entend violer des instruments avec une rage solennelle, — un hurlement sauvage se mêle à cela. — Que se passe-t-il ? — Les jeunes gens adorent Wagner... Bayreuth rime avec établissement d'hydrothérapie. — Télégramme typique de Bayreuth : *Bereits bercut* (déjà des regrets) (1). — Wagner est nuisible aux jeunes gens ; il est néfaste pour les femmes. Médicalement parlant, qu'est-ce qu'une wagnérienne ? — Il me semble qu'un médecin ne saurait pas assez

(1) Ce télégramme fameux fut lancé, prétend-on, par M. Paul Lindau. Il y a un jeu de mot sur la ressemblance euphonique entre les mots *Bayreuth* et *Bereits bercut*. — N. d. T.

poser aux jeunes femmes ce cas de conscience : L'un ou l'autre. — Mais elles ont déjà fait leur choix. On ne peut servir deux maîtres à la fois, lorsque l'un d'eux s'appelle Wagner. Wagner a sauvé la femme; pour l'en récompenser elle lui a construit Bayreuth. Sacrifice, abandon complet : on ne possède rien qu'on ne lui donnerait. La femme s'appauvrit au profit du maître, elle devient touchante, elle se met nue devant lui. — La wagnérienne — équivoque gracieuse entre toutes : elle incarne la cause de Wagner, — *in hoc signo Wagner triumphat*... Ah ! le vieux brigand ! Il nous ravit nos jeunes gens, il nous ravit aussi nos femmes, pour les entraîner dans sa caverne... Ah ! le vieux minotaure ! Combien nous a-t-il déjà coûté ! Tous les ans il amène dans son labyrinthe des trains bondés des plus belles filles, des plus beaux jeunes gens, afin de les y dévorer, — chaque année l'Europe entière entonne ce cri : « En route pour la Crète ! En route pour la Crète ! »...

SECOND POST-SCRIPTUM

— Ma lettre, semble-t-il, est exposée à un malentendu. Sur certains visages apparaissent les plis de la gratitude ; une modeste allégresse. Je préférerais ici, comme en beaucoup de choses, être compris. — Mais depuis qu'un nouvel animal ravage les vignes de l'esprit allemand, je veux parler du ver de l'Empire, le célèbre *Rhinoxera*, plus une seule de mes paroles n'est comprise. La *Gazette de la Croix*, elle-même, me l'affirme, pour ne point parler du *Centralblatt littéraire*. — J'ai donné aux Allemands le livre le plus profond qu'ils possèdent — c'est une raison suffisante pour qu'ils n'en comprennent pas un mot... Si dans cet écrit je fais la guerre à Wagner — et incidemment à un « goût » allemand —, si j'ai de dures paroles pour le crétinisme de Bayreuth, ce n'est pas que je veuille le moins du monde faire fête à un autre musicien. D'autres musiciens n'entrent pas en ligne de compte à côté de Wagner. De toutes les façons cela va mal. La décrépitude est générale. La maladie a des origines profondes. Si le renom d'avoir ruiné la musique reste à Wagner, comme

Bernini garde celui d'avoir ruiné la sculpture, ce n'est pas, à vrai dire, la faute à Wagner. Il n'a fait qu'accélérer le mouvement, — il est vrai, d'une manière telle que l'on s'arrête avec effroi devant cet abîme, devant cet écroulement soudain. Il avait la naïveté de la *décadence* : ce fut là sa supériorité. Il y croyait, il ne s'arrêtait devant aucune logique de la *décadence*. Les autres hésitent — c'est ce qui les distingue. Pas autre chose!... J'énumère ce qu'il y a de commun entre Wagner et « les autres » : l'abaissement de la force organisatrice ; l'abus des moyens traditionnels, sans la capacité qui en *justifie* l'emploi ; le faux monnayage dans l'imitation des grands modèles pour qui aujourd'hui personne n'est assez fort, assez fin, assez sûr de soi, assez *bien portant* ; l'excès de vitalité dans les détails ; la passion à tout prix ; le raffinement comme expression de la vie *appauvrie* ; toujours plus de nerfs en place de la chair. — Je ne connais qu'un seul musicien qui soit capable aujourd'hui de tailler une ouverture *en plein bois* : et personne ne le connaît... Ce qui est célèbre aujourd'hui, comparé à Wagner, ne fait pas de « meilleure » musique, mais seulement de la musique plus indécise, plus indifférente : — plus indifférente parce que l'incomplet est démoli *par la seule existence du complet*. Mais Wagner était quelque chose de complet ; il était la corruption complète ; Wagner était le courage, la volonté, *la conviction* dans la corruption —, qu'importe après cela Johannes Brahms!... Son succès repose sur un malentendu allemand : on le prit comme antagoniste de Wagner — on avait *besoin* d'un antagoniste ! — Cela ne vous fait pas de la mu-

sique *indispensable*, cela vous fait avant tout beaucoup trop de musique ! — Quand on n'est pas riche il faut avoir la fierté de la pauvreté !... La sympathie que Brahms inspire indéniablement çà et là, abstraction faite des intérêts de partis, des malentendus de partis, fut longtemps une énigme pour moi : jusqu'à ce que je découvris enfin, presque par hasard, qu'il agissait sur un certain type d'hommes. Il a la mélancolie de l'impuissance ; il ne crée pas d'abondance, il a soif d'abondance. Si l'on déduit ses imitations, les emprunts qu'il fait aux formes stylistiques des grands maîtres anciens et des exotiques modernes — il est passé maître en plagiat — il reste à son actif le *désir infini*... C'est ce que devinent les languoureux et les satisfaits de toute espèce. Il est trop peu personnel, trop peu concentré... C'est ce que comprennent les « impersonnels », les périphériques, — c'est ainsi qu'ils l'aiment. Il est, en particulier, le musicien d'une certaine espèce de femmes incomprises. Cinquante pas plus loin, et l'on a les wagnériennes — de même que cinquante pas au-delà de Brahms on trouve Wagner —, la wagnérienne, type plus caractérisé, plus intéressant et tout plus *gracieux*. Brahms est émouvant tant qu'il rêve mystérieusement ou qu'il s'apitoie sur lui-même — c'est en cela qu'il est « moderne » — ; il devient froid, il ne nous intéresse plus aussitôt qu'il recueille l'héritage des classiques... On nomme volontiers Brahms l'héritier de Beethoven : je ne connais pas d'euphémisme plus prudent. Tout ce qui a aujourd'hui quelque prétention au « grand style » en musique est, par cela même, faux envers nous *ou bien* faux envers

soi-même. Cette alternative donne suffisamment à penser : car elle renferme une casuistique sur la valeur des deux hypothèses. « Faux envers nous » : contre cela l'instinct du plus grand nombre proteste — on ne veut pas être trompé — ; quant à moi je préférerais certainement ce type à l'autre (« faux envers *soi-même* »). C'est là mon goût à moi. — Pour m'exprimer plus clairement à l'usage des « pauvres d'esprit » : Brahms — ou Wagner... Brahms n'est pas comédien. — On peut se faire une idée d'une grande partie des autres musiciens, d'après Brahms. — Je ne dis rien des malins imitateurs de Wagner, par exemple de Goldmark avec sa *Reine de Saba* on appartient à la ménagerie, — on peut se faire voir. — Ce qui peut être bien fait aujourd'hui, ce qui peut être fait maîtremment, ce ne sont que les petites choses. Là seulement la loyauté est encore possible. — Mais rien ne peut guérir la musique de son mal fondamental, la fatalité d'être l'expression d'une contradiction physiologique, — d'être *moderne*. Le meilleur enseignement, l'éducation la plus consciencieuse, l'intimité la plus absolue et même l'isolement dans la compagnie des vieux maîtres — tout cela n'est que palliatif, n'est qu'*illusoire*, pour parler plus sévèrement, puisque le tempérament ne répond plus aux conditions premières : que ce soit la forte race d'un Hændel ou l'animalité exubérante d'un Rossini. — Chacun n'a pas le droit de se guider d'après chaque maître : cela est vrai pour des époques entières. — Il n'est pas impossible qu'il existe encore quelque part en Europe des restes de races plus fortes, com-

posés d'hommes au-dessus de leur siècle : cela nous permettrait d'espérer encore une beauté *tardive* et une perfection, même en musique. Ce qui peut encore nous arriver de mieux c'est de rencontrer des exceptions. De cette *règle*. que la corruption est souveraine, que la corruption est fatale, aucun dieu ne sauvera la musique. —

ÉPILOGUE

— Retirons-nous enfin, pour reprendre haleine pendant un instant, de ce monde étroit auquel toute recherche sur la valeur des *personnes* condamne l'esprit. Un philosophe éprouve le besoin de se laver les mains, après s'être occupé si longtemps du « cas Wagner ». — Je vais donner ici ma notion du *moderne*. — Chaque époque trouve dans la mesure de sa force un étalon qui détermine les vertus qui lui sont permises et les vertus qui lui sont défendues. Ou bien elle a les vertus de la vie *ascendante* : alors elle résiste depuis ses racines les plus profondes aux vertus de la vie descendante. Ou bien elle se manifeste elle-même par une vie *descendante*, — et alors elle a aussi besoin des vertus de la Décadence, alors elle hait tout ce qui ne se justifie que par la plénitude et la surabondance de forces. L'esthétique est liée d'une manière indissoluble à ces prémisses biologiques : il y a une esthétique de *décadence*, il y a une esthétique *classique*, — le « beau en soi » est une chimère, comme l'idéalisme tout entier. — Dans la sphère plus étroite de ce que l'on appelle les valeurs

morales on ne saurait trouver un antagonisme plus fort qu'entre la *morale des Maîtres* et la morale des évaluations *chrétiennes* : cette dernière a grandi sur un terrain absolument morbide (— les Evangiles nous présentent exactement les mêmes types physiologiques que dépeignent les romans de Dostoiewsky ; la morale des Maîtres au contraire (« romaine », « païenne », « classique », « Renaissance ») est le symbole de la constitution parfaite, de la vie *ascendante*, de la volonté de puissance comme principe de vie. La morale de maître est *affirmative* aussi instinctivement que la morale chrétienne est *négative* (— « Dieu », l' « Au-delà », l' « Abnégation », autant de négations). L'une communique sa plénitude aux choses — elle transfigure, elle embellit, elle *rationalise* le monde —, l'autre appauvrit, appâlit, enlaidit la valeur des choses, elle *nie* le monde. Le « monde » est un terme d'insulte chrétien. — Ces antithèses dans l'optique des valeurs sont *toutes deux* nécessaires : ce sont des façons de voir dont on n'approche pas avec des arguments et des réfutations. On ne réfute pas le christianisme, on ne réfute pas une maladie des yeux. Avoir combattu le pessimisme comme une philosophie, ce fut le comble de l'idiotie savante. Les notions d' « erreur » et de « vérité » n'ont, à ce qu'il me semble, aucun sens en optique. — La seule chose que l'on ait à combattre, c'est l'hypocrisie, la mauvaise foi instinctive, qui *refuse* d'accepter ces antithèses en tant qu'antithèses : comme c'était par exemple la volonté de Wagner qui, en matière de semblables hypocrisies, atteignait une vraie maîtrise. Jeter un regard furtif

sur la morale de Maîtres, la morale *noble* (— la Saga islandaise en est presque le document le plus important —) et, en même temps, avoir à la bouche la doctrine contraire, celle de l'« évangile des humbles », du *besoin* de rédemption!... J'admire, soit dit en passant, la modestie des chrétiens qui vont à Bayreuth. Moi-même je ne supporterais pas certaines paroles dans la bouche d'un Wagner. Il y a des idées qui n'ont rien à voir avec Bayreuth... Comment? un christianisme apprêté pour des wagnériennes, peut-être *par* des wagnériennes — car, sur ses vieux jours, Wagner fut tout à fait *feminini generis*? — Encore une fois, les chrétiens d'aujourd'hui me paraissent trop modestes... Si Wagner fut un Christ, eh bien! alors Liszt fut peut-être un père de l'Eglise! — Le besoin de *rédemption*, la quintessence de tous les besoins chrétiens, n'a rien à faire avec de pareils paillasses : ce besoin est la plus loyale expression de la *décadence*, la plus sincère et la plus douloureuse affirmation en des symboles et des pratiques sublimes. Le chrétien veut se *débarrasser* de lui-même. *Le moi est toujours haïssable*. — La morale noble, au contraire, la morale de Maîtres, a ses racines dans une triomphante affirmation *de soi*, — c'est une affirmation de la vie par elle-même, une glorification de la vie par elle-même, elle a également besoin de symboles et de pratiques sublimes, mais seulement « parce que son cœur déborde ». Toute la *beauté* de l'art, tout le *grand art* émane de cette morale : leur essence commune est la reconnaissance. D'autre part on ne peut lui dénier une aversion instinctive *contre les décadents*, un mé-

pris, une horreur même pour leur symbolisme : ce sentiment leur sert presque de démonstration. Le Romain noble considérait le christianisme comme une *fœda superstitio* : je rappelle ici le sentiment que le dernier Allemand de goût distingué, que Goethe éprouvait pour la croix. On cherche en vain des contrastes plus précieux, plus *nécessaires...* » (1)

— Mais une duplicité comme celle des gens de Bayreuth n'est plus une exception aujourd'hui. Nous connaissons tous l'idée peu esthétique du hobereau chrétien. Cette *innocence* dans la contradiction, cette « conscience tranquille » dans le mensonge est *moderne* par excellence, elle devient presque la définition de la modernité. L'homme moderne représente, au point de vue biologique, *une contradiction des valeurs*, il est assis entre deux chaises, il dit tout d'une haleine oui et non. Quoi d'étonnant si, justement de nos jours, la duplicité est devenue chair et même génie? Si Wagner a vécu « parmi nous »? Ce n'est pas sans raison que j'ai appelé Wagner le Cagliostro de la Modernité... Mais nous tous, sans le savoir, sans le vouloir, nous avons dans le corps des valeurs, des mots, des formules, des morales d'origine *opposée*, — nous sommes, physiologiquement

(1) REMARQUE. — Sur l'antagonisme entre la « morale noble » et la « morale chrétienne », ma *Généalogie de la Morale* donne les premiers enseignements : il n'y a peut-être pas de revirement plus décisif dans l'histoire de la connaissance religieuse et morale. Ce livre qui me sert de pierre de touche à l'égard de mes pairs, a le bonheur de n'être accessible qu'aux esprits les plus élevés et les plus sévères ; les autres manquent d'oreilles pour m'entendre. Il faut mettre sa passion dans des choses où personne ne la met aujourd'hui... (Note de Nietzsche).

parlant, faux, pleins de contradictions... Un *diagnostic de l'âme moderne* — par où commencerait-il ? Par une incision résolue dans cette agglomération d'instincts contradictoires, par une extirpation de ses valeurs opposées, par une vivisection opérée sur son cas *le plus instructif*. — Le cas Wagner est pour les philosophes un *coup de fortune*, cet écrit est inspiré, on l'entend bien, par la reconnaissance...

NIETZSCHE CONTRE WAGNER

PIÈCES JUSTIFICATIVES D'UN PSYCHOLOGUE

AVANT-PROPOS

Les chapitres suivants ont tous été choisis, et non sans précaution, de mes écrits précédents — quelques-uns remontent jusqu'en 1877 —, rendus peut-être plus intelligibles par-ci par-là; ils ont, avant tout, été abrégés. Lus l'un à la suite de l'autre, ils ne laisseront aucun doute, ni sur Richard Wagner, ni sur moi: nous sommes des antipodes. On y verra encore autre chose: on comprendra par exemple que ceci est un essai pour les psychologues, mais nullement pour les Allemands... J'ai mes lecteurs partout, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Copenhague, à Stockholm, à Paris, à New-York — je ne les ai *pas* dans le pays-plat de l'Europe, en Allemagne... Et j'aurais peut-être aussi un mot à dire à l'oreille de messieurs les Italiens, que j'aime autant que je... *Quousque tandem, Crispi...* Triple alliance: avec l'« Empire », un peuple intelligent ne fait jamais qu'une *mésalliance*...

Turin, Noël 1888.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

OU J'ADMIRE

Je crois que souvent les artistes ne savent pas ce qu'ils peuvent le mieux : ils sont trop vaniteux pour cela. Leur attention est dirigée vers quelque chose de plus fier que ne semblent l'être ces petites plantes qui, neuves, rares et belles, savent croître sur leur sol avec une réelle perfection. Ils estiment superficiellement ce qu'il y a de vraiment bon dans leur propre jardin, dans leur propre vignoble, et leur amour n'est pas du même ordre que leur intelligence. Voici un musicien qui, supérieur à tous les autres, est passé maître dans l'art de trouver des accents pour exprimer les souffrances, les oppressions et les tortures de l'âme et aussi pour prêter un langage à la désolation muette. Il n'a pas d'égal pour rendre la coloration d'une fin d'automne, ce bonheur indiciblement touchant d'une dernière, bien dernière et bien courte jouissance, il connaît un accent pour ces minuits de l'âme, secrets et inquiétants, où cause et effet semblent se disjoindre, où à chaque moment quelque chose peut surgir du « néant ». Mieux que tout autre, il puise tout au

fond du bonheur humain et, en quelque sorte, dans sa coupe déjà vidée, où les gouttes les plus amères finissent par se confondre avec les plus douces. Il connaît ces oscillations fatiguées de l'âme qui ne sait plus ni sauter ni voler, ni même se transporter; il a le regard craintif de la douleur cachée, de la compréhension qui ne console point, des adieux sans aveux; oui, même comme l'Orphée de toutes les misères intimes, il est plus grand que tout autre, et il a même ajouté à l'art des choses qui, jusqu'ici, paraissaient inexprimables et même indignes de l'art, — par exemple, les révoltes cyniques dont, seul, est capable celui qui a atteint le comble des souffrances, de même tous ces infiniment petits de l'âme qui forment en quelque sorte les écailles de sa nature amphibie, — car dans l'art de l'infiniment petit il est passé maître. Mais il ne veut pas de cette maîtrise! Son caractère se plaît, tout au contraire, aux grands panneaux, à l'audacieuse peinture murale. Il ne comprend pas que son esprit a un autre goût et un autre penchant — une *optique* opposée — qu'il préférerait se blottir tranquillement dans les recoins de maisons en ruine: c'est là que caché, caché à lui-même, il compose ses vrais chefs-d'œuvre, qui tous sont très courts, souvent seulement longs d'une seule mesure, — alors seulement il est supérieur, absolument grand et parfait. Wagner est un de ceux qui ont profondément souffert — sa *supériorité* propre sur les autres musiciens. — J'admire Wagner partout où il se met en musique. —

OU JE FAIS DES OBJECTIONS

Cela ne veut pas dire que je tiens cette musique pour saine, surtout quand elle parle de Wagner. Mes objections contre la musique de Wagner sont des objections physiologiques ; à quoi bon les déguiser encore sous des formules esthétiques. L'esthétique n'est autre chose qu'une physiologie appliquée. — Je me fonde sur le « fait » — et c'est là mon « *petit fait vrai* » — que je respire difficilement quand cette musique commence à agir sur moi ; qu'aussitôt mon *pied* se fâche et se révolte contre elle : mon pied a besoin de cadence, de danse et de marche — au rythme du *Kaisermarsch* de Wagner, le jeune empereur lui-même ne réussit pas à marcher —, mon pied demande à la musique, avant tout, les ravissements que procurent une *bonne* démarche, un pas, un saut, une pirouette. Mais n'y a-t-il pas aussi mon estomac qui proteste ? mon cœur ? la circulation de mon sang ? Mes entrailles ne s'attristent-elles point ? Est-ce que je ne m'enroue pas insensiblement ?... Pour entendre Wagner j'ai besoin de *pastilles Géraudcl*... Et je me pose donc la question : mon corps

tout entier, que *demande-t-il* en fin de compte à la musique ? Car il n'y a pas d'âme... Je crois qu'il demande un *allègement* : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, effrénés et orgueilleux, comme si la vie d'airain et de plomb devait perdre sa lourdeur, sous l'action de mélodies dorées, délicates et douces comme de l'huile. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et dans les abîmes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Mais Wagner rend malade. — Que m'importe, à moi, le théâtre ? Que m'importent les crampes de ses extases « morales » dont le peuple se satisfait ! — et qui n'est pas « peuple ! » Que m'importent toutes les simagrées du comédien ! — On le devine, j'ai un naturel essentiellement anti-théâtral ; au fond de l'âme, j'ai contre le théâtre, cet *art des masses par excellence*, le dédain profond qu'éprouve aujourd'hui tout artiste. Succès au théâtre — avec cela on baisse dans mon estime jusqu'à ne plus exister ; *insuccès* — je dresse l'oreille et je commence à considérer... Mais Wagner, tout au contraire, à côté du Wagner qui fait la musique la plus solitaire qu'il y ait, était essentiellement homme de théâtre et comédien, le mime le plus enthousiaste qu'il y ait peut-être jamais eu, *même en tant que musicien*... Et, soit dit en passant, si la théorie de Wagner a été « le drame est le but, la musique n'est toujours que le moyen » — sa *pratique* a été, au contraire, du commencement à la fin, « l'attitude est le but, le drame et même la musique ne sont toujours que les moyens ». La musique sert à accentuer, à renforcer, à *intérioriser* le

geste dramatique et l'extériorité du comédien ; le drame wagnérien n'est qu'un prétexte à de nombreuses attitudes intéressantes ! — Wagner avait, à côté de tous les autres instincts, les instincts de *commandement* d'un grand acteur, partout et toujours, et, comme je l'ai indiqué, aussi comme musicien. — C'est ce que j'ai une fois démontré clairement à un wagnérien *pur sang*, — clarté et wagnérisme ! Je ne dis pas un mot de plus. J'avais des raisons pour ajouter encore : « Soyez donc un peu plus honnête envers vous-même ! Nous ne sommes pas à Bayreuth. » A Bayreuth on n'est honnête qu'en tant que masse, en tant qu'individu on ment, on se ment à soi-même. On se laisse soi-même chez soi lorsqu'on va à Bayreuth, on renonce au droit de parler et de choisir, on renonce à son propre goût, même à sa bravoure telle qu'on la possède et l'exerce envers Dieu et les hommes, entre ses propres quatre murs. Personne n'apporte au théâtre le sens le plus subtil de son art, pas même l'artiste qui travaille pour le théâtre, — il y manque la solitude, tout ce qui est parfait ne tolère pas de témoins... Au théâtre, on devient peuple, troupeau, femme, pharisien, électeur, fondateur-patron, idiot — wagnérien : c'est là que la conscience la plus personnelle succombe au charme niveleur du plus grand nombre, c'est là que règne le voisin c'est là que l'on devient voisin... »

WAGNER CONSIDÉRÉ COMME UN DANGER

1.

Le but que poursuit la musique moderne dans ce que l'on appelle aujourd'hui, avec un terme très fort, mais obscur, la « mélodie infinie » peut s'exprimer ainsi : on entre dans la mer, on perd pied peu à peu jusqu'à ce que l'on s'abandonne à la merci de l'élément : il faut *nager*. Dans la cadence légère, solennelle et ardente de la musique ancienne, dans son mouvement tour à tour vif et lent, il fallait chercher tout autre chose — il fallait *danser*. La mesure qui y était nécessaire, le fait d'observer certains degrés de temps et de force, strictement déterminés, contraignaient l'âme de l'auditeur à une *réflexion* continue, — c'est sur les jeux opposés de ces courants rafraîchissants, provenant de la réflexion et du souffle surchauffé de l'enthousiasme que reposait le charme de toute *bonne* musique. — Richard Wagner voulut créer une autre sorte de mouvement, — il renversa les conditions physiologiques de la musique telle qu'elle existait. Nager, planer, — ne plus marcher ni danser... Peut-être par cela le mot

décisif a-t-il été dit ? La « mélodie infinie » veut justement briser toute unité de temps et de force, il lui arrive même parfois de s'en moquer, — elle trouve sa richesse d'invention précisément dans ce qui, pour une oreille d'un autre âge, sonne comme un paradoxe rythmique et comme un blasphème. De l'imitation, de la prépondérance d'un tel goût naîtrait pour la musique un danger comme on ne saurait en imaginer un plus grand — la complète dégénérescence du sentiment rythmique, le chaos à la place du rythme... Le danger est à son comble lorsqu'une telle musique s'appuie toujours plus étroitement sur un art théâtral et une mimique absolument naturalistes que ne régit aucune loi de la plastique, un art qui recherche l'effet et rien de plus... *L'expression à tout prix, et la musique servante et esclave de l'attitude — voilà la fin...*

2.

Comment ? la première vertu de l'exécution serait-elle vraiment, comme les musiciens exécutants paraissent le croire de nos jours, d'atteindre, à tout prix, un haut-relief qui ne puisse plus être surpassé ? Cette théorie, appliquée par exemple à Mozart, n'est-elle pas un véritable péché contre l'esprit de Mozart, contre le génie gai, enthousiaste, tendre et amoureux de Mozart, qui, par bonheur, n'était pas allemand, et dont le sérieux était un sérieux bienveillant et doré et *nullement* le sérieux d'un bon bourgeois allemand... pour ne rien dire du sérieux du « convive de pierre »... Mais vous croyez que toute musique

est musique du « convive de pierre », — que *toute* musique doive sortir des murs et ébranler l'auditeur jusqu'en ses entrailles?... C'est seulement ainsi que la musique *agit* ! — Sur *qui* agit-elle ? Sur quelque chose que l'artiste *noble* doit laisser en dehors du domaine de son action, — sur la masse ! sur les im pubères ! sur les blasés ! sur les malades ! sur les idiots ! sur les *wagnériens* !

UNE MUSIQUE SANS AVENIR

De tous les arts qui réussissent à croître sur le sol d'une culture déterminée, la musique fait son apparition comme plante dernière, peut-être parce qu'elle est un art intérieur, dernier venu, par conséquent — au moment où la culture dont elle dépend approche de l'automne et commence à se flétrir. C'est seulement dans l'art des maîtres hollandais que l'âme du moyen âge chrétien a trouvé son expression —, son architecture musicale est la sœur aînée, mais légitime et authentique du gothique. C'est seulement dans la musique de Haendel qu'on reconnaît un écho de l'âme de Luther et de ses semblables, le caractère judéo-héroïque qui donna à la Réforme un trait de grandeur — l'Ancien Testament devenu musique, et non *pas* le Nouveau. C'est seulement Mozart qui rendit l'époque de Louis XIV, l'art de Racine et de Claude Lorrain en or sonnante. C'est seulement dans la musique de Beethoven et de Rossini que se répercuta le xviii^e siècle, ce siècle d'exaltation, d'idéal brisé et de bonheur *fugitif*. Toute musique vraie, toute musique originale est un chant du cygne. —

Peut-être notre dernière musique, quel que soit l'empire qu'elle exerce et qu'elle veut encore exercer, n'a-t-elle plus devant elle qu'un espace de temps bien court : car elle a jailli d'une culture dont le sol a foncé rapidement, — d'une culture bientôt *engloutie*. Un certain catholicisme du sentiment et un goût prononcé pour quelque ancien esprit d'attachement au sol, d'attachement que l'on appelle « national », telles sont ses conditions premières. Les emprunts faits par Wagner aux vieilles légendes et aux lieds où le préjugé savant a cru voir quelque chose de germanique *par excellence* — aujourd'hui nous en rions —, la résurrection de ces monstres scandinaves, avec une soif de sensualité en extase et de spiritualisation — toute cette manière de prendre et de donner, propre à Wagner, pour ce qui en est des sujets, des personnages, des passions et des nerfs, tout cela exprime clairement *l'esprit de sa musique*, en admettant que cette musique elle-même, comme d'ailleurs toute la musique, en parlant d'elle, ne laisse pas planer d'équivoque : car la musique est *femme*... Il ne faut pas se laisser égarer sur cet état de choses par le fait que nous vivons actuellement dans la réaction, *au sein même* de la réaction. L'époque des guerres nationales, du martyr ultramontain, tout ce caractère *d'entr'acte* particulier à la situation actuelle de l'Europe peut, en effet, procurer une gloire soudaine à un art comme celui de Wagner, sans lui garantir pour cela un *avenir*. Les Allemands eux-mêmes n'ont point d'avenir...

NOUS AUTRES ANTIPODES

On se souvient peut-être, du moins parmi mes amis, que j'ai commencé par me jeter sur le monde moderne, avec quelques erreurs et quelques exagérations, et, en tous les cas, rempli d'espérances. Je considérais, — qui sait à la suite de quelles expériences personnelles? — le pessimisme philosophique du dix-neuvième siècle comme symptôme d'une force supérieure de la pensée, d'une plénitude de vie plus victorieuse que ne l'avait exprimé la philosophie de Hume, de Kant et de Hegel. — Je pris la connaissance *tragique* comme le plus beau luxe de notre civilisation, comme sa manière de prodiguer la plus précieuse, la plus noble, la plus dangereuse, mais pourtant, en raison de son opulence, comme un luxe qui lui était *permis*. De même j'interprétai la musique de Wagner comme l'expression d'une puissance dionysienne de l'âme; en elle je croyais surprendre le grondement souterrain d'une force primordiale comprimée depuis des siècles et qui enfin se fait jour, indifférente d'ailleurs en face de l'idée que tout ce qui s'appelle aujourd'hui culture pourrait être ébranlé. On voit ce

que j'ai mal interprété, on voit également de quoi j'ai enrichi Wagner et Schopenhauer — de moi-même... Tout art, toute philosophie doivent être considérés comme remèdes et encouragements à la vie en croissance ou en décadence: ils supposent toujours des souffrances et des souffrants. Mais il y a deux sortes de souffrants, d'abord ceux qui souffrent de la *surabondance* de vie, qui veulent un art dionysien et aussi une vision tragique de la vie intérieure et extérieure, — et ensuite ceux qui souffrent d'un *appauvrissement* de la vie et qui demandent à l'art et à la philosophie le calme, le silence, une mer lisse, ou bien encore l'ivresse, les convulsions, l'engourdissement. Se venger sur la vie elle-même — c'est là, pour de tels appauvris, l'espèce d'ivresse la plus voluptueuse!... Au double besoin de ceux-ci Wagner répond aussi bien que Schopenhauer. — Ils nient la vie, ils la calomnient et par cela même ils sont mes antipodes. — L'être chez qui l'abondance de vie est la plus grande, Dionysos, l'homme dionysien, ne se plaît pas seulement au spectacle du terrible et de l'inquiétant, mais il aime le fait terrible en lui-même, et tout le luxe de destruction, de désagrégation, de négation; — la méchanceté, l'insanité, la laideur lui semblent permises en quelque sorte, tout comme elles le sont dans la nature, par suite d'une surabondance qui est capable de faire de chaque désert un pays fertile. C'est au contraire l'homme le plus souffrant, le plus pauvre en force vitale qui aurait le plus grand besoin de douceur, d'aménité, de bonté — de ce qu'on appelle aujourd'hui humanité —, en pensée aussi bien qu'en action, et si possible d'un

Dieu qui serait tout particulièrement un Dieu de malades, un *Sauveur*, et aussi besoin de logique, d'intelligibilité abstraite de l'existence, accessible même pour des idiots — les « libres-penseurs » types, tout comme les idéalistes et les « belles âmes », sont tous des *décadents* — bref d'une certaine intimité étroite et chaude qui dissipe la crainte et d'un emprisonnement dans des horizons optimistes qui permet l'*abêtissement*... Ainsi j'ai appris peu à peu à comprendre Epicure, l'opposé d'un Grec dionysien, et aussi le chrétien qui, de fait, n'est qu'une façon d'Epicurien et qui, avec son principe « la foi *sauve* », ne fait que suivre le principe de l'hédonisme : *aussi loin que possible* — jusque par delà toute probité intellectuelle... Si j'ai quelque avance sur tous les psychologues, c'est que je possède un peu plus d'acuité dans ce genre de conclusions si difficile et si captieux, où l'on commet le plus d'erreurs — la conclusion de l'œuvre au créateur, du fait à l'auteur, de l'idéal à celui pour qui il est une *nécessité*, de toute manière de penser et d'apprécier au *besoin* qui la commande. — A l'égard des artistes de toute espèce je me sers maintenant de cette distinction capitale : est-ce la *haine* contre la vie ou bien l'*abondance* de vie qui est devenue créatrice ? En Goethe, par exemple, l'abondance devint créatrice, en Flaubert la haine : Flaubert, réédition de Pascal, mais sous le traits d'un artiste, ayant comme base ce jugement instinctif : « *Flaubert est toujours haïssable, l'homme n'est rien, l'œuvre est tout* »... Il se torturait lorsqu'il écrivait, absolument comme Pascal se torturait lorsqu'il pensait — ils ressentaient tous deux d'une façon « altruiste »...

« Désintéressement » — voilà le principe de *décadence*, la volonté de l'anéantissement dans l'art aussi bien que dans la morale. —

OU WAGNER EST CHEZ LUI

Maintenant encore la France est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe, elle reste la *grande école* du goût : mais il faut savoir la découvrir cette « France du goût ». La *Gazette de l'Allemagne du Nord* par exemple, ou du moins ceux dont elle est l'organe, voient dans les Français des « barbares » — pour ma part, je cherche le continent *noir* où l'on devrait affranchir les esclaves dans le voisinage de l'Allemagne du Nord... Ceux qui font partie de *cette* France prennent soin de se tenir cachés : ils sont un petit nombre, et dans ce petit nombre il s'en trouve encore, peut-être, qui ne sont pas très solides sur jambes, soit des fatalistes, des mélancoliques, des malades, soit encore des énervés et des artificiels qui mettent leur *amour-propre* à être artificiels, — mais ils ont en leur possession tout ce qui reste encore dans le monde de tendre et d'élevé. Dans cette France de l'esprit qui est aussi la France du pessimisme, Schopenhauer est plus chez lui qu'il ne le fut jamais en Allemagne; son œuvre principale, deux fois traduite, la seconde

fois avec tant de perfection que je préfère maintenant lire Schopenhauer en français (— il ne fut allemand que par *hasard*, comme je ne le suis moi-même qu'accidentellement — les Allemands manquent de doigté pour nous, ils n'ont d'ailleurs pas de doigts du tout, ils n'ont que des pattes). Je ne parle pas de Henri Heine — *l'adorable Heine*, comme on dit à Paris, — qui a passé depuis longtemps dans la chair et le sang des lyriques parisiens les plus délicats et les plus précieux. Que ferait le bétail cornu allemand avec les *delicatesses* d'une pareille nature! Pour ce qui en est enfin de Richard Wagner, plus la musique française s'adaptera aux exigences réelles de *l'âme moderne*, plus, on peut le prétendre, elle wagnérise, — elle le fait déjà bien assez! Il ne faut pas se laisser tromper à cet égard par Wagner lui-même — ce fut une véritable mauvaise action de la part de Wagner de se moquer de Paris, pendant son agonie en 1871... En Allemagne, malgré cela, Wagner n'est qu'un mal entendu : qui serait par exemple, moins capable de comprendre quelque chose à Wagner que le jeune empereur? Néanmoins, pour tout connaisseur du mouvement de la culture en Europe, le fait n'en demeure pas moins certain que le romantisme français et Richard Wagner sont liés-étroitement. Tous dominés par la littérature, qui imprégnait jusqu'à l'œil des peintres et l'oreille des musiciens, ils furent les premiers artistes qui aient eu une culture littéraire *universelle* —, presque tous écrivains ou poètes eux-mêmes, maniant presque tous plusieurs arts et plusieurs sens, et les interprétant l'un par l'autre; tous fana-

tiques de *l'expression* à tout prix, tous grands inventeurs dans le champ du sublime, comme aussi du laid et du hideux, plus grands inventeurs encore en matière d'effet de mise en scène, d'étalage; tous ayant du talent bien au delà de leur génie; — tous *virtuoses* jusque dans les moelles, sachant les secrets accés à ce qui séduit, enchante, contraint, subjugue; tous ennemis nés de la logique et des lignes droites, assoiffés de l'étrange, de l'exotique, du monstrueux et de tous les opiatés des sens et de la raison. En somme ce fut là une espèce d'artistes audacieux jusqu'à la folie, magnifiquement violents, emportés eux-mêmes et emportant les autres d'un essor superbe, destinés à enseigner à *leur* siècle — c'est le siècle des « masses » — ce que c'est qu'un artiste, Mais *malades* ..

WAGNER APOTRE DE LA CHASTETÉ

1.

— Est-ce encore allemand ?
 C'est de cœurs allemands qu'est venu ce lourd hurlement ?
 Et ce sont les corps allemands qui se mortifient ainsi ?
 Allemandes sont ces mains tendues de prêtre bénissant,
 Cette excitation des sens à l'odeur d'encens !
 Et allemands ces heurts, ces chutes et ces vacillements,
 Ces incertains bourdonnements ?
 Ces œillades de nonnes, ces *Ave*, ces bim-bams !
 Ces extases célestes, ces faux ravissements...
 — Est-ce encore allemand ? —
 Songez-y ! vous êtes encore à la porte : —
 Car ce que vous entendez, c'est *Rome*, —
La foi de Rome, sans paroles !

2.

Entre la sensualité et la chasteté il n'y a pas de contraste nécessaire ; tout bon mariage, toute sérieuse passion du cœur est au-dessus de ce contraste. Mais dans le cas où ce contraste existe réellement, il s'en faut heureusement de beaucoup qu'il soit un contraste tragique. Il semble en être ainsi de tous les mortels de bonne santé et d'esprit

pondéré qui sont loin de compter sans façon cet équilibre instable entre l'ange et la bête au nombre des principes contradictoires de l'existence, — les plus fins, les plus clairs, comme Hafis, comme Goëthe y ont même vu un attrait de plus... Ce sont précisément de telles oppositions qui font aimer la vie... D'autre part, il va sans dire que, lorsque les infortunés animaux de Circé sont amenés à adorer la chasteté, ils n'en voient et n'en *adorent* que l'opposé, — oh ! avec quel tragique grognement et quelle ardeur ! on peut se le figurer — ils adorent ce contraste douloureux et absolument superflu que Richard Wagner, à la fin de sa vie, a voulu incontestablement mettre en musique et porter sur la scène. *Dans quel but ?* demandera-t-on, comme de juste.

3.

Il ne faudrait pas cependant vouloir éviter cette autre question : que lui importait vraiment cette virile (hélas ! si peu virile) « simplicité des champs », ce pauvre diable, cet enfant de la nature, qui s'appelait Parsifal, qu'il finit par faire catholique par des moyens si insidieux. — Comment ? ce Parsifal Wagner le prenait-il vraiment au sérieux ? Car qu'on en ait ri, je suis le dernier à le contester, et, comme moi, Gottfried Keller... On aurait souhaité, à vrai dire, que le Parsifal de Wagner eût été conçu gaiement ; en quelque sorte comme épilogue et comme drame satyrique, par lequel Wagner le tragique, aurait voulu, d'une façon convenable et digne de lui, prendre congé de nous, de

lui-même et avant tout de la *tragédie*, et cela par un excès de haute et de malicieuse parodie du tragique même, de tout ce terrible sérieux terrestre, et des misères terrestres d'autrefois, parodie d'une forme enfin vaincue, la forme *la plus grossière* de ce qu'il y a d'anti-naturel dans l'idéal ascétique. Parsifal est un sujet d'opérette par excellence. Le *Parsifal* de Wagner est-il le sourire caché du maître, ce sourire de supériorité qui se moque de lui-même, le triomphe de sa dernière, de sa suprême liberté d'artiste, de son au-delà d'artiste — est-ce Wagner qui sait *rire* de lui-même?... On pourrait, je le répète encore, le souhaiter. Car que serait Parsifal *pris au sérieux*? Est-il vraiment nécessaire de voir en lui (pour employer une expression dont on s'est servi en ma présence) « le produit d'une haine féroce contre la science, l'esprit et la sensualité »? un anathème contre les sens et l'esprit concentré dans un même souffle de haine? Une apostasie et une volte-face vers l'idéal d'un christianisme maladif et obscurantiste? Et enfin une négation de soi, un effacement de soi de la part d'un artiste qui, jusqu'alors, de toute la puissance de sa volonté, avait travaillé à la tâche contraire, savoir à la spiritualisation et à la sensualisation suprême de son art? Et non pas seulement de son art mais aussi de sa vie? Qu'on se rappelle avec quel enthousiasme Wagner a marché jadis sur les traces du philosophe Feuerbach. Le mot de Feuerbach « la saine sensualité » retentit pendant les années trente et quarante de ce siècle, pour Wagner comme pour beaucoup d'Allemands — ils s'appelaient la *jeune Allemagne* — comme le mot ré-

dempteur par excellence. A-t-il fini par *changer d'avis* à cet égard ? Il semble que du moins il eut à la fin la volonté de *changer sa doctrine...* La *haine de la vie* a-t-elle été victorieuse chez lui comme chez Flaubert ? Car *Parsifal* est une œuvre de rancune, de vengeance, un attentat secret contre ce qui est la première condition de la vie, une *mauvaise œuvre*. — Prêcher la chasteté demeure une provocation à l'anti-naturel : je méprise tous ceux qui ne considèrent pas Parsifal comme un attentat contre la morale.

COMMENT JE ME SUIS DETACHE DE WAGNER

1.

Déjà durant l'été de 1876, en pleine période des premières *Fêtes* de Bayreuth, je pris congé de Wagner. Je ne supporte rien d'équivoque ; depuis que Wagner était en Allemagne pas à pas il condescendait à tout ce que je méprise — même à l'antisémitisme... En effet, il était alors grand temps de prendre congé : j'en eus aussitôt la preuve. Richard Wagner, le plus victorieux en apparence, en réalité un *décadent*, caduc et désespéré, s'effondra soudain, irrémédiablement anéanti devant la sainte croix... Aucun Allemand n'avait-il donc alors d'yeux pour voir, de pitié dans la conscience, pour déplorer cet horrible spectacle ? Ai-je donc été le seul qu'il ait fait — *souffrir* ? — N'importe, l'événement inattendu me jeta une lumière soudaine sur l'endroit que je venais de quitter, — et me donna aussi ce frisson de terreur que l'on ressent après avoir couru inconsciemment un immense danger. Lorsque je continuai seul ma route je me mis à trembler. Peu de temps après je fus malade, plus que malade, *fatigué*, —

fatigué par la continuelle désillusion au sujet de tout ce qui nous enthousiasmait encore, nous autres hommes modernes ; de la force, du travail, de l'espérance, de la jeunesse, de l'amour inutilement *prodigués* partout ; fatigué par dégoût de toute cette menterie idéaliste et de cet amollissement de la conscience, qui de nouveau l'avaient emporté sur l'un des plus braves ; fatigué enfin, et ce ne fut pas ma moindre fatigue, par la tristesse d'un impitoyable soupçon — je pressentais que j'allais être condamné désormais à me défier plus encore, à mépriser plus profondément, à être plus absolument *seul* que jamais. Car je n'avais eu personne que Richard Wagner... Je fus toujours *condamné* à des Allemands...

2.

Solitaire désormais et me méfiant jalousement de moi-même, je pris alors, non sans colère, parti *contre* moi-même, et *pour* tout ce qui justement me faisait mal et m'était pénible : c'est *ainsi* que j'ai retrouvé le chemin de ce pessimisme intrépide qui est le contraire de toutes les hâbleries idéalistes, et aussi, comme il me semble, le chemin vers moi-même, — le chemin de *ma* tâche... Ce quelque chose de caché et de dominateur qui longtemps pour nous demeure innommé jusqu'à ce qu'enfin nous découvririons que c'est là notre tâche, — ce tyran prend en nous une terrible revanche à chaque tentative que nous faisons pour l'éviter et pour lui échapper, à chaque décision prématurée, à chaque essai d'assi-

milation avec ceux dont nous ne faisons point partie, chaque fois que nous nous adonnons à une occupation, si estimable soit-elle, qui nous détourne de notre objet principal, — et il se venge même de chacune de nos vertus qui voudrait nous protéger contre la dureté de notre responsabilité la plus intime. La maladie est chaque fois le contre-coup de nos doutes, quand notre droit et notre tâche nous paraissent incertains, quand nous commençons à nous relâcher quelque peu. Chose étrange et terrible en même temps ! Ce sont nos *allègements* qu'il nous faut expier le plus durement ! Et si plus tard nous voulons revenir à la santé il ne nous reste pas de choix : nous devons nous charger plus *lourdement* que nous ne l'avions jamais été...

LE PSYCHOLOGUE PREND LA PAROLE.

1.

Plus un psychologue, un psychologue de naissance, fatal et divinateur des âmes, se tourne vers l'étude des hommes et des cas exceptionnels, plus le danger est grand pour lui de suffoquer par la pitié. Il a *besoin* de dureté et de sérénité plus qu'un autre homme. Car la corruption, la course à l'abîme des hommes supérieurs est la règle : et il est terrible d'avoir une pareille règle toujours devant les yeux. Les multiples tortures du psychologue qui a découvert cette ruine, qui découvre une fois, puis presque toujours à nouveau, à travers l'histoire, cet « état désespéré » que l'homme supérieur porte dans son âme, cet éternel, « trop tard ! » pour toutes choses, — ces tortures peuvent devenir peut-être un jour la cause de sa propre *perte*... On s'apercevra presque toujours chez le psychologue d'une perfide prédilection à fréquenter des hommes ordinaires et bien équilibrés : on devine par là qu'il a toujours besoin de guérison, qu'il lui faut une sorte de fuite et d'oubli, à l'écart de ce que les analyses et les dissections de

son *métier* ont imposé à sa conscience. La peur de sa mémoire lui est particulière. Le jugement d'autrui le pousse souvent à se taire, il écoute, le visage immobile, comment les autres vénèrent, admirent, aiment, glorifient, là où il s'est contenté de *voir* —, ou bien encore il cache son étonnement en s'accommodant exprès d'une opinion de premier plan. Peut-être le côté paradoxal de sa situation touche-t-il de si près l'épouvantable qu'il est pris d'une *grande pitié* et d'un *grand mépris* aux endroits où les gens « instruits » ont appris à mettre leur grande vénération... Et qui sait si dans tous les cas importants il n'arriva pas — que l'on voulut adorer un dieu et que ce dieu ne se trouva être qu'une pauvre bête à sacrifice... Le succès fut toujours le plus grand menteur — et l'*œuvre*, l'*action*, sont, elles aussi, des succès... Le grand homme d'Etat, le conquérant, l'explorateur sont travestis, enveloppés par leurs créations jusqu'à être méconnaissables ; l'*œuvre*, celle de l'artiste, du philosophe, invente seulement celui qui l'a créée, celui qu'on suppose l'avoir créée... Les « grands hommes », tels qu'on les vénère, se trouvent n'être après coup que de mauvaises petites fables ; — dans le monde des valeurs historiques *régne* le faux monnayage...

2.

Ces grands poètes, par exemple, ces Byron, ces Musset, ces Poe, ces Leopardi, ces Kleist, ces Gogol — je n'ose pas prononcer de noms beaucoup plus grands, mais c'est à eux que je pense —, tels qu'ils

sont, tels qu'ils doivent être : hommes du moment, sensuels, absurdes, multiples, légers et soudains dans la méfiance et dans la confiance ; avec des âmes dont souvent ils veulent cacher quelque fêlure : se vengeant souvent par leurs œuvres d'une souillure intérieure, cherchant souvent par leurs essors l'oubli d'une mémoire trop fidèle ; des idéalistes parce qu'ils se trouvent tout près du *marécage* ! — Quelles souffrances ne causent-ils pas à celui qui les a devinés, ces grands artistes et en général tous ceux que l'on appelle hommes supérieurs !... Nous sommes tous des avocats de la médiocrité... Il est facile de comprendre que la femme qui est clairvoyante dans le monde de la souffrance et avide d'aider et de secourir, hélas ! bien au delà de ses forces, éprouve justement pour eux ces élans de pitié sans borne, que la foule, avant tout la *vénération* de la foule, comble d'interprétations indiscretes et présomptueuses... Cette pitié se trompe régulièrement sur sa force : la femme voudrait croire que l'amour peut *tout*, — c'est là sa *superstition* à elle. Hélas ! celui qui connaît le cœur humain devine combien, même le meilleur et le plus profond amour, est pauvre, maladroit, présomptueux, susceptible d'erreur — combien il est plutôt fait pour *détruire* que pour sauver...

3.

— Le dégoût et l'orgueil spirituels de tout homme qui a profondément souffert, — c'est la faculté de souffrir qui détermine le rang, — la certitude fré-

missante dont il est tout entier pénétré et teinté, cette certitude *de savoir*, de par sa douleur, *plus* que ne peuvent savoir les plus intelligents et les plus sages, d'avoir été familier et maître de mondes éloignés et terribles dont « *vous ne savez rien* »... , cet orgueil spirituel et silencieux, cette fierté de l'élu de la connaissance, de celui qui est « initié » et presque victime, a besoin de toutes les sortes de déguisement pour se protéger de l'attouchement de mains importunes et compatissantes et surtout de ce qui n'est pas son égal par la souffrance. La profonde douleur rend noble ; elle sépare. — Une des formes de déguisement les plus subtiles, c'est l'épicurisme et une certaine bravoure affectée du goût qui prend légèrement la souffrance et se défend de tout ce qui est triste et profond. Il y a des « hommes gais » qui se servent de la gaieté, parce que cette gaieté les fait mal comprendre — ils *veulent* être mal compris. Il y a des « esprits scientifiques » qui se servent de la science parce qu'elle les fait paraître gais, et parce que le caractère scientifique fait croire que l'homme est superficiel — ils *veulent* inciter à une conclusion erronée... Il y a des esprits libres et audacieux qui voudraient cacher et nier qu'au fond ils sont des cœurs irrémédiablement brisés, — c'est le cas d'Hamlet : et alors la folie elle-même peut être le masque pour un savoir fatal et *trop certain*. —

EPILOGUE

1.

Je me suis souvent demandé si je ne devais pas beaucoup plus aux années les plus difficiles de ma vie qu'à toutes les autres. Ce qu'il y a de plus intime en moi m'apprend que tout ce qui est nécessaire, vu de haut et interprété dans le sens d'une économie *supérieure*, est aussi l'utile en soi, — il ne faut pas seulement le supporter, il faut aussi l'*aimer*... *Amor fati* : c'est là le fond de ma nature. — Et pour ce qui en est de ma longue maladie, ne lui dois-je pas beaucoup plus qu'à ma santé ? Je lui dois une santé *supérieure*, une santé qui se fortifie de tout ce qui ne la tue pas ! — *Je lui dois aussi ma philosophie*.. Seule la grande souffrance est la dernière libératrice de l'esprit, elle enseigne le *grand soupçon* qui de tout U fait un X, un X vrai et véritable, c'est-à-dire l'*avant-dernière* lettre avant la dernière... Seule la grande douleur, la douleur longue et lente qui nous consume en quelque sorte à petit feu, la douleur qui prend son temps — nous force, nous autres philosophes, à descendre dans notre dernière pro-

fondeur et d'éloigner de nous toute confiance, toute bonhomie, toute atténuation, toute tendresse, toute médiation où autrefois peut-être nous avons mis notre humanité. Je doute qu'une telle souffrance « rende meilleur » : mais je sais qu'elle nous rend plus *profonds*... Soit que nous apprenions à lui opposer notre fierté, notre moquerie, notre force de volonté, pareils à cet Indien qui, si cruellement torturé qu'il soit, s'estime vengé de son bourreau par la méchanceté de sa langue, soit que nous nous retirions, devant la douleur, dans le néant, dans la résignation muette, inflexible et sourde, dans l'oubli et dans l'effacement de soi, on est un autre homme en sortant de ces longs et dangereux exercices dans la domination de soi, on revient avec quelques points d'interrogation *de plus* — et avant tout avec la *volonté* de poser dorénavant des questions plus nombreuses, plus profondes, plus sévères, plus dures, plus méchantes et plus silencieuses qu'on n'en a jamais posé jusqu'ici, dans ce monde... La confiance dans la vie a *disparu*, la vie elle-même est devenue un *problème*. — Mais qu'on ne croie pas qu'il ait fallu devenir pour cela obscurantistes et hibou ! L'amour de la vie est même encore possible, — cependant on aime d'une *autre* façon... C'est l'amour pour une femme qui nous inspire des doutes...

2.

Une chose absolument étrange c'est qu'après ce premier goût il vous en vient un autre — un *deuxième* goût. De pareils abîmes, même de l'abîme du *grand*

souçon, on revient régénéré. Comme si l'on avait fait peau neuve on est devenu plus chatouilleux et plus méchant, avec un goût plus subtil pour la joie, avec une langue plus délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus périlleuse innocence dans la joie, à la fois plus enfantin et cent fois plus raffiné qu'on ne l'était autrefois.

O combien nous répugne maintenant la jouissance, la grossière, sourde et obscure jouissance, telle que la comprennent généralement les jouisseurs, nos « gens instruits », nos riches et nos gouvernants! Avec quelle malice nous écoutons maintenant tout ce tam-tam de foire, au milieu duquel l'homme instruit et le citadin se laissent aujourd'hui violenter par l'art, par le livre, par la musique pour arriver à la « jouissance spirituelle », arrosée de boissons spiritueuses! Combien maintenant ces clameurs théâtrales font mal à nos oreilles, combien nous sont devenus étrangers le tumulte romantique, le brouillamini des sens qui plaît à la populace instruite, et toutes ces aspirations vers l'idéal, le sublime, l'amphigourique! Non, si nous qui sommes guéris, nous avons encore besoin d'un art, c'est d'un tout autre art — d'un art enjoué, léger, fugitif, divinement factice et plein d'une divine assurance, d'un art qui, comme une pure flamme, flamboie vers un ciel sans nuages! Avant tout: un art pour des artistes, *seulement pour des artistes!* Alors nous nous entendrons mieux sur ce qui importe pour cela, la gaieté, toute la gaieté, mes amis!... Il y a certaines choses que nous savons trop bien, maintenant, nous qui possédons la connais-

sance : Ô comme nous apprenons désormais à bien oublier, à bien *ignorer*, en artistes !... Et pour ce qui en est de notre avenir : on ne nous rencontrera guère sur les traces de ces jeunes Egyptiens qui infestaient les temples pendant la nuit, embrassant les statues et voulant à toute force dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière, tout ce qui, pour de bonnes raisons, est tenu caché. Non, ce mauvais goût, cette volonté d'atteindre la vérité, « la vérité à tout prix », cette manie d'adolescent dans l'amour de la vérité — tout cela ne nous importe plus guère : nous sommes trop expérimentés, trop sérieux, trop gais, trop endurcis, trop *profonds*... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité, lorsqu'on lui arrache le *voile*, — nous avons assez vécu pour en être persuadés... Aujourd'hui c'est pour nous affaire de convenance qu'on ne veuille pas tout voir dans sa nudité, ne pas se trouver présent partout, ni tout comprendre, qu'on ne veuille pas tout « savoir ». *Tout comprendre, — c'est tout mépriser*... « Est-il vrai que le bon Dieu voit tout ? demandait une petite fille à sa mère : je trouve cela inconvenant » — un avertissement aux philosophes !... On devrait avoir plus de respect de la *pudeur*, refuge de la nature qui se tient cachée derrière des énigmes et de multiples incertitudes. Peut-être la vérité est-elle femme, et a-t-elle des raisons pour ne pas *laisser voir ses raisons* ?... Peut-être son nom, pour parler grec, est-il *Baubo* ?... O ces Grecs ! ils s'y entendaient à *vivre* ! Pour cela il est nécessaire de s'arrêter vaillamment à la surface, au repli, à l'épiderme, d'adorer l'apparence, de croire aux formes aux sons, aux mots, à tout l'*Olympe des*

apparences ! Ces Grecs étaient superficiels — par profondeur... Et n'y revenons-nous pas, nous autres casse-cous de l'esprit qui avons gravi les cimes les plus élevées et les plus dangereuses de la pensée moderne, et qui, de là, avons regardé autour de nous, *au-dessous* de nous ? Ne sommes-nous pas, en cela aussi, — des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des mots ? Par cela même — *artistes* ?..

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

OU

COMMENT ON PHILOSOPHE AU MARTEAU

AVANT-PROPOS

Conserv^{er} sa sérénité au milieu d'une cause sombre et justifiable au delà de toute mesure, ce n'est certes pas un petit tour d'adresse : et pourtant qu'y aurait-il de plus nécessaire que la sérénité ? Nulle chose ne réussit à moins que la pétulance n'y ait sa part. Un excédent de force ne fait que prouver la force. — Une *Transmutation de toutes les valeurs*, ce point d'interrogation si noir, si énorme, qu'il jette des ombres sur celui qui le pose, — une telle destinée dans une tâche nous force à chaque instant de courir au soleil, de secouer un sérieux qui s'est mis à trop nous peser. Tout moyen y est bon, tout « événement » est le bienvenu. Avant tout la *guerre*. La guerre fut toujours la grande prudence de tous les esprits qui se sont trop concentrés, de tous les esprits devenus trop profonds ; il y a de la force de guérir même dans la blessure. Depuis longtemps une sentence dont je cache l'origine à la curiosité savante a été ma devise :

Increscunt animi, virescit vulnere virtus.

Un autre moyen de guérison que je préfère encore

le cas échéant, consisterait à *surprendre les idoles*... Il ya plus d'idoles que de réalités dans le monde : c'est là mon « mauvais œil » pour ce monde, c'est là aussi ma « mauvaise oreille »... Poser ici des questions avec le *marteau* et entendre peut-être comme réponse ce fameux son creux qui parle d'entrailles gonflées — quel ravissement pour quelqu'un qui, derrière les oreilles, possède d'autres oreilles encore, — pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats qui arrive à *faire parler* ce qui justement voudrait rester muet...

Cet écrit lui aussi — le titre le révèle — est avant tout un délassément, une tache de lumière, un bond à côté dans l'oisiveté d'un psychologue. Peut-être est-ce aussi une guerre nouvelle ? Et peut-être y surprend-on les secrets de nouvelles idoles ?... Ce petit écrit est une *grande déclaration de guerre* ; et pour ce qui en est de surprendre les secrets des idoles, cette fois-ci ce ne sont pas des dieux à la mode, mais des idoles *éternelles* que l'on touche ici du marteau comme on ferait d'un diapason, — il n'y a, en dernière analyse, pas d'idoles plus anciennes, plus convaincues, plus boursouflées... Il n'y en a pas non plus de plus creusées... Cela n'empêche pas que ce soient celles en qui l'on *croit le plus* ; aussi, même dans les cas les plus nobles, ne les appelle-t-on nullement des idoles...

Turin, le 30 septembre 1888,

le jour où fut achevé le premier livre de
La Transmutation de toutes les valeurs.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

MAXIMES ET POINTES

1.

La paresse est mère de toute psychologie. Comment? la psychologie serait-elle un... vice?

2.

Le plus courageux d'entre nous n'a que rarement le courage d'affirmer ce qu'il *sait* véritablement...

3.

Pour vivre seul il faut être une bête ou bien un dieu — dit Aristote. Il manque le troisième cas : il faut être l'un et l'autre, il faut être — philosophe...

4.

« Toute vérité est simple ». — N'est-ce pas là un double mensonge ? —

5.

Une fois pour toutes, il y a beaucoup de choses

que je ne veux *point* savoir — La sagesse trace des limites, même à la connaissance.

6.

C'est dans ce que votre nature a de sauvage que vous vous rétablissez le mieux de votre perversité, je veux dire de votre spiritualité...

7.

Comment ? l'homme ne serait-il qu'une méprise de Dieu ? Ou bien Dieu ne serait-il qu'une méprise de l'homme ? —

8.

A L'ÉCOLE DE GUERRE DE LA VIE. — Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort.

9.

Aide-toi, toi-même : alors tout le monde t'aidera. Principe de l'amour du prochain.

10.

Ne commettez point de lâcheté à l'égard de vos actions ! Ne les laissez pas en plan après coup ! — Le remords de conscience est indécent.

11.

Un âne peut-il être tragique ? — Périr sous un

fardeau que l'on ne peut ni porter ni rejeter?... Le cas du philosophe.

12.

Si l'on possède son *pourquoi?* de la vie, on s'accommode de presque tous les *comment?* — L'homme n'aspire *pas* au bonheur; il n'y a que l'Anglais qui fait cela.

13.

L'homme a créé la femme — avec quoi donc? Avec une côte de son dieu, — de son « Idéal »...

14.

Comment? Tu cherches? Tu voudrais te décupler? Te centupler? tu cherches des adhérents? — Cherche des *zéros!* —

15.

Les hommes posthumes — moi, par exemple — sont moins bien compris que ceux qui sont conformes à leur époque, mais on les *entend* mieux. Pour m'exprimer plus exactement encore : on ne nous comprend jamais — et c'est *de là* que vient notre autorité...

16.

ENTRE FEMMES. — « La vérité? Oh! vous ne con-

naissez pas la vérité ! N'est-elle pas un attentat contre notre *pudeur*. » —

17.

Voilà un artiste comme je les aime. Il est modeste dans ses besoins : il ne demande, en somme, que deux choses : son pain et son art, — *panem et Circen*...

18.

Celui qui ne sait pas mettre sa volonté dans les choses veut du moins leur donner un *sens* : ce qui le fait croire qu'il y a déjà une volonté en elles (Principe de la « foi »).

19.

Comment ? vous avez choisi la vertu et l'élévation du cœur et en même [temps vous jetez un regard jaloux sur les avantages des indiscrets ? — Mais avec la vertu on renonce aux « avantages »... (à écrire sur la porte d'un antisémite).

20.

La femme parfaite commet de la littérature, de même qu'elle commet un petit péché : pour essayer, en passant, et en tournant la tête pour voir si quelqu'un s'en aperçoit, et *afin* que quelqu'un s'en aperçoive...

21.

Il ne faut se mettre que dans les situations où il n'est pas permis d'avoir de fausses vertus, mais où, tel le danseur sur la corde, on tombe ou bien on se dresse, — ou bien encore on s'en tire...

22.

« Les hommes méchants n'ont point de chants. »
D'où vient que les Russes aient des chants ?

23.

« L'esprit allemand » : depuis dix-huit ans une *contradictio in adjecto*.

24.

A force de vouloir rechercher les origines on devient écrevisse. L'historien voit en arrière; il finit par croire en arrière.

25.

La satisfaction garantit même des refroidissements. Une femme qui se savait bien vêtue s'est-elle jamais enrhumée? — Je pose le cas où elle aurait été à peine vêtue.

26.

Je me méfie de tous les gens à systèmes et je les

évite. La volonté du système est un manque de loyauté.

27.

On dit que la femme est profonde — pourquoi? parce que chez elle on n'arrive jamais jusqu'au fond. La femme n'est pas même encore plate.

28.

Quand la femme a des vertus masculines, c'est à ne plus y tenir; quand elle n'a point de vertus masculines, c'est elle qui n'y tient pas, elle qui se sauve.

29.

« Combien la conscience avait à ronger autrefois! quelles bonnes dents elle avait! — Et maintenant? qu'est-ce qui lui manque? » — Question d'un dentiste.

30.

On commet rarement une seule imprudence. Avec la première imprudence on en fait toujours de trop, et c'est pourquoi on en fait généralement une seconde — et maintenant, c'est trop peu...

31.

Le ver se recoquille quand on marche dessus. Cela

est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : *l'humilité*, —

32.

Il y a une haine contre le mensonge et la dissimulation qui vient d'une sensibilité du point d'honneur ; il y a une haine semblable par lâcheté, puisque le mensonge est *interdit* par la loi divine. Être trop lâche pour mentir...

33.

Combien peu de chose il faut pour le bonheur ! Le son d'une cornemuse. — Sans musique la vie serait une erreur. L'Allemand se figure Dieu lui-même en train de chanter des chants.

34.

On ne peut penser et écrire qu'assis (G. Flaubert). — Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le *péché* contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur.

35.

Il y a des cas où nous sommes comme les chevaux, nous autres psychologues. Nous sommes pris d'inquiétude parce que nous voyons notre propre ombre

se balancer devant nous. Le psychologue doit se détourner *de soi*, pour être capable de voir.

36.

Faisons-nous *tort* à la vertu, nous autres immoralistes ? — Tout aussi peu que les anarchistes aux princes. Ce n'est que depuis qu'on leur tire de nouveau dessus qu'ils sont solidement assis sur leurs trônes. Morale: *il faut tirer sur la morale.*

37.

Tu cours *devant* les autres ? — Fais-tu cela comme berger ou bien comme exception ? Un troisième cas serait le déserteur... *Premier cas de conscience.*

38.

Es-tu vrai ? ou n'es-tu qu'un comédien ? Es-tu un représentant ? ou bien es-tu toi-même la chose qu'on représente ? En fin de compte tu n'es peut-être que l'imitation d'un comédien... *Deuxième cas de conscience.*

39.

LE DÉSILLUSIONNÉ PARLE. — J'ai cherché des grands hommes et je n'ai toujours trouvé que les singes de leur idéal.

40.

Es-tu de ceux qui regardent ou de ceux qui

mettent la main à la pâte ? — ou bien encore de ceux qui détournent les yeux et se tiennent à l'écart...
Troisième cas de conscience.

41.

Veux-tu accompagner ? ou précéder ? ou bien encore aller de ton côté ?... Il faut savoir ce qu'on veut et si l'on veut. — *Quatrième cas de conscience.*

42.

Ils étaient des échelons pour moi. Je me suis servi d'eux pour monter, — c'est pourquoi il m'a fallu passer sur eux. Mais ils se figuraient que j'allais me servir d'eux pour me reposer...

43.

Qu'importe que *moi* je garde raison ! J'ai trop raison. — Et qui rira le mieux aujourd'hui rira le dernier.

44.

Formule de mon bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*...

LE PROBLÈME DE SOCRATE

1.

De tout temps les sages ont porté le même jugement sur la vie : *elle ne vaut rien...* Toujours et partout on a entendu sortir de leur bouche la même parole, — une parole pleine de doute, pleine de mélancolie, pleine de fatigue de la vie, pleine de résistance contre la vie. Socrate lui-même a dit en mourant : « Vivre — c'est être longtemps malade : je dois un coq à Esculape libérateur. » Socrate lui-même en avait assez. — Qu'est-ce que cela *démontre* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? — Autrefois on aurait dit (— oh ! on l'a dit, et assez haut, et nos pessimistes en tête !) : « Il faut bien qu'il y ait là dedans quelque chose de vrai ! Le *consensus sapientium* démontre la vérité. » — Parlons-nous ainsi, aujourd'hui encore ? le *pouvons-nous* ? « Il faut en tous les cas qu'il y ait ici quelque chose de *malade* », — voilà *notre* réponse : ces sages parmi les sages de tous les temps, il faudrait d'abord les voir de près ! Peut-être tant qu'ils sont, n'étaient-ils plus fermes sur leurs jambes, peut-être étaient-ils en retard, chancelants,

décadents peut-être ? La sagesse paraissait-elle peut-être sur la terre comme un corbeau, qu'une petite odeur de charogne enthousiasme ?...

2.

Cette irrévérence de considérer les grands sages comme des *types de décadence* naquit en moi précisément dans un cas où le préjugé lettré et illettré s'y oppose avec le plus de force : j'ai reconnu en Socrate et en Platon des symptômes de décadence, des instruments de la décomposition grecque, des pseudo-grecs, des antigrecs (*L'Origine de la Tragédie*. 1872). Ce *consensus sapientium* — je l'ai toujours mieux compris — ne prouve pas le moins du monde qu'ils eussent raison, là où ils s'accordaient : il prouve plutôt qu'eux-mêmes, ces sages parmi les sages, avaient entre eux quelque accord *physiologique*, pour prendre à l'égard de la vie cette même attitude négative, — pour être *tenus* de la prendre. Des jugements, des appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent, en dernière instance, jamais être vrais : ils n'ont d'autre valeur que celle d'être des symptômes, ils n'entrent en ligne de compte que comme symptômes — en soi de tels jugements sont des stupidités. Il faut donc étendre les doigts pour tâcher de saisir cette *finesse* extraordinaire que *la valeur de la vie ne peut pas être appréciée*. Ni par un vivant, parce qu'il est partie, même objet de litige, et non pas juge : ni par un mort, pour une autre raison. — De la part d'un philosophe, voir un problème dans la *valeur* de la vie. demeure même une objection contre lui, un

point d'interrogation envers sa sagesse, un manque de sagesse (1). — Comment ? et tous ces grands sages — non seulement ils auraient été des *décadents*, mais encore ils n'auraient même pas été des sages ? — Mais je reviens au problème de Socrate.

3.

Socrate appartenait, de par son origine, au plus bas peuple : Socrate était de la populace. On sait, on voit même encore combien il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. En fin de compte Socrate était-il un Grec ? La laideur est assez souvent l'expression d'une évolution croisée, *entravée* par le croisement. Autrement elle apparaît comme le signe d'une évolution descendante. Les anthropologistes qui s'occupent de criminologie nous disent que le criminel-type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate était-il un criminel-type ? — Du moins cela ne serait pas contredit par ce fameux jugement physiognomique qui choquait tous les amis de Socrate. En passant par Athènes, un étranger qui se connaissait en physiognomie dit, en pleine figure, à Socrate qu'il était un monstre, qu'il cachait en lui tous les mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement : « Vous me connaissez, monsieur ! » —

(1) La pointe est dirigée contre Eugène Dühring, auteur de *La Valeur de la Vie*. — N. d. T.

4.

Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la *décadence* chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté de rachitique* qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe qui sous le nom de « démon de Socrate » ont reçu une interprétation religieuse. Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural ; tout est, en même temps, plein de cachettes, d'arrière-pensées, de souterrains. — Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie 'a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

5.

Avec Socrate le goût grec s'altère en faveur de la dialectique : que se passe-t-il exactement ? Avant tout c'est un goût *distingué* qui est vaincu ; avec la dialectique le peuple arrive à avoir le dessus. Avant Socrate on écartait dans la bonne société les manières 'dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière. Les choses honnêtes comme les honnêtes gens ne servent pas ainsi leurs principes avec les mains. Il est d'ailleurs indécent de se servir de ses cinq doigts. Ce qui a besoin d'être démontré pour être

cru, ne vaut pas grand chose. Partout où l'autorité est encore de bon ton, partout où l'on ne « raisonne » pas, mais où l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle : on se rit de lui, on ne le prend pas au sérieux. — Socrate fut le polichinelle qui *se fit prendre au sérieux* : qu'arriva-t-il là au juste ? —

6.

On ne choisit la dialectique que lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle on éveille la défiance, qu'elle persuade peu. Rien n'est plus facile à effacer qu'un effet de dialecticien : la pratique de ces réunions où l'on parle le démontre. Ce n'est qu'à *leur corps défendant* que ceux qui n'ont plus d'autre arme emploient la dialectique. Il faut qu'on ait à *arracher* son droit, autrement on ne s'en sert pas. C'est pourquoi les juifs étaient des dialecticiens ; Maître Renard l'était : comment ? Socrate, lui aussi, l'a-t-il été ? —

7.

— L'ironie de Socrate était-elle une expression de révolte ? de ressentiment populaire ? Savoure-t-il, en opprimé, sa propre férocité, dans le coup de couteau du syllogisme ? se venge-t-il des grands qu'il fascine ? — Comme dialecticien on a en main un instrument sans pitié ; on peut avec lui faire le tyran ; on compromet en remportant la victoire. Le dialecticien laisse à son antagoniste le soin de faire la preuve qu'il n'est pas un idiot : il rend furieux et en

même temps il prive de tout secours. Le dialecticien *dégrade* l'intelligence de son antagoniste. Quoi? la dialectique n'est-elle qu'une forme de la *vengeance* chez Socrate?

8.

J'ai donné à entendre comment Socrate a pu éloigner : il reste d'autant plus à expliquer *comment* il a pu fasciner. — En voilà la première raison : il a découvert une nouvelle espèce de *combat*, il fut le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes. Il fascinait en touchant à l'instinct combatif des Hellènes, — il a apporté une variante dans la palestre entre les hommes jeunes et les jeunes gens. Socrate était aussi un grand *érotique*.

9.

Mais Socrate devina autre chose encore. Il pénétrait les sentiments de ses nobles Athéniens; il comprenait que *son cas*, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas exceptionnel. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en secret : les Athéniens de la vieille roche s'éteignaient. — Et Socrate comprenait que tout le monde avait *besoin* de lui, de son remède, de sa cure, de sa méthode personnelle de conservation de soi... Partout les instincts étaient en anarchie; partout on était à deux pas de l'excès : le *monstrum in animo* était le péril universel. « Les instincts veulent jouer au tyran : il faut inventer un *contre-tyran* qui l'emporte »..

Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il était, un repaire de tous les mauvais désirs, le grand ironiste hasarda encore une parole qui donne la clef de sa nature. « Cela est vrai, dit-il, mais je me suis rendu maître de tous. » *Comment Socrate se rendit-il maître de lui-même ?* — Son cas n'était au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux dans ce qui commençait alors à être la détresse universelle : que personne n'était plus maître de soi-même, que les instincts se tournaient les uns contre les autres. Il fascinait lui-même étant ce cas extrême — sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela va de soi, encore plus comme réponse, comme solution, comme l'apparence de la cure nécessaire dans ce cas. —

10.

Lorsqu'on est forcé de faire de la *raison* un tyran, comme fit Socrate, on risque fort de voir quelque chose d'autre faire le tyran. C'est alors qu'on devina la raison *libératrice*; ni Socrate, ni ses « malades » n'étaient libres d'être raisonnables, — ce fut de *rigueur*, ce fut leur dernier remède. Le fanatisme que met la réflexion grecque toute entière à se jeter sur la raison, trahit une détresse : on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler à fond, ou être *absurdement raisonnable*... Le moralisme des philosophes grecs depuis Platon est déterminé pathologiquement; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = bonheur, cela veut seulement dire : il faut imiter Socrate et établir

contre les appétits obscurs une *lumière du jour* en permanence — un jour qui serait la lumière de la raison. Il faut être à tout prix prudent, précis, clair : toute concession aux instincts et à l'inconscient ne fait qu'*abaisser*...

11.

J'ai donné à entendre de quelle façon Socrate fascine : il semblait être un médecin, un sauveur. Est-il nécessaire de montrer encore l'erreur qui se trouvait dans sa croyance en la « raison à tout prix ? » — C'est une duperie de soi de la part des philosophes et des moralistes que de s'imaginer sortir de la *décadence* en lui faisant la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme remède, comme moyen de salut, n'est qu'une autre expression de la *décadence* — ils ne font qu'en changer l'expression, ils ne la suppriment point. Le cas de Socrate fut un malentendu ; *toute la morale de perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut un malentendu*... La plus vive lumière, la raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, dépourvue d'instincts, en lutte contre les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une nouvelle maladie — et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », au bonheur... Etre *forcé* de lutter contre les instincts — c'est là la formule de la *décadence* : tant que la vie est *ascendante*, bonheur et instinct sont identiques. —

12.

— A-t-il compris cela lui même, lui qui a été

le plus prudent de ceux qui se dupèrent eux-mêmes. Se l'est-il dit finalement, dans la *sagesse* de son courage vers la mort?... Socrate *voulait* mourir : — ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il força Athènes à la ciguë... « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin... Socrate seulement fut longtemps malade... »

LA « RAISON » DANS LA PHILOSOPHIE

1.

Vous me demandez de vous dire tout ce qui est idiosyncrasie chez les philosophes ?... Par exemple leur manque de sens historique, leur haine contre l'idée du devenir, leur égypticisme. Ils croient faire honneur à une chose en la dégageant de son côté historique, *sub specie aeterni*, — quand ils en font une momie. Tout ce que les philosophes ont manié depuis des milliers d'années c'était des idées-momies, rien de réel ne sortait vivant de leurs mains. Ils tuent, ils empaillent lorsqu'ils adorent, messieurs les idolâtres des idées, — ils mettent tout en danger de mort lorsqu'ils adorent. La mort, l'évolution, l'âge, tout aussi bien que la naissance et la croissance sont pour eux des objections, — et même des réfutations. Ce qui est ne devient pas ; ce qui devient n'est pas... Maintenant ils croient tous, même avec désespoir, à l'être. Mais comme ils ne peuvent pas s'en saisir, ils cherchent des raisons pour savoir pourquoi on le leur retient : « Il faut qu'il y ait là une apparence, une duperie qui fait que nous ne

pouvons pas percevoir l'être : où est l'imposteur ? »
 « — Nous le tenons, s'écrient-ils joyeusement, c'est la sensualité ! Les sens, *qui d'autre part sont tellement immoraux...* les sens nous trompent sur le monde véritable. Morale : se détacher de l'illusion des sens, du devenir, de l'histoire, du mensonge, — l'histoire n'est que la foi en les sens, la foi au mensonge. Morale : nier tout ce qui ajoute foi aux sens, tout le reste de l'humanité : tout cela fait partie du « peuple ». Être philosophe, être momie, représenter le monotono-théisme par une mimique de fossoyeur ! — Et périsse avant tout le *corps*, cette pitoyable *idée fixe* des sens ! le corps atteint de tous les défauts de la logique, réfuté, impossible même, quoiqu'il soit assez impertinent pour se comporter comme s'il était réel ! »...

2.

Je mets à part avec un profond respect le nom d'*Héraclite*. Si le peuple des autres philosophes rejetait le témoignage des sens parce que les sens sont multiples et variables, il en rejetait le témoignage parce qu'ils présentent les choses comme si elles avaient de la durée et de l'unité. Héraclite, lui aussi, fit tort aux sens. Ceux-ci ne mentent ni à la façon qu'imaginent les Eléates, ni comme il se le figurait, lui, — en général ils ne mentent pas. C'est ce que nous *faisons* de leur témoignage qui y met le mensonge, par exemple le mensonge de l'unité, le mensonge de la réalité, de la substance, de la durée... Si nous faussons le témoignage des sens, c'est la « rai-

son » qui en est la cause. Les sens ne mentent pas en tant qu'ils montrent le devenir, la disparition, le changement... Mais dans son affirmation que l'être est une fiction Héraclite gardera éternellement raison. Le « monde des apparences » est le seul réel : le « monde — vérité » est seulement *ajouté par le mensonge...*

3.

-- Et quels fins instruments d'observation sont pour nous nos sens ! Le nez, par exemple, dont aucun philosophe n'a jamais parlé avec vénération et reconnaissance, le nez est même provisoirement l'instrument le plus délicat que nous ayons à notre service : cet instrument est capable d'enregistrer des différences minima dans le mouvement, différences que même le spectroscope n'enregistre pas. Aujourd'hui nous ne possédons de science qu'en tant que nous nous sommes décidés à *accepter* le témoignage des sens, — qu'en tant que nous armons et aiguïsons nos sens, leur apprenant à penser jusqu'au bout. Le reste n'est qu'avorton et non encore de la science : je veux dire que c'est métaphysique, théologie, psychologie, ou théorie de la connaissance. Ou bien *encore*, science de la forme, théorie des signes : comme la logique, ou bien cette logique appliquée, la mathématique. Ici la réalité ne paraît pas du tout, pas même comme problème ; tout aussi peu que la question de savoir quelle valeur a en général une convention de signes, telle que l'est la logique. —



L'autre idiosyncrasie des philosophes n'est pas moins dangereuse : elle consiste à confondre les choses dernières avec les choses premières. Ils placent au commencement ce qui vient à la fin — malheureusement ! car cela ne devrait pas venir du tout ! — les « conceptions les plus hautes », c'est-à-dire les conceptions les plus générales et les plus vides, la dernière ivresse de la réalité qui s'évapore, ils les placent au commencement et en *font* le commencement. De nouveau c'est là seulement l'expression de leur façon de vénérer : ce qu'il y a de plus haut ne *peut* pas venir de ce qu'il y a de plus bas, ne *peut* en général pas être *venu*... La morale c'est que tout ce qui est de premier ordre doit être *causa sui*. Une autre origine est considérée comme objection, comme contestation de valeur. Toutes les valeurs supérieures sont de premier ordre, toutes les conceptions supérieures, l'être, l'absolu, le bien, le vrai, le parfait — tout cela ne peut pas être « devenu », il faut donc que ce soit *causa sui*. Tout cela cependant ne peut pas non plus être inégal entre soi, ne peut pas être en contradiction avec soi... C'est ainsi qu'ils arrivent à leur conception de « Dieu »... La chose dernière, la plus mince, la plus vide est mise en première place, comme cause en soi, comme *ens realissimum*... Qu'il ait fallu que l'humanité prenne au sérieux les maux de cerveaux de ces malades tisseurs de toiles d'araignées ! — Et encore a-t-elle dû payer cher pour cela !..

5.

— Etablissons par contre de quelle façon différente nous (— je dis nous par politesse...) concevons le problème de l'erreur et de l'apparence. Autrefois on considérait le changement, la variation, le devenir en général, comme des preuves de l'apparence, comme un signe qu'il devait y avoir quelque chose qui nous égare. Aujourd'hui, au contraire, nous voyons exactement aussi loin que le préjugé de la raison nous force à fixer l'unité, l'identité, la durée, la substance, la cause, la réalité, l'être, qu'il nous enchevêtre en quelque sorte dans l'erreur, qu'il *nécessite* l'erreur ; malgré que, par suite d'une vérification sévère, nous soyons certains que l'erreur se trouve là. Il n'en est pas autrement que du mouvement des astres : là nos yeux sont l'avocat continu de l'erreur, tandis qu'ici c'est notre *langage* qui plaide sans cesse pour elle. Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire de la *raison*. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au « moi », au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses — par là nous *créons* la conception de « chose »... Partout l'être est imaginé comme cause, *substitué* à la cause ; de la conception du « moi » suit seulement, comme

dérivation, la notion de l'« être »... Au commencement il y avait cette grande erreur néfaste qui considère la volonté comme quelque chose qui *agit*, — qui voulait que la volonté soit une *faculté*... Aujourd'hui nous savons que ce n'est là qu'un vain mot... Beaucoup plus tard, dans un monde mille fois plus éclairé, la *sûreté*, la *certitude* subjective dans le maniement des catégories de la raison, vint (avec surprise) à la conscience des philosophes : ils conclurent que ces catégories ne pouvaient pas venir empiriquement, — tout l'empirisme est en contradiction avec elles. *D'où viennent-elles donc ?* — Et dans l'Inde comme en Grèce on a commis la même erreur : « Il faut que nous ayons demeuré autrefois dans un monde supérieur (au lieu de dire dans un monde *bien inférieur*, ce qui eût été la vérité !), il faut que nous ayons été divins, car nous avons la raison ! »... En effet, rien n'a eu jusqu'à présent une force de persuasion plus naïve que l'erreur de l'être, comme elle a par exemple été formulée par les Eléates : car elle a pour elle chaque parole, chaque phrase que nous prononçons ! — Les adversaires des Eléates, eux aussi, succombèrent à la séduction de leur conception de l'être : Démocrite, entre autres, lorsqu'il inventa son atome... La « raison » dans le langage : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire...

6.

On me sera reconnaissant de condenser en quatre

thèses, une idée si importante et si nouvelle : je facilite ainsi la compréhension, je provoque ainsi la contradiction.

Première proposition. Les raisons qui firent appeler « ce » monde un monde d'apparence, prouvent au contraire sa réalité, — une autre réalité est absolument indémontrable.

Deuxième proposition. Les signes distinctifs que l'on a donnés de la véritable « essence des choses » sont les signes caractéristiques du non-être, du néant; de cette contradiction, on a édifié le « monde-vérité » en vrai monde : et c'est en effet le monde des apparences, en tant qu'illusion d'optique morale.

Troisième proposition. Parler d'un « autre » monde que celui-ci n'a aucun sens, en admettant que nous n'ayons pas en nous un instinct dominant de calomnie, de rapetissement, de mise en suspicion de la vie : dans ce dernier cas, nous nous vengeons de la vie avec la fantasmagorie d'une vie « autre », d'une vie « meilleure ».

Quatrième proposition. Séparer le monde en un monde « réel » et un monde des « apparences », soit à la façon du christianisme, soit à la façon de Kant (un chrétien perfide, en fin de compte), ce n'est là qu'une suggestion de la *décadence*, un symptôme de la vie *déclinante*... Le fait que l'artiste estime plus haut l'apparence que la réalité n'est pas une objection contre cette proposition. Car ici « l'apparence » signifie la réalité répétée, *encore une fois*, mais sous forme de sélection, de redoublement, de correction...

L'artiste tragique n'est pas un pessimiste, il dit *oui* à tout ce qui est problématique et terrible, il est *dionysien...*

COMMENT LE « MONDE-VERITÉ » DEVINT ENFIN UNE FABLE

Histoire d'une erreur

1.

Le « monde-vérité », accessible au sage, au religieux, au vertueux, — il vit en lui, *il est lui-même ce monde.*

(La forme la plus ancienne de l'idée, relativement intelligente, simple, convaincante. Périphrase de la proposition : « Moi Platon, je suis la vérité ».)

2.

Le « monde-vérité », inaccessible pour le moment, mais permis au sage, au religieux, au vertueux (« pour le pécheur qui fait pénitence »).

(Progrès de l'idée : elle devient plus fine, plus insidieuse, plus insaisissable, — *elle devient femme, elle devient chrétienne...*)

3.

Le « monde-vérité », inaccessible, indémontrable,

ε

que l'on ne peut pas promettre, mais, même s'il n'est qu'imaginé, une consolation, un impératif.

(L'ancien soleil au fond, mais obscurci par le brouillard et le doute; l'idée devenue pâle, nordique, kœnigsbergienne.)

4.

Le « monde-vérité » — inaccessible ? En tous les cas pas encore atteint. Donc *inconnu*. C'est pourquoi il ne console ni ne sauve plus, il n'oblige plus à rien : comment une chose inconnue pourrait-elle nous obliger à quelque chose ?...

(Aube grise. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.)

5.

Le « monde-vérité » — une idée qui ne sert plus de rien, qui n'oblige même plus à rien, — une idée devenue inutile et superflue, *par conséquent*, une idée réfutée : supprimons-la !

(Journée claire; premier déjeuner; retour du *bon sens* et de la gaieté; Platon rougit de honte et tous les esprits libres font un vacarme du diable.)

6.

Le « monde-vérité », nous l'avons aboli : quel monde nous est resté ? Le monde des apparences

peut-être?... Mais non! *avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences!*

Midi; moment de l'ombre la plus courte; fin de l'erreur la plus longue; point culminant de l'humanité; **INCIPIT ZARATHOUSTRA.**

LA MORALE EN TANT QUE MANIFESTATION CONTRE NATURE

1.

Toutes les passions ont un temps où elle ne sont que néfastes, où elles avilissent leurs victimes avec la lourdeur de la bêtise, — et une époque tardive, beaucoup plus tardive où elles se marient à l'esprit, où elles se « spiritualisent ». Autrefois, à cause de la bêtise dans la passion, on faisait la guerre à la passion elle-même : on se conjurait pour l'anéantir, — tous les anciens jugements moraux sont d'accord sur ce point, « *il faut tuer les passions* ». La plus célèbre formule qui en ait été donnée se trouve dans le nouveau Testament, dans ce Sermon sur la Montagne, où, soit dit en passant, les choses ne sont pas du tout vues *d'une hauteur*. Il y est dit par exemple avec application à la sexualité : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute arrache-le » : heureusement qu'aucun chrétien n'agit selon ce précepte. Détruire les passions et les désirs, seulement à cause de leur bêtise, et pour prévenir les suites désagréables de leur bêtise, cela ne nous paraît être aujourd'hui

qu'une forme aiguë de la bêtise. Nous n'admirons plus les dentistes qui *arrachent* les dents pour qu'elles ne fassent plus mal... On avouera d'autre part, avec quelque raison, que, sur le terrain où s'est développé le christianisme, l'idée d'une « *spiritualisation* de la passion » ne pouvait pas du tout être conçue. Car l'église primitive luttait, comme on sait, contre les « intelligents », au bénéfice des « pauvres d'esprits » : comment pouvait-on attendre d'elle une guerre intelligente contre la passion ? — L'église combat les passions par l'extirpation radicale : sa pratique, son traitement c'est le *castratisme*. Elle ne demande jamais : « Comment spiritualise, embellit et divinise-t-on un désir ? » — De tous temps elle a mis le poids de la discipline sur l'extermination (— de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). — Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'église est *nuisible à la vie*...

2.

Le même remède, la castration et l'extirpation, est employé instinctivement dans la lutte contre le désir par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour pouvoir imposer une mesure à ce désir ; par ces natures qui ont besoin de *la Trappe*, pour parler en image (et sans image), d'une définitive déclaration de guerre, d'un abîme entre eux et la passion. Ce ne sont que les dégénérés qui trouvent les moyens radicaux indispensables ; la faiblesse de volonté, pour parler plus exactement, l'incapacité

de ne *point* réagir contre une séduction n'est elle-même qu'une autre forme de la dégénérescence. L'inimitié radicale, la haine à mort contre la sensualité est un symptôme grave : on a le droit de faire des suppositions sur l'état général d'un être à tel point excessif. — Cette inimitié et cette haine atteignent d'ailleurs leur comble quand de pareilles natures ne possèdent plus assez de fermeté, même pour les cures radicales, même pour le renoncement au « démon ». Que l'on parcoure toute l'histoire des prêtres et des philosophes, y compris celle des artistes : ce ne sont *pas* les impuissants, *pas* les ascètes qui dirigent leurs flèches empoisonnées contre le sens, ce sont les ascètes impossibles, ceux qui auraient eu besoin d'être des ascètes...

3.

La spiritualisation de la sensualité s'appelle *amour* : elle est un grand triomphe sur le christianisme. L'*inimitié* est un autre triomphe de notre spiritualisation. Elle consiste à comprendre profondément l'intérêt qu'il y a à avoir des ennemis : bref, à agir et à conclure inversement que l'on agissait et concluait autrefois. L'Eglise voulait de tous temps l'anéantissement de ses ennemis : nous autres, immoralistes et anti-chrétiens, nous voyons notre avantage à ce que l'Eglise subsiste... Dans les choses politiques, l'inimitié est devenue maintenant aussi plus intellectuelle, plus sage, plus réfléchie, plus *modérée*. Chaque parti voit un intérêt de conservation de soi à ne pas laisser s'épuiser le parti adverse ;

il en est de même de la grande politique. Une nouvelle création, par exemple le nouvel Empire, a plus besoin d'ennemis que d'amis : ce n'est que par le contraste qu'elle commence à se sentir nécessaire, à *devenir* nécessaire. Nous ne nous comportons pas autrement à l'égard de l' « ennemi intérieur » : là aussi nous avons spiritualisé l'inimitié, là aussi nous avons compris sa *valeur*. Il faut être riche en opposition, ce n'est qu'à ce prix-là que l'on est *fécond* ; on ne reste jeune qu'à condition que l'âme ne se repose pas, que l'âme ne demande pas la paix. Rien n'est devenu plus étranger pour nous que ce qui faisait autrefois l'objet des désirs, la « paix de l'âme » que souhaitaient les *chrétiens* ; rien n'est moins l'objet de notre envie que le bétail moral et le bonheur gras de la conscience tranquille. On a renoncé à la *grande* vie lorsqu'on renonce à la guerre... Il est vrai que, dans beaucoup de cas, la « paix de l'âme » n'est qu'un malentendu ; elle est alors quelque chose d'*autre* qui ne saurait se désigner honnêtement. Sans ambages et sans préjugés, je vais citer quelques cas. La « paix de l'âme » peut être par exemple le doux rayonnement d'une animalité riche dans le domaine moral (ou religieux). Ou bien le commencement de la fatigue, la première ombre que jette le soir, que jette toute espèce de soir. Ou bien un signe que l'air est humide, que le vent du sud va souffler. Ou bien la reconnaissance involontaire pour une bonne digestion (on l'appelle aussi amour de l'humanité). Ou bien l'accalmie chez le convalescent qui recommence à prendre goût à toute chose et qui attend... Ou bien l'état qui suit

une forte satisfaction de notre passion dominante, le bien-être d'une rare satiété. Ou bien la caducité de notre volonté, de nos désirs, de nos vices. Ou bien la paresse que la vanité pousse à se parer de moralité. Ou bien la venue d'une certitude, même d'une terrible certitude. Ou bien l'expression de la maturité et de la maîtrise, au milieu de l'activité, du travail, de la production, du vouloir ; la respiration tranquille lorsque la « liberté de la volonté » est atteinte... *Crépuscule des Idoles* : qui sait ? peut-être est-ce là aussi une sorte de « paix de l'âme »...

4.

Je mets un principe en formule. Tout naturalisme dans la morale, c'est-à-dire toute *saine* morale, est dominée par l'instinct de vie, — un commandement de la vie quelconque est rempli par un canon déterminé d'« ordres » et de « défenses », une entrave ou une inimitié quelconque, sur le domaine vital, est ainsi mise de côté. La morale *anti-naturelle*, c'est-à-dire toute morale qui jusqu'à présent a été enseignée, vénérée et prêchée, se dirige, au contraire, précisément *contre* les instincts vitaux —, elle est une *condamnation*, tantôt secrète, tantôt bruyante et effrontée, de ces instincts. Lorsqu'elle dit : « Dieu regarde les cœurs », elle dit *non* aux aspirations intérieures et supérieures de la vie et considère Dieu comme l'*ennemi de la vie*... Le saint qui plait à Dieu, c'est le castrat idéal... La vie prend fin là où commence le « Royaume de Dieu »...

5.

En admettant que l'on ait compris ce qu'il y a de sacrilège dans un pareil soulèvement contre la vie, tel qu'il est devenu presque sacro-saint dans la morale chrétienne, on aura, par cela même et heureusement, compris autre chose encore : ce qu'il y a d'inutile, de factice, d'absurde, de *mensonger* dans un pareil soulèvement. Une condamnation de la vie de la part du vivant n'est finalement que le symptôme d'une espèce de vie déterminée : sans qu'on se demande en aucune façon si c'est à tort ou à raison. Il faudrait prendre position *en dehors* de la vie et la connaître d'autre part tout aussi bien que quelqu'un qui l'a traversée, que plusieurs et même tous ceux qui y ont passé, pour ne pouvoir que toucher au problème de la *valeur* de la vie : ce sont là des raisons suffisantes pour comprendre que ce problème est en dehors de notre portée. Si nous parlons de la valeur, nous parlons sous l'inspiration, sous l'optique de la vie : la vie elle-même nous force à déterminer des valeurs, la vie elle-même évolue par notre entremise lorsque nous déterminons des valeurs... Il s'ensuit que toute *morale contre nature* qui considère Dieu comme l'idée contraire, comme la condamnation de la vie, n'est en réalité qu'une évaluation de la vie, — de *quelle* vie ? de *quelle* espèce de vie ? Mais j'ai déjà donné ma réponse : de la vie descendante, affaiblie, fatiguée, condamnée. La morale, telle qu'on l'a entendue jusqu'à maintenant — telle qu'elle a été formulée en dernier lieu par Schopenhauer, comme « négation de la volonté de

vivre » — cette morale est *l'instinct de décadence* même, qui se transforme en impératif : elle dit : « *va à ta perte !* » — elle est le jugement de ceux qui sont déjà jugés....

6.

Considérons enfin quelle naïveté il y a à dire : « L'homme devrait être fait de telle manière ! » La réalité nous montre une merveilleuse richesse de types, une exubérance dans la variété et dans la profusion des formes : et n'importe quel pitoyable moraliste des carrefours viendrait nous dire : « Non ! l'homme *devrait* être fait autrement » ?... Il sait même *comment* il devrait être, ce pauvre diable de cagot, il fait son propre portrait sur les murs et il dit : « *Ecce homo !* »... Même lorsque le moraliste ne s'adresse qu'à l'individu pour lui dire : « C'est ainsi que tu dois être ! » il ne cesse pas de se rendre ridicule. L'individu, quelle que soit la façon de le considérer, fait partie de la fatalité, il est une loi de plus, une nécessité de plus pour tout ce qui est à venir. Lui dire : « Change ta nature ! » ce serait souhaiter la transformation de tout, même une transformation en arrière... Et vraiment, il y a eu des moralistes conséquents qui voulaient que les hommes fussent autres, c'est-à-dire vertueux, ils voulaient les hommes à leur image, à l'image des cagots : c'est pour cela qu'ils ont *nié* le monde. Point de petite folie ! Point de façon modeste d'immodestie... La morale, pour peu qu'elle *condamne* est, par soi-même, et *non* pas par égard pour la vie, une erreur

spécifique qu'il ne faut pas prendre en pitié, une *idiosyncrasie de dégénérés* qui a fait immensément de mal !... Nous autres immoralistes, au contraire, nous avons largement ouvert notre cœur à toute espèce de compréhension, d'intelligibilité et d'*approbation*. Nous ne nions pas facilement, nous mettons notre honneur à être *affirmateurs*. Nos yeux se sont ouverts toujours **davantage pour cette économie** qui a besoin, et qui sait se servir de tout ce que la sainte déraison, la raison *maladive* du prêtre rejette, pour cette économie dans la loi vitale qui tire son avantage même des plus répugnants spécimens de cagots, de prêtres et de pères la Vertu, — *quels avantages ?* — **Mais nous-mêmes, nous autres immoralistes, nous sommes ici une réponse vivante.**

LES QUATRE GRANDES ERREURS

1.

ERREUR DE LA CONFUSION ENTRE LA CAUSE ET L'EFFET.
— Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que de *confondre l'effet avec la cause* : j'appelle cela la véritable perversion de la raison. Néanmoins cette erreur fait partie des plus anciennes et des plus récentes habitudes de l'humanité : elle est même sanctifiée parmi nous, elle porte le nom de « religion » et de « morale ». *Toute proposition que formule la religion et la morale renferme cette erreur* ; les prêtres et les législateurs moraux sont les promoteurs de cette perversion de raison. Je cite un exemple. Tout le monde connaît le livre du célèbre Cornaro où l'auteur recommande sa diète étroite, comme recette d'une vie longue et heureuse — autant que vertueuse. Bien peu de livres ont été autant lus, et, maintenant encore, en Angleterre, on en imprime chaque année plusieurs milliers d'exemplaires. Je suis persuadé qu'aucun livre (la Bible exceptée, bien entendu) n'a jamais fait autant de mal, n'a jamais *raccourci* autant d'existences que ce singulier factum qui part

d'ailleurs d'une bonne intention. La raison en est une confusion entre l'effet et la cause. Ce brave Italien voyait dans sa diète la *cause* de sa longévité : tandis que la condition première pour vivre longtemps, l'extraordinaire lenteur dans l'assimilation et la désassimilation, la faible consommation des matières nutritives, étaient en réalité la cause de sa diète. Il n'était pas libre de manger beaucoup ou peu, sa frugalité ne dépendait *pas* de son « libre arbitre » : il tombait malade dès qu'il mangeait davantage. Non seulement celui qui n'est pas une carpe fait bien de manger suffisamment, mais il en a absolument besoin. Un savant de *nos* jours, avec sa rapide consommation de force nerveuse, au régime de Cornaro, se ruinerait complètement. *Credo experto.*

2.

La formule générale qui sert de base à toute religion et à toute morale s'énonce ainsi : « Fais telle ou telle chose, ne fais point telle ou telle autre chose — alors tu seras heureux ! Dans l'autre cas... » Toute morale, toute religion *n'est* que cet impératif — je l'appelle le grand péché héréditaire de la raison, *l'immortelle déraison*. Dans ma bouche cette formule se transforme en son contraire — premier exemple de ma « transmutation de toutes les valeurs » : un homme bien constitué, un « homme heureux » fera *forcément* certaines actions et craindra instinctivement d'en commettre d'autres, il reporte le sentiment de l'ordre qu'il représente physiologiquement dans ses rapports avec les hommes et les

choses. Pour m'exprimer en formule : sa vertu est la *conséquence* de son bonheur... Une longue vie, une postérité nombreuse, ce n'est *pas là* la récompense de la vertu ; la vertu elle-même, c'est au contraire ce ralentissement dans l'assimilation et la désassimilation qui, entre autres conséquences, a aussi celles de la longévité et de la postérité nombreuse, en un mot ce qu'on appelle le « *Cornarisme* ». — l'Église et la Morale disent : « Le vice et le luxe font périr une race ou un peuple. » Par contre ma raison *rétablie* affirme : « Lorsqu'un peuple périt, dégénère physiologiquement, les vices et le luxe (c'est-à-dire le besoin d'excitants toujours plus forts et toujours plus fréquents, tel que les connaissent toutes les natures épuisées) en sont la conséquence. Ce jeune homme pâlit et se fane avant le temps. Ses amis disent : telle ou telle maladie en est la cause. Je réponds : le fait d'être tombé malade, de ne pas avoir pu résister à la maladie est déjà la conséquence d'une vie appauvrie, d'un épuisement héréditaire. Les lecteurs de journaux disent : un parti se ruine par telle ou telle faute. Ma politique supérieure répond : un parti qui fait telle ou telle faute est à bout — il ne possède plus sa sûreté d'instinct. Toute faute, d'une façon ou d'une autre, est la conséquence d'une dégénérescence de l'instinct, d'une désagrégation de la volonté : par là on définit presque ce qui est *mauvais*. Tout ce qui est *bon* sort de l'instinct — et c'est, par conséquent, léger, nécessaire, libre. La peine est une objection, le dieu se différencie du héros par son type (dans mon langage : les pieds légers sont le premier attribut de la divinité).

3.

ERREUR D'UNE CAUSALITÉ FAUSSE. — On a cru savoir de tous temps ce que c'est qu'une cause : mais d'où prenions-nous notre savoir, ou plutôt la foi en notre savoir ? Du domaine de ces célèbres « faits intérieurs », dont aucun, jusqu'à présent, ne s'est trouvé effectif. Nous croyions être nous-mêmes en cause dans l'acte de volonté, là du moins nous pensions prendre la causalité *sur le fait*. De même on ne doutait pas qu'il faille chercher tous les antécédents d'une action dans la conscience, et qu'en les y cherchant on les retrouverait — comme « motifs » : car autrement on n'eût été ni libre, ni responsable de cette action. Et enfin qui donc aurait mis en doute le fait qu'une pensée est occasionnée, que c'est « moi » qui suis la cause] de la pensée ?... De ces « trois faits intérieurs » par quoi la causalité semblait se garantir, le premier et le plus convaincant, c'est la *volonté considérée comme cause* ; la conception d'une conscience (« esprit ») comme cause, et plus tard encore celle du moi (du « sujet ») comme cause ne sont venues qu'après coup, lorsque, par la volonté, la causalité était déjà posée comme donnée, comme *empirisme*... Depuis lors nous nous sommes ravisés. Nous ne croyons plus un mot de tout cela aujourd'hui. Le « monde intérieur » est plein de mirages et de lumières trompeuses : la volonté est un de ces mirages. La volonté ne met plus en mouvement, donc elle n'explique plus non plus, — elle ne fait qu'accompagner les événements, elle peut aussi faire défaut. Ce que l'on appelle un « motif » : autre

erreur. Ce n'est qu'un phénomène superficiel de la conscience, un à côté de l'action qui cache les *antécédents* de l'action bien plutôt qu'il ne les représente. Et si nous voulions parler du moi ! Le moi est devenu une légende, une fiction, un jeu de mot : cela a tout à fait cessé de penser, de sentir et de vouloir !.. Qu'est-ce qui s'en suit ? Il n'y a pas du tout de causes intellectuelles ! Tout le prétendu empirisme inventé pour cela s'en est allé au diable ! *Voilà* ce qui s'en suit. — Et nous avons fait un aimable abus de cet « empirisme », en partant de là nous avons *créé* le monde, comme monde des causes, comme monde de la volonté, comme monde des esprits. C'est là que la plus ancienne psychologie, celle qui a duré le plus longtemps, a été à l'œuvre, elle n'a absolument pas fait autre chose : tout événement lui était action, toute action conséquence d'une volonté ; le monde devint pour elle une multiplicité de principes agissants, un principe agissant (un « sujet ») se substituant à tout événement. L'homme a projeté en dehors de lui ses trois « faits intérieurs », ce en quoi il croyait fermement, la volonté, l'esprit, le moi, — il déduisit d'abord la notion de l'être de la notion du moi, il a supposé les « choses » comme existantes à son image, selon sa notion du moi en tant que cause. Quoi d'étonnant si plus tard il n'a fait que retrouver toujours, dans les choses, *ce qu'il avait mis en elles* ? — La chose elle-même, pour le répéter encore, la notion de la chose, n'est qu'un réflexe de la croyance au moi en tant que cause... Et même votre atome, messieurs les mécanistes et physiciens, combien de psychologie rudimentaire y demeure encore !

— Pour ne point parler du tout de la « chose en soi », de *l'horrendum pudendum* des métaphysiciens ! L'erreur de l'esprit comme cause confondu avec la réalité ! Considéré comme mesure de la réalité ! Et dénommé *Dieu* ! —

4.

ERREUR DES CAUSES IMAGINAIRES. — Pour prendre le rêve comme point de départ : à une sensation déterminée, par exemple celle que produit la lointaine détonation d'un canon, on substitue après coup une cause (souvent tout un petit roman dont naturellement la personne qui rêve est le héros). La sensation se prolonge pendant ce temps, comme dans une résonance, elle attend en quelque sorte jusqu'à ce que l'instinct de causalité lui permette de se placer au premier plan — non plus dorénavant comme un hasard, mais comme la « raison » d'un fait. Le coup de canon se présente d'une façon *causale* dans un apparent renversement du temps. Ce qui ne vient qu'après, la motivation, semble arriver d'abord, souvent avec cent détails qui passent comme dans un éclair, le coup *suit*... Qu'est-il arrivé ? Les représentations qui *produisent* un certain état de faits ont été mal interprétées comme les causes de cet état de fait. — En réalité nous faisons de même lorsque nous sommes éveillés. La plupart de nos sentiments généraux — toute espèce d'entrave, d'oppression, de tension, d'explosion dans le jeu des organes, en particulier l'état du nerf sympathique — provoquent notre instinct de causalité : nous voulons

avoir une *raison* pour nous trouver en *tel* ou *tel* état, — pour nous porter bien ou mal. Il ne nous suffit jamais de constater simplement le fait que nous nous portons de telle ou telle façon : nous n'acceptons ce fait, — nous n'en prenons *conscience* — que lorsque nous lui avons donné une sorte de motivation. — La mémoire qui, dans des cas pareils, entre en fonction sans que nous en ayons conscience, amène des états antérieurs de même ordre et les interprétations causales qui s'y rattachent, — et *nullement* leur causalité véritable. Il est vrai que d'autre part la mémoire entraîne aussi la croyance que les représentations, que les phénomènes de conscience accompagnateurs ont été les causes. Ainsi se forme l'*habitude* d'une certaine interprétation des causes qui, en réalité, en entrave et en exclut même la *recherche*.

5.

EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE CE FAIT. — Ramener quelque chose d'inconnu à quelque chose de connu allège, tranquillise et satisfait l'esprit, et procure en outre un sentiment de puissance. L'inconnu comporte le danger, l'inquiétude, le souci — le premier instinct porte à *supprimer* cette situation pénible. Premier principe : une explication quelconque est préférable au manque d'explication. Comme il ne s'agit au fond que de se débarrasser de représentations angoissantes, on n'y regarde pas de si près pour trouver des moyens d'y arriver : la première représentation par quoi l'inconnu se déclare connu

fait tant de bien qu'on la « tient pour vraie ». Preuve du *plaisir* (« de la force ») comme critérium de la vérité. — L'instinct de cause dépend donc du sentiment de la peur qui le produit. Le « pourquoi », autant qu'il est possible, ne demande pas l'indication d'une cause pour l'amour d'elle-même, mais plutôt une *espèce de cause* — une cause qui calme, délivre et allège. La première conséquence de ce besoin c'est que l'on fixe comme cause quelque chose de déjà *connu*, de vécu, quelque chose qui est inscrit dans la mémoire. Le nouveau, l'imprévu, l'étrange est exclu des causes possibles. On ne cherche donc pas seulement à trouver une explication à la cause, mais on *choisit* et on *préfère* une espèce particulière d'explications, celle qui éloigne le plus rapidement et le plus souvent le sentiment de l'étrange, du nouveau, de l'imprévu, — les explications les plus *ordinaires*. — Qu'est-ce qui s'en suit ? Une évaluation des causes domine toujours davantage, se concentre en système et finit par *prédominer* de façon à exclure simplement d'*autres* causes et d'*autres* explications. — Le banquier pense immédiatement à « l'affaire », le chrétien au « péché », la fille à son amour.

6.

TOUT LE DOMAINE DE LA MORALE ET DE LA RELIGION DOIT ÊTRE RATTACHÉ A CETTE IDÉE DES CAUSES IMAGINAIRES. — « Explication » des sentiments généraux *désagréables*. — Ces sentiments dépendent des êtres qui sont nos ennemis (les mauvais esprits : c'est le cas

le plus célèbre — (les hystériques qu'on prend pour des sorcières). Ils dépendent d'actions qu'il ne faut point approuver (le sentiment du péché, de l'état de péché est substitué à un malaise physiologique — on trouve toujours des raisons pour être mécontent de soi). Ils dépendent de l'idée de punition, de rachat pour quelque chose que nous n'aurions pas dû faire, que nous n'aurions pas dû être (idée généralisée par Schopenhauer, sous une forme impudente, dans une proposition où la morale apparaît telle qu'elle est, comme véritable empoisonneuse et calomniatrice de la vie : « Toute grande douleur, qu'elle soit physique ou morale, énonce ce que nous méritons : car elle ne pourrait pas s'emparer de nous si nous ne la méritions pas. » *Monde comme volonté et comme représentation*, II, 666). Ils dépendent enfin d'actions irréflechies qui ont des conséquences fâcheuses (— les passions, les sens considérés comme causes, comme coupables; les calamités physiologiques tournées en punitions « méritées » à l'aide d'autres calamités). — « Explication » des sentiments généraux agréables. — Ils dépendent de la confiance en Dieu. Ils dépendent du sentiment des bonnes actions (ce que l'on appelle la « conscience tranquille », un état physiologique qui ressemble, quelquefois à s'y méprendre, à une bonne digestion). Ils dépendent de l'heureuse issue de certaines entreprises (— fausse conclusion naïve, car l'heureuse issue d'une entreprise ne procure nullement des sentiments généraux agréables à un hypocondriaque ou à un Pascal). Ils dépendent de la foi, de l'espérance et de la charité — les vertus chrétiennes. —

En réalité toutes ces prétendues explications sont les conséquences d'états de plaisir ou de déplaisir transcrits en quelque sorte dans un langage erroné : on est en état d'espérer *puisque* le sentiment physiologique dominant est de nouveau fort et abondant ; on a confiance en Dieu, *puisque* le sentiment de la plénitude et de la force vous procure du repos. — La morale et la religion appartiennent entièrement à la *psychologie de l'erreur* : dans chaque cas particulier on confond la cause et l'effet, ou bien la vérité avec l'effet de ce que l'on *considère* comme vérité, ou bien encore une condition de la conscience avec la causalité de cette condition. —

7.

ERREUR DU LIBRE ARBITRE. — Il ne nous reste aujourd'hui plus aucune espèce de compassion avec l'idée du « libre arbitre » : nous savons trop bien ce que c'est — le tour de force théologique le plus mal famé qu'il y ait, pour rendre l'humanité « responsable » à la façon des théologiens, ce qui veut dire : *pour rendre l'humanité dépendante des théologiens...* Je ne fais que donner ici la psychologie de cette tendance à vouloir rendre responsable. — Partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de *punir* et de *juger* qui est à l'œuvre. On a dégagé le devenir de son innocence lorsque l'on ramène un état de fait quelconque à la volonté, à des intentions, à des actes de responsabilité : la doctrine de la volonté a été principalement inventée à fin de punir *c'est-à-dire avec l'intention de trouver coupable.*

9.

Toute l'ancienne psychologie, la psychologie de la volonté n'existe que par le fait que ses inventeurs les prêtres, chefs des communautés anciennes, voulurent se créer le *droit* d'infliger une peine — ou plutôt qu'ils voulurent créer ce droit pour Dieu... Les hommes ont été considérés comme « libres », pour pouvoir être jugés et punis, — pour pouvoir être *coupables* : par conséquent toute action devait être regardée comme voulue, l'origine de toute action comme se trouvant dans la conscience (— par quoi le faux-monnayage *in psychologicis*, *par principe*, était fait principe de la psychologie même...). Aujourd'hui que nous sommes entrés dans le courant *contraire*, alors que nous autres immoralistes cherchons, de toutes nos forces, à faire disparaître de nouveau du monde l'idée de culpabilité et de punition, ainsi qu'à en nettoyer la psychologie l'histoire, la nature, les institutions et les sanctions sociales, il n'y a plus à nos yeux d'opposition plus radicale que celle des théologiens qui continuent, par l'idée du « monde moral », à infester l'innocence du devenir, avec le « péché » et la « peine ». Le christianisme est une métaphysique du bourreau...

8.

Qu'est-ce qui peut seul être notre doctrine? — Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même* (— le non sens de l'« idée », réfuté en dernier lieu, a été enseigné, sous le nom de « liberté intelli-

gible », par Kant et peut-être déjà par Platon). *Personne* n'est responsable du fait que l'homme existe, qu'il est conformé de telle ou telle façon, qu'il se trouve dans telles conditions, dans tel milieu. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui fut et de tout ce qui sera. L'homme n'est *pas* la conséquence d'une intention propre, d'une volonté, d'un but ; avec lui on ne fait pas d'essai pour atteindre un « idéal d'humanité », un « idéal de bonheur », ou bien un « idéal de moralité », — il est absurde de vouloir faire *dévier* son être vers un but quelconque. *Nous* avons inventé l'idée de « but » : dans la réalité le « but » manque... On est nécessaire, on est un morceau de destinée, on fait partie du tout, on *est* dans le tout, — il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre existence, car ce serait là juger, mesurer, comparer et condamner le tout... *Mais il n'y a rien en dehors du tout!* — Personne ne peut plus être rendu responsable, les catégories de l'être ne peuvent plus être ramenées à une cause première, le monde n'est plus une unité, ni comme monde sensible, ni comme « esprit » : *cela seul est la grande délivrance*, — par là l'*innocence* du devenir est rétablie... L'idée de « Dieu » fut jusqu'à présent la plus grande *objection* contre l'existence... Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là seulement nous sauvons le monde.* —

CEUX QUI VEULENT RENDRE L'HUMANITÉ « MEILLEURE »

1.

On sait ce que j'exige du philosophe : de se placer par delà le bien et le mal, — de placer *au-dessous* de lui l'illusion du jugement moral. Cette exigence est le résultat d'un examen que j'ai formulé pour la première fois : je suis arrivé à la conclusion qu'*il n'y a pas du tout de faits moraux*. Le jugement moral a cela en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. La morale n'est qu'une interprétation de certains phénomènes, mais une fausse interprétation. Le jugement moral appartient, tout comme le jugement religieux, à un degré de l'ignorance, où la notion de la réalité, la distinction entre le réel et l'imaginaire n'existent même pas encore : en sorte que, sur un pareil degré la « vérité » ne fait que désigner des choses que nous appelons aujourd'hui « imagination ». Voilà pourquoi le jugement moral ne doit jamais être pris à la lettre : comme tel il ne serait toujours que contresens. Mais comme *sémiotique* il reste inappréciable :

il révèle, du moins pour celui qui sait, les réalités les plus précieuses sur les cultures et les génies intérieurs qui ne *savaient* pas assez pour se « comprendre » eux-mêmes. La morale n'est que le langage des signes, une symptomatologie: il faut déjà savoir *de quoi* il s'agit pour pouvoir en tirer profit.

2.

Voici, tout à fait provisoirement, un premier exemple. De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes: c'est cela, avant tout, qui s'est appelé morale. Mais sous ce même mot « morale » se cachent les tendances les plus différentes. La *domestication* de la bête humaine, tout aussi bien que l'*élevage* d'une espèce d'hommes déterminée, est une « amélioration»: ces termes zoologiques expriment seuls des réalités, — mais ce sont là des réalités dont l'« améliorateur »-type, le prêtre ne sait rien en effet, — dont il ne *veut* rien savoir... Appeler « amélioration » la domestication d'un animal, c'est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit « améliorée ». On l'affaiblit, on la rend moins dangereuse, par le sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures on en fait la bête *malade*. — Il n'en est pas autrement de l'homme apprivoisé que le prêtre a rendu « meilleur ». Dans les premiers temps du Moyen-âge, où l'Église était avant tout une ménagerie, on faisait partout la chasse aux beaux exemplaires de la « bête blonde », — on « améliorait » par exemple les nobles Germains. Mais quel était

après cela l'aspect d'un de ces Germains rendu « meilleur » et attiré dans un couvent ? Il avait l'air d'une caricature de l'homme, d'un avorton : on en avait fait un « pécheur », il était en cage, on l'avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables... Couché là, malade, misérable, il s'en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. En un mot, il était « chrétien »... Pour parler physiologiquement : dans la lutte avec la bête, rendre malade est *peut-être* le seul moyen d'affaiblir. C'est ce que l'Église a compris : elle a *perverti* l'homme, elle l'a affaibli, — mais elle a revendiqué l'avantage de l'avoir rendu « meilleur ».

3.

Prenons l'autre cas de ce que l'on appelle la morale, le cas de l'*élevage* d'une certaine espèce. L'exemple le plus grandiose en est donné par la morale indoue, par la « loi de Manou » qui reçoit la sanction d'une religion. Ici l'on se pose le problème de ne pas élever moins de quatre races à la fois. Une race sacerdotale, une race guerrière, une race de marchands et d'agriculteurs, et enfin une race de serviteurs, les Soudra. Il est visible que nous ne sommes plus ici au milieu de dompteurs d'animaux : une espèce d'hommes cent fois plus douce et plus raisonnable est la condition première pour arriver à concevoir le plan d'un pareil élevage. On respire plus librement lorsque l'on passe de l'at-

mosphère chrétienne, atmosphère d'hôpital et de prison, dans ce monde plus sain, plus haut et plus large. Comme le Nouveau Testament est pauvre à côté de Manou, comme il sent mauvais! — Mais cette organisation, elle aussi, avait besoin d'être terrible, — non pas, cette fois-ci, dans la lutte avec la bête, mais avec l'idée contraire de la bête, avec l'homme qui ne se laisse pas élever. l'homme du mélange incohérent, le Tchândâla. Et encore elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour le désarmer et pour l'affaiblir, que de le rendre *malade*, — c'était la lutte avec le « plus grand nombre ». Peut-être n'y a-t-il rien qui soit aussi contraire à notre sentiment que *cette* mesure de sûreté de la morale indoue. Le troisième édit par exemple (*Avadana-Sastra I*), celui des « légumes impurs », ordonne que la seule nourriture permise aux Tchândâla soit l'ail et l'oignon, attendu que la Sainte Écriture défend de leur donner du blé ou des fruits qui portent des graines, et qu'elle les prive d'eau et de feu. Le même édit déclare que l'eau dont ils ont besoin ne peut être prise ni des fleuves ni des sources, ni des étangs, mais seulement aux abords des marécages et des trous laissés dans le sol par l'empreinte des pieds d'animaux. De même il leur est interdit de laver leur linge, et de *se laver eux-mêmes*, parce que l'eau qui leur est accordée par grâce ne peut servir qu'à éteindre leur soif. Enfin il existait encore une défense aux femmes Soudra, d'assister les femmes Tchândâla en mal d'enfant, et, pour ces dernières, de s'assister mutuellement... — Le résultat d'une pareille police sanitaire ne devait pas manquer de se manifester: épidémies meurtrières, mala-

dies sexuelles épouvantables, et, comme résultat, derechef la « loi du couteau », ordonnant la circoncision pour les enfants mâles, et l'ablation des petites lèvres pour les enfants femelles. — Manou lui-même disait : « Les Tchândâla sont le fruit de l'adultère, de l'inceste et du crime (— c'est là la conséquence *nécessaire* de l'idée d'élevage). Ils ne doivent avoir pour vêtements que les lambeaux enlevés aux cadavres, pour vaisselle des tessons, pour parure de vieille ferraille, et les mauvais esprits pour objets de leur culte ; ils doivent errer d'un lieu à l'autre, sans repos. Il leur est défendu d'écrire de gauche à droite et de se servir de la main droite pour écrire, l'usage de la main droite et de l'écriture de gauche à droite étant réservé aux gens de *vertu*, aux gens de *race*. » —

4.

Ces prescriptions sont assez instructives : nous voyons en elles l'humanité *arienne* absolument pure, absolument primitive, — nous voyons que l'idée de « pur sang » est le contraire d'une idée inoffensive. D'autre part on aperçoit clairement dans *quel* peuple elle est devenue religion, elle est devenue *génie*... Considérés à ce point de vue, les Évangiles, sont un document de premier ordre, et plus encore le livre d'Enoch. — Le christianisme, né de racines judaïques, intelligible seulement comme une plante de ce sol, représente le *mouvement d'opposition* contre toute morale d'élevage, de la race et du privilège : — il est la religion *antiarienne* par excellence : le christianisme, la transmutation de toutes

les valeurs ariennes, la victoire des évaluations des Tchândála, l'évangile des pauvres et des humbles proclamé, l'insurrection générale de tous les opprimés, des misérables, des ratés, des déshérités, leur insurrection contre la « race », — l'immortelle vengeance des Tchândála devenue *religion de l'amour..*

5.

La morale de l'élevage et la morale de la *domestication* se valent absolument par les moyens dont elles se servent pour arriver à leurs fins : nous pouvons établir comme règle première que pour *faire* de la morale il faut absolument avoir la volonté du contraire. C'est là le grand, l'inquiétant problème que j'ai poursuivi le plus longtemps : la psychologie de ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure ». Un petit fait assez modeste au fond, celui de la *pia fraus*, m'ouvrit le premier accès à ce problème : la *pia fraus* fut l'héritage de tous les philosophes, de tous les prêtres qui voulurent rendre l'humanité « meilleure ». Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les maîtres juifs et chrétiens n'ont jamais douté de leur droit au mensonge. Ils n'ont pas douté de *bien d'autres droits* encore... Si l'on voulait s'exprimer en formule, on pourrait dire : tous les moyens par lesquels jusqu'à présent l'humanité devrait être rendue plus morale étaient foncièrement *immoraux*. —

CE QUE LES ALLEMANDS SONT EN TRAIN DE PERDRE

1.

Parmi les Allemands, il ne suffit pas aujourd'hui d'avoir de l'esprit : il faut encore en prendre, *s'arroger* de l'esprit...

Je connais peut-être les Allemands et peut-être ai-je le droit de leur dire quelques vérités. La nouvelle Allemagne représente une forte dose de capacités transmises et acquises, en sorte que, pendant un certain temps, elle peut dépenser sans compter son trésor de forces accumulées. Ce n'est *pas* une haute culture qui s'est mise à dominer avec elle, encore moins un goût délicat, une noble « beauté » des instincts; mais ce sont des vertus plus *viriles* que celles que pourrait présenter un autre pays de l'Europe. Beaucoup de bon courage et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations et dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'activité et d'endurance — et une sobriété héréditaire qui a plutôt besoin d'aiguillon que d'entrave. J'ajoute

qu'ici l'on obéit encore sans que l'obéissance humilie... et personne ne méprise son adversaire...

On voit que je ne demande pas mieux que de rendre justice aux Allemands : en cela je ne voudrais pas me manquer à moi-même — il faut donc aussi que je leur fasse mes objections. Il en coûte beaucoup d'arriver au pouvoir : le pouvoir abêtit... Les Allemands — on les appelaient autrefois un peuple de penseurs : je me demande si, d'une façon générale, ils pensent encore aujourd'hui ? Les Allemands s'ennuient maintenant de l'esprit, les Allemands se méfient maintenant de l'esprit. La politique dévore tout le sérieux que l'on pourrait mettre aux choses vraiment spirituelles. — « L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout » (1), je crains bien que ce ne fût là, la fin de la philosophie allemande... « Il y a-t-il des philosophes allemands ? il y a-t-il des poètes allemands ? il y a-t-il de *bons* livres allemands ? » — Telle est la question que l'on me pose à l'étranger. Je rougis, mais avec la bravoure qui m'est propre, même dans les cas désespérés, je répons : « Oui, *Bismarck* ! » Avais-je donc le droit d'avouer quels livres on lit aujourd'hui?... Maudit instinct de la médiocrité ! —

2.

— Ce que *pourrait* être l'esprit allemand, qui n'a pas déjà fait là-dessus des réflexions profondément douloureuses ! Mais ce peuple s'est abêti à plaisir depuis près de mille ans : nulle part on n'a abusé

(1) Premier vers d'un chant national allemand. — N. d. T.

avec plus de dépravation des deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme. Récemment, il s'en est même encore ajouté un troisième, qui suffirait, à lui seul, pour consommer la ruine de toute subtile et hardie mobilité de l'esprit ; je veux parler de la musique, de notre musique allemande bourbeuse et embourbée. — Combien y a-t-il de lourdeur chagrine, de paralysie, d'humidité, de robes de chambres, combien y a-t-il de *bière* dans l'intelligence allemande ! Comment est-il possible que des jeunes gens qui vouent leur existence aux buts les plus spirituels ne sentent pas en eux le premier instinct de la spiritualité, *l'instinct de conservation de l'esprit* — et qu'ils boivent de la bière?... L'alcoolisme de la jeunesse savante n'est peut-être pas encore une raison pour révoquer en doute leur savoir — même sans esprit on peut être un grand savant, — mais, à tout autre égard, il demeure un problème. Où ne la trouverait-on pas, cette douce dégénérescence que produit la bière dans l'esprit ? Dans un cas resté presque célèbre, j'ai une fois mis le doigt sur une pareille plaie — la dégénérescence de notre premier libre-penseur allemand, le prudent David Strauss, devenu l'auteur d'un évangile de brasserie et d'une « foi nouvelle »... Ce n'est pas en vain qu'il a fait à l'« aimable brune » (1) sa dédicace en vers : — Fidèle jusqu'à la mort...

3.

— J'ai parlé de l'esprit allemand : j'ai dit qu'il

(1) Liszc : « la bière ». — N. d. T.

devenait plus grossier, plus plat. Est-ce assez ? — Au fond, c'est toute autre chose qui m'effraye ; comment, le sérieux allemand, la profondeur allemande, la *passion* allemande pour les choses de l'esprit vont toujours en diminuant. Le pathos s'est transformé et non pas seulement l'intellectualité. — Il m'arrive d'approcher de temps en temps des universités allemandes : quelle atmosphère règne parmi ces savants, quelle spiritualité vide, satisfaite et attiédie ! On se méprendrait profondément si l'on voulait m'objecter ici la science allemande — et ce serait de plus une preuve que l'on n'a pas lu une ligne de moi. Depuis dix-huit ans, je ne me suis pas lassé de mettre en lumière l'influence *déprimante* de notre scientisme actuel sur l'esprit. Le dur esclavage à quoi l'immense étendue de la science condamne aujourd'hui chaque individu est une des raisons principales qui fait que des natures aux dons plus pleins, plus riches, plus *profonds*, ne trouvent plus d'éducation et d'*éducateurs* qui leur soient conformes. Rien ne fait plus souffrir notre culture que cette abondance de portefaix prétentieux et d'humanités fragmentaires ; nos universités sont, *malgré elles*, les véritables serres-chaudes pour ce genre de dépérissement de l'esprit dans son instinct. Et toute l'Europe commence déjà à s'en rendre compte — la grande politique ne trompe personne... L'Allemagne est considérée toujours davantage comme le *pays plat* de l'Europe. — Je suis encore à la recherche d'un Allemand avec qui je puisse être sérieux à ma façon, — et combien plus avec qui j'oserais être joyeux ! — *Crépuscule des Idoles* : ah ! qui comprendrait aujour

d'hui de quel sérieux un philosophe se repose ici !
La sérénité, c'est ce qu'il y a de plus incompréhensible en nous...

4.

Voyons la question par son autre face : il n'est pas seulement évident que la culture allemande est en décadence, mais encore les raisons suffisantes pour qu'il en soit ainsi ne manquent pas. En fin de compte personne ne peut dépenser plus qu'il n'a : — il en est ainsi pour les individus comme pour les peuples. Si l'on se dépense pour la puissance, la grande politique, l'économie, le commerce international, le parlementarisme, les intérêts militaires, — si l'on dissipe de ce côté la dose de raison, de sérieux, de volonté, de domination de soi que l'on possède, l'autre côté s'en ressentira. La Culture et l'Etat — qu'on ne s'y trompe pas — sont antagonistes : « Etat civilisé », ce n'est là qu'une idée moderne. L'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre. Toutes les grandes époques de culture sont des époques de décadence politique : ce qui a été grand au sens de la culture a été non-politique, et même *anti-politique*... Le cœur de Goethe s'est ouvert devant le phénomène Napoléon, — il s'est refermé devant les « guerres d'indépendance »... Au moment où l'Allemagne s'élève comme grande puissance, la France gagne une importance nouvelle comme *puissance de culture*. Aujourd'hui déjà, beaucoup de sérieux nouveau, beaucoup de nouvelle passion de l'esprit a émigré à Paris ; la ques-

tion du pessimisme, par exemple, la question Wagner, presque toutes les questions psychologiques et artistiques sont examinées là-bas avec infiniment plus de finesse et de profondeur qu'en Allemagne, — les Allemands sont même *incapables* de cette espèce de sérieux. — Dans l'histoire de la culture européenne, la montée de l'« Empire » signifie avant tout une chose : un *déplacement du centre de gravité*. On s'en rend déjà compte partout : dans la chose principale, — et c'est là toujours la culture — les Allemands ne sont plus pris en considération. On demande : Pouvez-vous présenter, ne fût-ce qu'un seul esprit qui *entre en ligne de compte* pour l'Europe ? Un esprit tel que votre Goethe, votre Hegel, votre Henri Heine, votre Schopenhauer, qui *entre en ligne de compte* comme eux ? — Qu'il n'y ait plus un seul philosophe allemand, de cela l'étonnement n'a point de limite. —

5.

Ce qu'il y a d'essentiel dans l'enseignement supérieur en Allemagne s'est perdu : le *but* tout aussi bien que le *moyen* qui mène au but. Que l'éducation, la culture même soient le but — et *non* « l'Empire », — que pour ce but il faille des *éducateurs* — et *non* des professeurs de lycée et des savants d'université — c'est cela qu'on a oublié... Il faudrait des éducateurs, *éduqués* eux-mêmes, des esprits supérieurs et nobles qui s'affirment à chaque moment, par la parole et par le silence, des êtres d'une culture mûre et savoureuse, — et *non* des butors savants que le lycée

et l'université offrent aujourd'hui comme « nourrices supérieures ». Les éducateurs manquent, abstraction faite pour les exceptions des exceptions, condition première de l'éducation : de là l'abaissement de la culture allemande. — Mon vénérable ami Jacob Burckhardt à Bâle est une de ces exceptions, rare entre toutes : c'est à lui que Bâle doit en premier lieu sa prédominance en humanité. — Ce que les « écoles supérieures » allemandes atteignent en effet, c'est un dressage brutal pour rendre utilisable, *exploitable* pour le service de l'Etat, une légion de jeunes gens avec une perte de temps aussi minime que possible. « Education supérieure » et *légion* — c'est là une contradiction primordiale. Toute éducation supérieure n'appartient qu'aux exceptions : il faut être privilégié pour avoir un droit à un privilège si supérieur. Toutes les choses grandes et belles ne peuvent jamais être un bien commun : *pulchrum est paucorum hominum*. Qu'est ce qui *amène* l'abaissement de la culture allemande ? Le fait que l'« éducation supérieure » n'est plus un *privilège* — le démocratisme de la « culture » devenue obligatoire, *commune*. Il ne faut pas oublier que les privilèges de service militaire forcent à cette fréquentation exagérée des écoles supérieures, ce qui est la décadence de ces écoles. — Personne n'a plus la liberté, dans l'Allemagne actuelle, de donner à ses enfants une éducation noble : nos écoles « supérieures » sont toutes établies selon une médiocrité ambiguë, avec des professeurs, des programmes, un aboutissement. Et partout règne une hâte indécente, comme si quelque chose était négligé quand le jeune homme n'a pas « fini » à vingt-trois

ans, quand il ne sait pas encore répondre à cette « question essentielle » : quelle carrière choisir? — Une espèce supérieure d'hommes, soit dit avec votre permission, n'aime pas les « carrières » — et c'est précisément parce qu'elle se sent appelée... Elle a le temps, elle se prend le temps, elle ne pense pas du tout à « finir », — à trente ans l'on est, au sens de la haute culture, un commençant, un enfant. — Nos lycées débordants, nos professeurs de lycée surchargés et abêtis sont un scandale : pour prendre cet état de choses sous sa protection, comme l'ont fait récemment les professeurs de Heidelberg, on a peut-être des *motifs*, — mais des raisons il n'y en a point.

6.

— Je présente, pour ne pas sortir de mon habitude d'*affirmer* et de ne m'occuper des objections et des critiques que d'une façon indirecte et involontaire, je présente dès l'abord les trois tâches pour lesquelles il nous faut avoir des éducateurs. Il faut apprendre à *voir*, il faut apprendre à *penser*, il faut apprendre à *parler* et à *écrire*; dans ces trois choses le but est une culture noble. — Apprendre à voir — habituer l'œil au repos, à la patience, l'habituer à laisser venir les choses; remettre le jugement, apprendre à circonvenir et à envelopper le cas particulier. C'est là la *première* préparation pour éduquer l'esprit. Ne *pas* réagir immédiatement à une séduction, mais savoir utiliser les instincts qui entravent et qui isolent. Apprendre à *voir*, tel que je l'entends, c'est, en quel-

que sorte, ce que le langage courant et [non-philosophique appelle la volonté forte : l'essentiel, c'est précisément de ne pas « vouloir », de *pouvoir* suspendre la décision. Tout acte anti-spirituel et toute vulgarité reposent sur l'incapacité de résister à une séduction : — on est *contraint* de réagir, on suit toutes les impulsions. Dans beaucoup de cas une telle obligation est déjà la suite d'un état maladif, d'un état de dépression, un symptôme d'épuisement, — puisque tout ce que la brutalité non philosophique appelle « vice » n'est que cette incapacité physiologique de ne *point* réagir. Une application de cet enseignement de la vue: lorsque l'on est *de ceux qui apprennent*, on devient d'une façon générale plus lent, plus méfiant, plus résistant. On laissera venir à soi toutes espèces de choses étrangères et *nouvelles* avec d'abord une tranquillité hostile, — on en retirera la main. Avoir toutes les portes ouvertes, se mettre à plat ventre devant tous les petits faits, être toujours prêt à s'introduire, à se *précipiter* dans ce qui est étranger, en un mot cette célèbre « objectivité » moderne, c'est cela qui est de mauvais goût, cela manque de *noblesse par excellence*. —

7.

Apprendre à *penser* : dans nos écoles on en a complètement perdu la notion. Même dans les universités, même parmi les savants en philosophie proprement dits, la logique, en tant que théorie, pratique et *métier*, commence à disparaître. Qu'on lise des livres allemands : on ne s'y souvient même plus

de loin que pour penser il faille une technique, un plan d'étude, une volonté de maîtrise, — que l'art de penser doit être appris, comme la danse, comme une espèce de danse... Qui parmi les Allemands connaît encore par expérience ce léger frisson que fait passer dans tous les muscles le pied léger des choses spirituelles! — La raide balourdise du geste intellectuel, la main *lourde* au toucher — cela est allemand à un tel point, qu'à l'étranger on le confond avec l'esprit allemand en général. L'Allemand n'a pas de doigté pour les *nuances*... Le fait que les Allemands ont pu seulement supporter leurs philosophes, avant tout ce cul-de-jatte des idées, le plus rabougri, qu'il y ait jamais eu, le *grand Kant*, donne une bien petite idée de l'élégance allemande. — C'est qu'il n'est pas possible de déduire de l'*éducation noble*, la *danse* sous toutes ses formes. Savoir danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots : faut-il que je dise qu'il est aussi nécessaire de le savoir avec la *plume*, — qu'il faut apprendre à écrire? — Mais, en cet endroit, pour des lectures allemandes je deviendrais tout à fait une énigme...

FLANERIES INACTUELLES

1.

MES IMPOSSIBILITÉS. — Sénèque : ou le toréador de la vertu. — Rousseau : ou le retour à la nature *in impuris naturalibus*. — Schiller : ou le Moral-Trompeter von Sæckingen (1). — Dante : ou la hyène qui versifie dans les tombes. — Kant : ou le *cant* comme caractère intelligible. — Victor Hugo : ou le *Phare de l'océan* du non-sens. — Liszt : ou le style courant... après les femmes. — Georges Sand : ou *lactea ubertas*, soit : la vachelaitière au « beau style ». — Michelet : ou l'enthousiasme en bras de chemise. — Carlyle : ou le pessimisme de mauvaise digestion. — John Stuart Mill : ou la blessante clarté. — Les frères de Goncourt : ou les deux Ajax en lutte avec Homère (Musique d'Offenbach). — Zola : ou « la joie de puer ».

(1) Le *Trompeter von Sæckingen* (et non Sæckingen), poème de Scheffel très populaire en Allemagne. Le compositeur alsacien Nessler en a fait un opéra. — N. d. T.

2.

RENAN. — La théologie, c'est la perversion de la raison par le « péché originel » (le christianisme). A preuve Renan qui, dès qu'il risque un *oui* ou un *non* d'un ordre général, frappe à faux avec une régularité scrupuleuse. Il voudrait par exemple unir étroitement *la science et la noblesse* : mais la science appartient à la démocratie, cela saute aux yeux. Il désire représenter, non sans quelque ambition, une aristocratie de l'esprit : mais en même temps il se met à genoux devant la doctrine contraire, *l'évangile des humbles*, et non seulement à genoux... A quoi sert toute libre pensée, toute modernité, toute moquerie, toute souplesse de torcol, quand, avec ses entrailles, on est resté chrétien, catholique et même prêtre ! Renan possède, tout comme un jésuite et un confesseur, sa faculté inventive dans la séduction ; sa spiritualité ne manque pas de ce large sourire bonasse de la prêtraille, — comme tous les prêtres il ne devient dangereux que lorsqu'il aime. Personne ne l'égale dans sa façon d'adorer, une façon d'adorer qui met la vie en danger... Cet esprit de Renan, un esprit qui *énervé*, est une calamité de plus pour cette pauvre France malade, malade dans sa volonté. —

3.

SAINTE-BEUVE. — Il n'a rien qui soit de l'homme ; il est plein de petite haine contre tous les esprits virils. Il erre çà et là, raffiné-curieux, ennuyé, aux

écoutes, — un être féminin au fond, avec des vengeances de femmes et des sensualités de femme. En tant que psychologue, un génie de *médiance* ; inépuisable dans les moyens de placer cette médiance ; personne ne s'entend aussi bien à mêler du poison à l'éloge. Ses instincts inférieurs sont plébéiens et parents au *ressentiment* de Rousseau ; donc il est romantique, — car sous tout le *romantisme* grimace et guette l'instinct de vengeance de Rousseau. Révolutionnaire, mais encore tenu en bride par la crainte. Sans indépendance devant tout ce qui possède de la force (l'opinion publique, l'académie, la cour, sans excepter Port-Royal). Irrité contre tout ce que les hommes et les choses ont de grand, contre tout ce qui croit en soi-même. Suffisamment poète et demi-femme pour sentir encore la puissance de ce qui est grand ; sans cesse recoquillé comme ce ver célèbre, parce qu'il sent toujours qu'on lui marche dessus. Sans *criterium* dans sa critique, sans point d'appui et sans épine dorsale, avec souvent la langue du *libertin* cosmopolite, mais sans même avoir le courage d'avouer son *libertinage*. Sans philosophie en tant qu'historien, sans la puissance du regard philosophique, — c'est pourquoi il rejette sa tâche de juger, dans toutes les questions essentielles, en se faisant de « l'objectivité » un masque. Tout autre son attitude en face des choses où un goût raffiné et souple devient juge suprême : là il a vraiment le courage et le plaisir d'être lui-même, — là il est passé *maître*. — Par quelques côtés, c'est un précurseur de Baudelaire. —

4.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST fait partie des livres que je ne puis pas prendre en main sans éprouver en moi-même une résistance physiologique : elle exhale un *parfum* d'éternel féminin pour lequel il faut déjà être Français — ou bien wagnérien... Ce saint a une façon de parler de l'amour qui rend curieuses même les Parisiennes. — On me dit que le plus *avisé* des jésuites, Auguste Comte, qui voulait conduire les Français à Rome par le détour de la science, s'était inspiré de ce livre. Je vous crois : « la religion du cœur »...

5

G. ÉLIOT. — Ils se sont débarrassés du Dieu chrétien et ils croient maintenant, avec plus de raison encore, devoir retenir la morale chrétienne. C'est là une déduction anglaise, nous ne voulons pas en blâmer les femelles morales à la Éliot. Quiconque en Angleterre se permet quelques libertés à l'égard de la théologie, est obligé de se réhabiliter en affichant un fanatisme moral d'autant plus farouche. C'est la rançon que, pour une pareille audace, il faut payer là-bas. — Pour nous autres, il en est autrement. Si l'on renonce à la foi chrétienne, on s'enlève du même coup le *droit* à la morale chrétienne. Celle-ci ne peut en aucune façon se légitimer par elle-même ; il faut remettre ce point sans cesse en lumière, malgré ces Anglais, aux esprits superficiels. Le christianisme est un système, un ensemble d'idées et d'opinions sur les

choses. Si l'on en arrache un concept essentiel, la croyance en Dieu, on brise en même temps le tout : on ne garde plus rien de nécessaire entre les doigts. Le christianisme admet que l'homme ne sache point, ne *puisse* point savoir ce qui est bon, ce qui est mauvais pour lui : il croit en Dieu qui seul le sait. La morale chrétienne est un commandement ; son origine est transcendante ; elle est au delà de toute critique, de tout droit à la critique ; elle n'a de vérité que si Dieu est la vérité, — elle existe et elle tombe avec la foi en Dieu. — Si les Anglais croient en effet savoir par eux-mêmes, « intuitivement », ce qui est bien et mal, s'ils se figurent, par conséquent, ne pas avoir besoin du christianisme comme garantie de la morale, cela n'est en soi-même que la conséquence de la souveraineté de l'évolution chrétienne et une expression de la *force* et de la *profondeur* de cette souveraineté : en sorte que l'origine de la morale anglaise a été oubliée, en sorte que l'extrême dépendance de son droit à exister n'est plus ressentie. Pour l'Anglais, la Morale n'est pas encore un problème...

6.

GEORGE SAND. — J'ai lu les premières *Lettre d'un voyageur* : comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursoufflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des virilités, avec

des manières de gamins mal élevés. — Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable! Elle se remontait comme une pendule — et elle écrivait... Froide comme Victor Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec combien de suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive! — Mais Renan la vénérât...

7.

MORALE POUR PSYCHOLOGUES. — Ne point faire de psychologie de pacotille! Ne jamais observer pour observer! C'est ce qui donne une fausse optique, « un tiquage », quelque chose de forcé qui exagère volontiers. Vivre quelque chose pour *vouloir* le vivre — cela ne réussit pas. Il n'est pas *permis*, pendant l'événement, de regarder de son propre côté, tout coup d'œil se change alors en « mauvais œil ». Un psychologue de naissance se garde par instinct de regarder pour voir : il en est de même pour le peintre de naissance. Il ne travaille jamais « d'après la nature », — il s'en remet à son instinct, à sa *chambre obscure* pour tamiser, pour exprimer le « cas », « la nature », la « chose vécue »... Il n'a conscience que de la *généralité*, de la conclusion, de la résultante : il ne connaît pas ces déductions arbi-

traires du cas particulier. Quel résultat obtient-on lorsqu'on s'y prend autrement ? Par exemple lorsque, à la façon des *romanciers* parisiens, on fait de la grande et de la petite psychologie de pacotille ? On épie en quelque sorte la réalité, on rapporte tous les soirs une poignée de curiosités... Mais regardez donc ce qui en résulte — un amas de pâtés, une mosaïque tout au plus, et en tout les cas quelque chose de surajouté, de mobile, de criard. Ce sont les Goncourt qui atteignent ce qu'il y a de pire dans le genre. Ils ne mettent pas trois phrases l'une à côté de l'autre qui ne fassent mal à l'œil du *psychologue*. — La nature, évaluée au point de vue artistique, n'est pas un modèle. Elle exagère, elle déforme, elle laisse des trous. La nature, c'est le *hasard*. L'étude « d'après la nature » me semble être un mauvais signe : elle trahit la soumission, la faiblesse, le fatalisme, — cette prosternation devant les *petits faits* est indigne d'un artiste *complet*. Voir *ce qui est* — cela fait partie d'une autre catégorie d'esprits, les esprits *antiartistiques*, concrets. Il faut savoir qui l'on est...

8.

POUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ARTISTE. — Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait une action ou une contemplation esthétique quelconque, une condition physiologique préliminaire est indispensable : *l'ivresse*. Il faut d'abord que l'ivresse ait haussé l'irritabilité de toute la machine : autrement l'art est impossible. Toutes les espèces d'ivresses, fussent-

elles conditionnées le plus diversement possible, ont puissance d'art : avant tout l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions ; l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes ; l'ivresse de la cruauté ; l'ivresse dans la destruction ; l'ivresse sous certaines influences météorologiques, par exemple l'ivresse du printemps, ou bien sous l'influence des narcotiques ; enfin l'ivresse de la volonté, l'ivresse d'une volonté accumulée et dilatée. — L'essentiel dans l'ivresse c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude. Sous l'empire de ce sentiment on s'abandonne aux choses, on les force à prendre de nous, on les violente, — on appelle ce processus : *idéaliser*. Débarrassons-nous ici d'un préjugé : idéaliser ne consiste pas, comme on le croit généralement, en une déduction, et une soustraction de ce qui est petit et accessoire. Ce qu'il y a de décisif c'est, au contraire, une *formidable* érosion des traits principaux, en sorte que les autres traits disparaissent.

9.

Dans cet état on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que l'on voit, ce que l'on veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. L'homme ainsi conditionné transforme les choses jusqu'à ce qu'elles reflètent sa puissance, — jusqu'à ce qu'elles deviennent des reflets de sa perfection.

Cette transformation *forcée*, cette transformation en ce qui est parfait, c'est — de l'art. Tout, même ce qu'il n'est pas, devient quand même, pour l'homme, la joie en soi; dans l'art, l'homme jouit de sa personne en tant que perfection. Il serait permis de se figurer un état contraire, un état spécifique des instincts antiartistiques, une façon de se comporter qui appauvrirait, amincirait, anémierait toutes choses. Et, en effet, l'histoire est riche en antiartistes de cette espèce, en affamés de la vie, pour lesquels c'est une nécessité de s'emparer des choses, de les consumer, de les rendre plus *maigres*. C'est, par exemple, le cas du véritable chrétien, d'un Pascal par exemple; un chrétien qui serait en même temps un artiste *n'existe pas*... Qu'on ne fasse pas l'enfantillage de m'objecter Raphaël, ou n'importe quel chrétien homéopathe du dix-neuvième siècle. Raphaël disait *oui*, Raphaël créait l'affirmation, donc Raphaël n'était pas un chrétien...

10.

Que signifient les oppositions d'idées entre *apollinien* et *dionysien*, que j'ai introduites dans l'esthétique, toutes deux considérées comme des catégories de l'ivresse? — L'ivresse apollinienne produit avant tout l'irritation de l'œil qui donne à l'œil la faculté de vision. Le peintre, le sculpteur, le poète épique sont des visionnaires par excellence. Dans l'état dionysien, par contre, tout le système émotif est irrité et amplifié : en sorte qu'il décharge d'un seul coup tous ses moyens d'expression, en expulsant sa force

d'imitation, de reproduction, de transfiguration, de métamorphose, toute espèce de mimique et d'art d'imitation. La facilité de la métamorphose reste l'essentiel, l'incapacité de ne *pas* réagir (— de même que chez certains hystériques qui, obéissant à tous les gestes, entrent dans tous les rôles). L'homme dionysien est incapable de ne point comprendre une suggestion quelconque, il ne laisse échapper aucune marque d'émotion, il a au plus haut degré l'instinct compréhensif et divinatoire, comme il possède au plus haut degré l'art de communiquer avec les autres. Il sait revêtir toutes les enveloppes, toutes les émotions : il se transforme sans cesse. — La musique, comme nous la comprenons aujourd'hui, n'est également qu'une irritation et une décharge complète des émotions, mais n'en reste pas moins seulement le débris d'un monde d'expressions émotives bien plus ample, un résidu de l'histrionisme dionysien. Pour rendre possible la musique, en tant qu'art spécial, on a immobilisé un certain nombre de sens, avant tout le sens musculaire (du moins jusqu'à une certaine mesure : car à un point de vue relatif, tout rythme parle encore à nos muscles) : de façon à ce que l'homme ne puisse plus imiter et représenter corporellement tout ce qu'il sent. Toutefois c'est là le véritable état normal dionysien, en tous les cas l'état primitif ; la musique est la spécification de cet état, spécification lentement atteinte, au détriment des facultés voisines.

11.

L'acteur, le mime, le danseur, le musicien, le

poète lyrique sont foncièrement parents dans leurs instincts et forment un tout dont les parties se sont spécialisées et séparées peu à peu — même jusqu'à la contradiction. Le poète lyrique resta le plus longtemps uni au musicien, l'acteur au danseur. — L'*architecte* ne représente ni un état apollinien ni un état dionysien : chez lui c'est le grand acte de volonté, la volonté qui déplace les montagnes, l'ivresse de la grande volonté qui a le désir de l'art. Les hommes les plus puissants ont toujours inspiré les architectes ; l'architecte fut sans cesse sous la suggestion de la puissance. Dans l'édifice, la fierté, la victoire sur la lourdeur, la volonté de puissance doivent être rendues visibles : l'architecture est une sorte d'éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convaincante et même caressante, tantôt donnant seulement des ordres. Le plus haut sentiment de puissance et de sûreté trouve son expression dans ce qui est de *grand style*. La puissance qui n'a plus besoin de démonstration ; qui dédaigne de plaire ; qui répond difficilement ; qui ne sent pas de témoin autour d'elle ; qui, sans en avoir conscience, vit des objections qu'on fait contre elle ; qui repose sur elle-même, fatalement, une loi parmi les lois : c'est là ce qui parle de soi en grand style. —

12.

J'ai lu la vie de Thomas Carlyle, cette *farce* involontaire, cette interprétation héroïco-morale des affections dyspeptiques. — Carlyle, un homme aux fortes paroles et aux fortes attitudes, un rhéteur par

nécessité, agacé sans cesse par le désir d'une forte croyance et par son incapacité à y parvenir (— en cela un romantique typique!). Le désir d'une forte croyance n'en est *point* la preuve, tout au contraire. Lorsque l'on *possède* cette croyance, on peut se payer le luxe du scepticisme : on est assez sûr, assez ferme, assez lié pour cela. Carlyle étourdit quelque chose en lui-même par le *fortissimo* de sa vénération pour les hommes d'une forte croyance et par sa rage contre les moins stupides : il a *besoin* du bruit. Une *déloyauté* envers lui-même, constante et passionnée, — c'est là ce qui lui est propre, c'est par là qu'il demeure intéressant. — Il est vrai qu'en Angleterre on l'admire précisément à cause de sa loyauté... Eh bien! c'est très anglais cela, et si l'on considère que les Anglais sont le peuple du *cant* parfait, c'est même légitime et non pas seulement compréhensible. Au fond Carlyle est un athée anglais qui veut mettre son honneur à ne *point* l'être.

13.

EMERSON. — Il est beaucoup plus éclairé, plus divers, plus multiple, plus raffiné que Carlyle, et, avant tout, il est plus heureux... Il est de ceux qui ne se nourrissent instinctivement que d'ambrosie, et qui laissent de côté ce qu'il y a d'indigeste dans les choses. Opposé à Carlyle, c'est un homme de goût. — Carlyle, qui l'aimait beaucoup, disait de lui, malgré cela : « Il ne nous donne pas assez à mettre sous la dent. » Ce qui peut avoir été dit avec raison, mais pas au détriment d'Emerson.

— Emerson possède cette bonne et spirituelle sérénité qui décourage tout sérieux; il ne sait absolument pas combien il est déjà vieux et combien il sera encore jeune, — il pouvait dire de lui avec le mot de Lope de Vega : « *Yo me sucedo a mi mismo.* » Son esprit trouve toujours des raisons d'être heureux et même reconnaissant; et quelquefois il frôle la sereine transcendance de ce digne homme qui revenait d'un rendez-vous amoureux *tanquam re bene gesta*. « *Ut desint vires*, dit-il avec reconnaissance, *tamen est laudanda voluptas.* » —

14.

ANTI-DARWIN. — Pour ce qui en est de la fameuse « Lutte pour la Vie », elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. Elle se présente, mais comme exception; l'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité même, — où il y a lutte, c'est pour la *puissance*... Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature. — En admettant cependant que cette lutte existe — et elle se présente en effet, — elle se termine malheureusement d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on *oserait* peut-être désirer avec elle : je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses. Les espèces ne croissent *point* dans la perfection : les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts — c'est parce qu'ils ont le grand nombre, ils sont aussi plus *rusés*... Darwin a oublié l'esprit { — cela est bien

anglais!), les *faibles* ont plus d'esprit... Il faut avoir besoin d'esprit pour arriver à avoir de l'esprit, — (on perd l'esprit lorsque l'on n'en a plus besoin). Celui qui a de la force se défait de l'esprit (— « Laisse-le aller! pense-t-on aujourd'hui en Allemagne — il faut que l'*Empire* nous reste (1) »...). Ainsi qu'on le voit, j'entends par esprit, la circonspection, la patience, la ruse, la dissimulation, le grand empire sur soi-même et tout ce qui est *mimicry* (une grande partie de ce que l'on appelle vertu appartient à cette dernière).

15.

CASUISTIQUE DE PSYCHOLOGUE. — Celui-ci connaît les hommes : pourquoi donc les étudie-t-il? Il ne veut pas obtenir sur eux de petits avantages, ni même de grands, — c'est un homme politique!... Celui-là connaît aussi les hommes : et vous dites qu'il ne veut rien en tirer pour lui-même; c'est dites-vous, un grand « impersonnel ». Voyez donc de plus près! Peut-être veut-il même un avantage encore *pire* : se sentir supérieur aux hommes, avoir le droit de les regarder de haut, ne plus se confondre avec eux. Cet « impersonnel » *méprise* les hommes : et le premier est de l'espèce plus humaine, quoi que puisse en faire croire l'apparence. Il se place du moins en égal, il se place *au milieu*...

(1) Allusion à un vers du *Cantique de Luther* : « *Lass fahren dahin... das Reich muss uns doch bleiben* » que Nietzsche applique à l'Empire allemand. — N. d. T.

16.

LE TACT PSYCHOLOGIQUE des Allemands me semble être mis en doute par une série de faits dont ma modestie m'empêche de présenter la nomenclature. Dans un cas je ne manquerai pas de grandes occasions pour démontrer ma thèse : je garde rancune aux Allemands de s'être mépris sur Kant et sa « philosophie des portes de derrière », comme je l'appelle, — ce n'était point là le type de l'honnêteté intellectuelle. — Ce que je ne puis pas entendre non plus, c'est cet « *et* » d'un mauvais aloi : les Allemands disent « Goethe *et* Schiller », — je crains même qu'ils ne disent « Schiller *et* Goethe »... Ne *connait-on* donc pas encore ce Schiller ? — Il y a des « *et* » encore pires ; j'ai entendu de mes propres oreilles, il est vrai seulement parmi des professeurs d'université : « Schopenhauer *et* Hartmann »...

17.

C'est aux âmes les plus spirituelles, en admettant qu'elles soient les plus courageuses, qu'il est donné de vivre les tragédies les plus douloureuses : mais c'est bien pour cela qu'elles tiennent la vie en honneur, parce qu'elle leur oppose son plus grand antagonisme.

18.

POUR LA « CONSCIENCE INTELLECTUELLE ». — Rien ne me semble aujourd'hui plus rare que la véritable hypocrisie. J'ai de grands soupçons que cette plante

ne supporte pas l'air doux de notre civilisation. L'hypocrisie fait partie de l'âge des fortes croyances, où, même en étant *forcé* de faire parade d'une autre foi que la sienne, on n'abandonnait pas sa foi. Aujourd'hui on l'abandonne, ou bien, ce qui est plus fréquent encore, on fait acquisition d'une seconde croyance, — dans tous les cas on reste *honnête*. Il est incontestable que de nos jours il est possible d'avoir un plus grand nombre de convictions que l'on n'en avait autrefois : possible, c'est-à-dire permis, ce qui signifie *inoffensif*. C'est ce qui produit la tolérance envers soi-même. — La tolérance envers soi-même permet plusieurs convictions : ces convictions vivent en bonne intelligence, elles se gardent bien, comme tout le monde aujourd'hui, de se compromettre. Avec quoi se compromet-on aujourd'hui? — Avec de l'esprit de conséquence. Lorsque l'on suit une ligne droite. Lorsque l'on ne prête pas à double sens, je veux dire à quintuple sens. Lorsque l'on est véridique... Je crains bien que, pour certains vices, l'homme moderne soit simplement trop commode : ce qui fait que ces vices s'éteignent littéralement. Tout le mal qui dépend de la volonté forte — et peut-être n'y a-t-il pas de mal sans force de volonté, — dégénère en vertu dans notre atmosphère molle... Les quelques rares hypocrites que j'ai appris à connaître imitaient l'hypocrisie : c'étaient, comme l'est aujourd'hui un homme sur dix, des comédiens. —

19.

BEAU ET LAID, — Rien n'est plus conditionnel, disons

plus *restreint* que notre sens du beau. Celui qui voudrait se le figurer, dégagé de la joie que l'homme cause à l'homme, perdrait pied immédiatement. Le « beau en soi » n'est qu'un mot, ce n'est pas même une idée. Dans le beau l'homme se pose comme mesure de la perfection ; dans des cas choisis il s'y adore. Une espèce ne peut pas du tout faire autrement que de s'affirmer de cette façon. Son instinct le plus bas, celui de la conservation et de l'élargissement de soi, rayonne encore dans de pareilles sublimités. L'homme se figure que c'est le monde lui-même qui est surchargé de beautés, — il *s'oublie* en tant que cause de ces beautés. Lui seul l'en a comblé, hélas ! d'une beauté très humaine, rien que trop humaine !... En somme, l'homme se reflète dans les choses, tout ce qui lui rejette son image lui semble beau : le jugement « beau » c'est sa *vanité de l'espèce*... Un peu de méfiance cependant peut glisser cette question à l'oreille du sceptique : le monde est-il vraiment embelli parce que c'est précisément l'homme qui le considère comme beau ? Il l'a représenté sous une forme *humaine* : voilà tout. Mais rien, absolument rien, ne nous garantit que le modèle de la beauté soit l'homme. Qui sait quel effet il ferait aux yeux d'un juge supérieur du goût ? Peut-être paraîtrait-il osé ? peut-être même réjouissant ? peut-être un peu arbitraire ?... « O Dionysos, divin, pourquoi me tires-tu les oreilles ? » demanda un jour Ariane à son philosophique amant, dans un de ces célèbres dialogues sur l'île de Naxos. « Je trouve quelque chose de plaisant à tes oreilles, Ariane : pourquoi ne sont-elles pas plus longues encore ? »

20.

Rien n'est beau, il n'y a que l'homme qui soit beau : sur cette naïveté repose toute esthétique, c'est sa *première* vérité. Ajoutons-y dès l'abord la deuxième : rien n'est laid si ce n'est l'homme qui *dégénère*, — avec cela l'empire des jugements esthétiques est circonscrit. — Au point de vue physiologique, tout ce qui est laid affaiblit et attriste l'homme. Cela le fait songer à la décomposition, au danger, à l'impuissance. Il y perd décidément de la force. On peut mesurer au dynamomètre l'effet de la laideur. En général, lorsque l'homme éprouve un état d'affaïssement, il flaire l'approche de quelque chose de « laid ». Son sentiment de puissance, sa volonté de puissance, son courage, sa fierté — tout ceci s'abaisse avec le laid et monte avec le beau... Dans les deux cas nous *tirons une conclusion* : les prémisses en sont amassées en abondance dans l'instinct. Nous entendons le laid comme un signe et un symptôme de la dégénérescence : ce qui rappelle de près ou de loin la dégénérescence provoque en nous le jugement « laid ». Chaque indice d'épuisement, de lourdeur, de vieillesse, de fatigue, toute espèce de contrainte, telle que la crampe, la paralysie, avant tout l'odeur, la couleur, la forme de la décomposition, serait-ce même dans sa dernière atténuation, sous forme de symbole — tout cela provoque la même réaction, le jugement « laid ». Ici une haine jaillit : qui l'homme hait-il ici ? Mais il n'y a à cela aucun doute : l'*abaissement de son type*. Il hait du fond de son plus profond instinct de l'espèce ; dans cette haine il y a un fré-

missement, de la prudence, de la profondeur, de la clairvoyance —, c'est la haine la plus profonde qu'il y ait. C'est à cause d'elle que l'art est profond..

21.

SCHOPENHAUER. — Schopenhauer, le dernier Allemand qui entre en ligne de compte (— qui soit un événement européen, comme Goëthe, comme Hegel, comme Henri Heine, et non pas seulement un événement local, « national »), Schopenhauer est pour le psychologue un cas de premier ordre : je veux dire en tant que tentative méchamment géniale de faire entrer en campagne, en faveur d'une dépréciation complète et nihiliste de la vie, les instances contraires : la grande affirmation de soi, de la « volonté de la vie », les formes exubérantes de la vie. Il a interprété, l'un après l'autre, *l'art*, l'héroïsme, le génie, la beauté, la grande compassion, la connaissance, la volonté du vrai, la tragédie comme conséquence de la « négation » ou du besoin de négation de la « volonté » — le plus grand cas de faux monnayage psychologique qu'il y ait dans l'histoire, abstraction faite du christianisme. Si l'on regarde de plus près, il n'est en cela que l'héritier de l'interprétation chrétienne : avec cette différence qu'il sut *approuver* aussi, dans un sens chrétien, c'est-à-dire nihiliste, ce que le christianisme avait *rejeté*, les grands faits de la civilisation humaine (— il les approuva comme chemins de la « rédemption », comme formes premières de la « rédemption », comme stimulants du besoin de « rédemption »...).

22.

Je prends un cas isolé. Schopenhauer parle de la *beauté* avec une ardeur mélancolique. — Pourquoi? en agit-il ainsi? Parce qu'il voit en elle un *pont* sur lequel on peut aller plus loin, ou bien sur lequel on prend soif d'aller plus loin... Elle est pour lui la délivrance de la « volonté » pour quelques moments — elle attire vers une délivrance éternelle... Il la vante surtout comme rédemptrice de la « foyer de la volonté », de la sexualité, — dans la beauté il voit la *négation* du génie de la reproduction... Saint bizarre! Quelqu'un te contredit, je le crains bien, et c'est la nature. Pourquoi y a-t-il de la beauté dans les sons, les couleurs, les parfums, les mouvements rythmiques de la nature? Qu'est-ce qui *pousse* la beauté *au dehors*? Heureusement qu'il est aussi contredit par un philosophe, et non des moindres. Le divin Platon (— ainsi l'appelle Schopenhauer lui-même) soutient de son autorité une autre thèse : que toute beauté pousse à la reproduction, que c'est là précisément l'effet qui lui est propre, depuis la plus basse sensualité jusqu'à la plus haute spiritualité...

23.

Platon va plus loin. Il dit, avec une innocence pour laquelle il faut être grec, et non « chrétien », qu'il n'y aurait pas du tout de philosophie platonicienne s'il n'y avait pas d'aussi beaux jeunes gens à Athènes : ce n'est que leur vue qui transporte l'âme des philosophes dans un délire érotique et ne

leur laisse point de repos qu'ils n'aient répandu la semence de toutes choses élevées sur un monde si beau. Voilà encore un saint bizarre ! — On n'en croit pas ses oreilles, en admettant même que l'on en croie Platon. On devine au moins qu'à Athènes on philosophait *autrement*, avant tout cela se passait en public. Rien n'est moins grec que de faire, comme un solitaire, du tissage de toiles d'araignées avec des idées, *amor intellectualis dei* à la façon de Spinoza. Il faudrait plutôt définir la philosophie, telle que la pratiquait Platon, comme une sorte de lice érotique, contenant et approfondissant la vieille gymnastique agonale et toutes les conditions qui *précédaient*... Qu'est-il résulté, en dernier lieu, de cet érotisme philosophique de Platon ? Une nouvelle forme d'art de l'*Agon* grec, la dialectique. — Je rappelle encore *contre* Schopenhauer et à l'honneur de Platon que toute la haute culture littéraire de la France *classique* s'est développée sur les intérêts sexuels. On peut chercher partout chez elle la galanterie, les sens, la lutte sexuelle, « la femme », — on ne les cherchera jamais en vain...

24.

L'ART POUR L'ART. — La lutte contre le but en l'art est toujours une lutte contre les tendances *moralisatrices* dans l'art, contre la subordination de l'art sous la morale. *L'art pour l'art* veut dire : « Que le diable emporte la morale ! » — Mais cette inimitié même dénonce encore la puissance prépondérante du préjugé. Lorsque l'on a exclu de l'art le but de

moraliser et d'améliorer les hommes, il ne s'en suit pas encore que l'art doive être absolument sans fin, sans but et dépourvu de sens, en un mot, *l'art pour l'art* — un serpent qui se mord la queue. « Être plutôt sans but, que d'avoir un but moral ! » — ainsi parle la passion pure. Un psychologue demande au contraire : que fait toute espèce d'art ? ne loue-t-elle point ? ne glorifie-t-elle point ? n'isole-t-elle point ? Avec tout cela l'art *fortifie* ou *affaiblit* certaines évaluations... N'est-ce là qu'un accessoire, un hasard ? Quelque chose à quoi l'instinct de l'artiste ne participerait pas du tout ? Ou bien la faculté de *pouvoir* de l'artiste n'est-elle pas la condition première de l'art ? L'instinct le plus profond de l'artiste va-t-il à l'art, ou bien n'est-ce pas plutôt au sens de l'art, à la *vie*, à un *désir de vie* ? — L'art est le grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler *l'art pour l'art* ? — Il reste une question : l'art ne fait-il pas paraître beaucoup de choses qu'il emprunte à la vie, laides, dures, douteuses ? — Et en effet il y a eu des philosophes qui lui prêtèrent ce sens : « s'affranchir de la volonté », voilà l'intention que Schopenhauer prêtait à l'art, « disposer à la résignation », voilà pour lui la grande utilité de la tragédie qu'il vénérât. — Mais ceci — je l'ai déjà donné à entendre — c'est l'optique d'un pessimiste, c'est le « mauvais œil » — : il faut en appeler aux artistes eux-mêmes. *L'artiste tragique, que nous communique-t-il de lui-même ?* N'affirme-t-il pas précisément l'absence de crainte devant ce qui est terrible et incertain ? — Cet état lui-même est un désir supérieur ; celui qui le connaît

l'honneur des plus grands hommages. Il le communique, il faut qu'il le communique, en admettant qu'il soit artiste, génie de la confiance. La bravoure et la liberté du sentiment, devant un ennemi puissant, devant un sublime revers, devant un problème qui éveille l'épouvante — c'est cet état *victorieux* que l'artiste tragique choisit, qu'il glorifie. Devant le tragique, la cour martiale de notre âme célèbre ses saturnales ; celui qui est habitué à la souffrance, celui qui cherche la souffrance, l'homme *héroïque*, célèbre son existence dans la tragédie, — c'est seulement à sa propre vie que l'artiste tragique offre la coupe de cette cruauté, la plus douce. —

25.

S'accommoder des hommes, tenir maison ouverte avec son cœur, cela est libéral, mais ce n'est que libéral. On reconnaît les cœurs qui ne sont capables que d'hospitalité *distinguée* aux nombreuses fenêtres voilées et aux volets clos : ils gardent vides leurs meilleures chambres. Pourquoi donc ? — Puisqu'ils attendent des hôtes avec lesquels on ne s'arrange *pas* « comme on peut »...

26.

Nous ne nous estimons plus assez lorsque nous nous communiquons. Ce qui nous arrive véritablement n'est pas du tout éloquent. Si les événements le voulaient, ils ne sauraient pas se communiquer eux-mêmes. C'est qu'ils manquent de paroles pour

cela. Nous sommes déjà au-dessus des choses que nous pouvons exprimer par des paroles. Dans tous les discours, il y a un grain de mépris. Le langage, semble-t-il, n'a été inventé que pour les choses médiocres, moyennes, communicables. Avec le langage celui qui parle se *vulgarise* déjà. — Extrait d'une morale pour sourds-muets et autres philosophes.

27.

« Ce tableau est ravissant ! »... La femme littéraire, insatisfaite, excitée, vide au fond du cœur et des entrailles, écoutant tout le temps avec une curiosité douloureuse, l'impératif, qui, des profondeurs de son organisation, lui souffle : « *aut liberi aut libri* » : la femme littéraire, assez cultivée pour écouter la voix de la nature, même quand elle parle latin, et, d'autre part, assez vaniteuse, assez petite oie pour se dire encore en secret et en français : « Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai et je dirai : Possible que j'ai eu tant d'esprit ? »...

28.

LES « IMPERSONNELS » PARLENT. — « Rien ne nous est plus facile que d'être sages, patients, supérieurs. Nous distillons l'huile de l'indulgence et de la sympathie, nous poussons la justice jusqu'à l'absurdité, nous pardonnons tout. C'est pourquoi nous devrions nous créer, de temps en temps, une petite passion, un petit vice passionnel. Cela peut nous être amer,

et, entre nous, nous rirons peut-être de l'aspect que cela nous fait avoir. Mais à quoi cela sert-il ! Il ne nous reste pas d'autre façon de nous surmonter nous-mêmes : c'est là notre ascétisme, notre façon de faire pénitence... *Devenir personnel* — c'est la vertu des impersonnels »...

29.

D'UNE PROMOTION DE DOCTORAT. — « Quelle est la mission de toute instruction supérieure ? — Faire de l'homme une machine. — Quel moyen faut-il employer pour cela ? — Il faut apprendre à l'homme à s'ennuyer. — Comment y arrive-t-on ? — Par la notion du devoir. — Qui doit-on lui présenter comme modèle ? — Le philologue : il apprend à *bûcher*. — Quel est l'homme parfait ? — Le fonctionnaire de l'Etat. — Quelle est la philosophie qui donne la formule supérieure pour le fonctionnaire de l'Etat ? — Celle de Kant : le fonctionnaire en tant que chose en soi, placé sur le fonctionnaire en tant qu'apparence. —

30.

LE DROIT A LA BÊTISE. — Le travailleur fatigué qui respire lentement, qui a un regard doux, qui laisse aller les choses comme elles vont : cette figure typique que l'on rencontre maintenant, au siècle du travail (et de « l'Empire » ! —), dans toutes les classes de la société, met aujourd'hui main basse sur *l'art*, y compris le livre, et avant tout le journal,

— combien plus encore sur la belle nature, sur l'Italie par exemple... L'homme du soir, avec les « instincts sauvages endormis » (1) dont parle Faust, cet homme a besoin de la villégiature, du bain de mer, des glaciers, de Bayreuth... Dans des époques comme la nôtre, l'art a droit à la *reine Thorheit* (2) — comme une espèce de vacance de l'esprit, de la verve, du sentiment. C'est ce que Wagner comprit. La *reine Thorheit* rétablit...

31.

ENCORE UN PROBLÈME DE LA DIÈTE. — Les moyens dont se servait Jules César pour se défendre de l'état maladif et des maux de tête : énormes marches, genre de vie aussi simple que possible, séjour ininterrompu en plein air, fatigues continuelles — ce sont en grand les mesures de préservation et de conservation contre l'extrême vulnérabilité de cette machine subtile qui travaille sous la plus forte pression, de cette machine que l'on appelle Génie. —

32.

L'IMMORALISTE PARLE. — Rien n'est plus contraire aux goûts du philosophe que l'homme *en tant qu'il désire*... S'il ne voit l'homme que dans ses ac-

(1) Allusion au vers du *Faust* de Goethe :

« *Entschlafen sind nun wilde Triebe.* »

N. d. T.

(2) Parsifal. — Je traduirais volontiers « la pure imbécillité ».

N. d. T.

tions, s'il voit cet animal le plus brave, le plus rusé et le plus endurant, égaré même dans des détresses inextricables, combien admirable lui paraît l'homme ! Il l'encourage encore... Mais le philosophe méprise l'homme qui désire, et aussi celui qui peut paraître désirable — et en général toute désirabilité, tous les *idéaux* de l'homme. Si un philosophe pouvait être nihiliste, il le serait parce qu'il trouve le néant derrière tous les idéaux. Et pas même le néant, — mais seulement ce qui est futile, absurde, malade, fatigué, toute espèce de lie dans le gobelet vidé de son existence... L'homme qui est si vénérable en tant que réalité, pourquoi ne mérite-t-il point d'estime lorsqu'il désire ? Faut-il qu'il contrebalance ses actions, la tension d'esprit et de volonté qu'il y a dans toute action, par une paralysie dans l'imaginaire et dans l'absurde ? — L'histoire de ses désirs fut jusqu'à présent la *partie honteuse* de l'homme. Il faut se garder de lire trop longtemps dans cette histoire. Ce qui justifie l'homme, c'est sa réalité, elle le justifiera éternellement. Et combien plus de valeur a l'homme réel, si on le compare à un homme quelconque qui n'est que tissu de désirs, de rêves, de puanteurs et de mensonges ? avec un homme *idéal* quelconque ?... Et ce n'est que l'homme idéal qui soit contraire au goût du philosophe.

33.

VALEUR NATURELLE DE L'ÉGOÏSME. — L'amour de soi ne vaut que par la valeur physiologique de ce-

lui qui le pratique : il peut valoir beaucoup, il peut être indigne et méprisable. Chaque individu peut être estimé suivant qu'il représente la ligne ascendante ou descendante de la vie. En jugeant l'homme de cette façon on obtient aussi le canon qui détermine la valeur de son égoïsme. S'il représente la ligne ascendante, sa valeur est effectivement extraordinaire, — dans l'intérêt de la vie totale qui avec lui fait un pas *en avant*, le souci de conservation, de créer son *optimum* de conditions vitales doit être lui-même extrême. L'homme isolé, l'« individu », tel que le peuple et les philosophes l'ont entendu jusqu'ici, est une erreur : il n'est rien en soi, il n'est pas un atome, un « anneau de la chaîne », un héritage laissé par le passé, — il est toute l'unique lignée de l'homme jusqu'à lui-même... S'il représente l'évolution descendante, la ruine, la dégénérescence chronique, la maladie (— les maladies, en général, sont déjà des symptômes de dégénération, elles n'en sont *pas* la cause), sa part de valeur est bien faible, et la simple équité veut qu'il *empiète* le moins possible sur les hommes aux constitutions parfaites. Il n'est plus autre chose que leur parasite..

34.

CHRÉTIEN ET ANARCHISTE. — Lorsque l'anarchiste, comme porte-parole des couches sociales en *décadence*, réclame, dans une belle indignation, le « droit », la « justice », « les droits égaux », il se trouve sous la pression de sa propre inculture qui ne sait pas

comprendre pourquoi au fond il souffre, — *en quoi* il est pauvre, en vie... Il y a en lui un instinct de causalité qui le pousse à raisonner : il faut que ce soit la faute à quelqu'un s'il se trouve mal à l'aise... Cette « belle indignation » lui fait déjà du bien par elle-même, c'est un vrai plaisir pour un pauvre diable de pouvoir injurier — il y trouve une petite ivresse de puissance. Déjà la plainte, rien que le fait de se plaindre peut donner à la vie un attrait qui la fait supporter : dans toute plainte il y a une dose raffinée de *vengeance*, on reproche son malaise, dans certains cas même sa bassesse, comme une injustice, comme un privilège *inique*, à ceux qui se trouvent dans d'autres conditions. « Puisque je suis une *canaille* tu devrais en être une aussi » : c'est avec cette logique qu'on fait les révolutions. Les doléances ne valent jamais rien : elles proviennent toujours de la faiblesse. Que l'on attribue son malaise aux autres ou à *soi-même* — aux autres le socialiste, à soi-même le chrétien — il n'y a là proprement aucune différence. Dans les deux cas quelqu'un doit être *coupable* et c'est là ce qu'il y a d'indigne, celui qui souffre prescrit contre sa souffrance le miel de la vengeance. Les objets de ce besoin de vengeance naissent, comme des besoins de *plaisir*, par des causes occasionnelles : celui qui souffre trouve partout des raisons pour rafraîchir sa haine mesquine, — s'il est chrétien, je le répète, il les trouve en *lui-même*... Le chrétien et l'anarchiste — tous deux sont des *décadents*. — Quand le chrétien condamne, diffame et noircit le *monde*, il le fait par le même instinct qui pousse l'ouvrier socialiste à condam-

ner, à diffamer et à noircir la *Société* : le « Jugement dernier » reste la plus douce consolation de la vengeance, — c'est la révolution telle que l'attend le travailleur socialiste, mais conçue dans des temps quelque peu plus éloignés... L' « au-delà » lui-même — à quoi servirait cet au delà, si ce n'est à salir l' « en deçà » de cette terre ?...

35.

CRITIQUE DE LA MORALE DE DÉCADENCE. — Une morale « altruiste », une morale où s'étiole l'amour de soi — est, de toute façon, un mauvais signe. Cela est vrai des individus, cela est vrai, avant tout, des peuples. Le meilleur fait défaut quand l'égoïsme commence à faire défaut. Choisir instinctivement ce qui est nuisible, se laisser *séduire* par des motifs « désintéressés », voilà presque la formule de la *décadence*. « Ne pas chercher son intérêt » — c'est là simplement la feuille de vigne morale pour une réalité toute différente, je veux dire physiologique : « Je ne sais plus *trouver* mon intérêt »... Désagrégation des instincts ! — C'en est fini de l'homme quand il devient altruiste. — Au lieu de dire naïvement : « Je ne vaud plus rien », le mensonge moral dit, dans la bouche du décadent : « Il n'y a rien qui vaille, — la *vie* ne vaut rien »... Un tel jugement finit par devenir un grand danger, il a une action contagieuse, — sur tout le sol morbide de la *Société* abonde une végétation tropicale d'idées, tantôt sous forme de religion (christianisme), tantôt sous forme de philosophie (schopenhauérisme). Il arrive qu'une

telle végétation d'arbres venimeux, nés de la pourriture, empoisonne la *vie* par ses émanations, durant des siècles.

36.

MORALE POUR MÉDECINS. — Le malade est un parasite de la société. Arrivé à un certain état il est inconvenant de vivre plus longtemps. L'obstination à végéter lâchement, esclave des médecins et des pratiques médicales, après que l'on a perdu le sens de la vie, le *droit* à la vie, devrait entraîner, de la part de la Société, un mépris profond. Les médecins, de leur côté, seraient chargés d'être les intermédiaires de ce mépris, — ils ne feraient plus d'ordonnances, mais apporteraient chaque jour à leurs malades une nouvelle dose de *dégoût*... Créer une nouvelle responsabilité, celle du médecin, pour tous les cas où le plus haut intérêt de la vie, de la vie *ascendante*, exige que l'on écarte et que l'on refoule sans pitié la vie dégénéréscente — par exemple en faveur du droit de vivre... Mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement. La mort choisie librement, la mort en temps voulu, avec lucidité et d'un cœur joyeux, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible, alors que celui qui nous quitte *existe* encore et qu'il est véritablement capable d'évaluer ce qu'il a voulu, ce qu'il a atteint, de *récapituler* sa vie. — Tout cela en opposition avec la pitoyable comédie que joue le christianisme à l'heure de la mort. Jamais on ne pardonnera au christianisme d'avoir abusé de la faiblesse

du mourant pour faire violence à sa conscience, d'avoir pris l'attitude du mourant comme prétexte à un jugement sur l'homme et son passé ! — Il s'agit ici, en dépit de toutes les lâchetés du préjugé, de rétablir l'appréciation exacte, c'est-à-dire physiologique, de ce que l'on appelle la mort *naturelle* : cette mort qui, en définitive, n'est point naturelle, mais réellement un suicide. On ne périt jamais par un autre que par soi-même. Cependant, la mort dans les conditions les plus méprisables, est une mort qui n'est pas libre qui ne vient pas en temps *voulu*, une mort de lâche. Par amour de la *vie* on devrait désirer une mort toute différente, une mort libre et consciente, sans hasard et sans surprise... Enfin voici un conseil pour messieurs les pessimistes et autres *décadents*. Nous n'avons pas entre les mains un moyen qui puisse nous empêcher de naître : mais nous pouvons réparer cette faute — car parfois c'est une faute. Le fait de se *supprimer* est un acte estimable entre tous : on en acquiert presque le droit de vivre... La Société, que dis-je, la *vie* même, en tire plus d'avantage que de n'importe quelle « vie » passée dans le renoncement, avec les pâles couleurs et d'autres vertus —, on a débarrassé les autres de son aspect, on a délivré la vie d'une *objection*. Le pessimiste *pur*, le pessimiste *vert* ne se *démontre* que par la réfutation que messieurs les pessimistes font d'eux-mêmes : il faut faire un pas plus avant dans sa logique, et non pas seulement nier la vie avec « la volonté et la représentation », comme fit Schopenhauer —, il faut avant tout *renier Schopenhauer*... Le pessimisme, pour le dire en passant, si contagieux qu'il soit, n'augmente

cependant pas l'état maladif d'une époque, d'une race dans son ensemble : il en est l'expression. On y succombe comme on succombe au choléra : il faut avoir déjà des prédispositions morbides : le pessimisme en lui-même ne crée pas un *décadent* de plus. Je rappelle cette constatation de la statistique que les années où le choléra sévit ne se distinguent pas des autres, quant au chiffre complet de la mortalité.

37.

SOMMES-NOUS DEVENUS PLUS MORAUX? — Contre ma notion « par delà le bien et le mal », il fallait s'y attendre, toute la *férocity* de l'abâtissement moral, qui, comme on sait, passe en Allemagne pour la morale même — s'est ruée à l'assaut : j'aurais de jolies histoires à conter là-dessus. Avant tout on a voulu me faire comprendre « l'indéniable supériorité » de notre temps en matière d'opinion morale, notre véritable *progrès* sur ce domaine : impossible d'accepter qu'un César Borgia, comparé avec nous, puisse être présenté, ainsi que je l'ai fait, comme un « homme supérieur », comme une espèce de *sur-humain*... Un rédacteur suisse du *Bund*, non sans m'exprimer l'estime que lui inspirait le courage d'une pareille entreprise, alla jusqu'à « comprendre » dans mon œuvre que je proposais l'abolition de tous les sentiments honnêtes. Bien obligé! — Je me permets de répondre en posant cette question : « Sommes-nous vraiment devenus plus moraux? » Que tout le monde le croie, c'est déjà une preuve du contraire... Nous autres hommes modernes, très

déliçats, très susceptibles, obéissant à cent considérations différentes, nous nous figurons en effet que ces tendres sentiments d'humanité que nous représentons, cette unanimité acquise dans l'indulgence, dans la disposition à secourir, dans la confiance réciproque est un progrès réel et que nous sommes par là bien au-dessus des hommes de la Renaissance. Mais toute époque ainsi pense, *il faut* qu'elle pense ainsi. Il est certain que nous n'oserions pas nous placer dans les conditions de la Renaissance, que nous n'oserions même pas nous y figurer : nos nerfs ne supporteraient pas une pareille réalité, pour ne pas parler de nos muscles. Cette impuissance ne prouve pas du tout le progrès, mais une constitution différente et plus tardive, plus faible, plus délicate et plus susceptible d'où sort nécessairement une morale *pleine d'égards*. Ecartons en pensée notre délicatesse et notre tardiveté, notre sénilité physiologique, et notre morale d'« humanisation » perd aussitôt sa valeur — en soi aucune morale n'a de valeur : — en sorte qu'elle nous inspirerait à nous-mêmes du dédain. Ne doutons pas, d'autre part que nous autres modernes, avec notre humanitarisme épaissement ouaté qui craindrait même de se heurter à une pierre, nous offririons aux contemporains de César Borgia une comédie qui les ferait mourir de rire. En effet, avec nos « vertus » modernes, nous sommes ridicules au delà de toute mesure... La diminution des instincts hostiles et qui tiennent la défiance en éveil — et ce serait là notre « progrès » — ne représente qu'une des conséquences de la diminution générale de la *vitalité* : cela coûte cent

fois plus de peine, plus de précautions de faire aboutir une existence si dépendante et si tardive. Alors on se secourt réciproquement, alors chacun est, plus ou moins, malade et garde-malade. Cela s'appelle « vertu » — : parmi les hommes qui connurent une vie différente, une vie plus abondante, plus prodigue, plus débordante on l'aurait appelé autrement, « lâcheté » peut-être, « bassesse », « morale de vieille femme »... Notre adoucissement des mœurs — c'est là mon idée, c'est là si l'on veut mon innovation — est une conséquence de notre affaiblissement; la dureté et l'atrocité des mœurs peuvent être, au contraire, la suite d'une surabondance de vie. Car alors on peut risquer beaucoup, affronter beaucoup, et aussi *gaspiller* beaucoup. Ce qui autrefois était le sel de la vie serait pour nous un *poison*... Pour être indifférents — car cela aussi est une forme de la force — nous sommes également trop vieux et venus trop tard : notre morale de compassion contre laquelle j'ai été le premier à mettre en garde, cet état d'esprit que l'on pourrait appeler de l'*impressionnisme moral*, est plutôt une expression de la surexcitabilité physiologique propre à tout ce qui est *décadent*. Ce mouvement qui, avec la *morale de pitié* schopenhauerienne, a tenté de se présenter avec un caractère scientifique — tentative très malheureuse — est le mouvement propre de la *décadence* en morale et comme tel il est très parent de la morale chrétienne. Les époques vigoureuses, les cultures *nobles* virent dans la pitié, dans l'« amour du prochain », dans le manque d'égoïsme et d'indépendance quelque chose de méprisable. — Il faut

mesurer les temps d'après leurs *forces positives* — et, ce faisant, cette époque de la Renaissance, si prodigue et si riche en fatalité, apparaît comme la dernière *grande* époque, et nous, nous autres hommes modernes, avec notre anxieuse prévoyance personnelle et notre amour du prochain, avec nos vertus de travail, de simplicité, d'équité et d'exactitude — notre esprit collectionneur, économique et machinal, — nous vivons dans une époque de *faiblesse*. Cette faiblesse produit et *exige* nos vertus... L'« égalité », une certaine assimilation effective qui ne fait que s'exprimer dans la théorie des « droits égaux », appartient essentiellement à une civilisation descendante : l'abîme entre homme et homme, entre une classe et une autre, la multiplicité des types, la volonté d'être soi, de se distinguer, ce que j'appelle le *pathos des distances* est le propre de toutes les époques fortes. L'expansivité, la tension entre les extrêmes est chaque jour plus petite, — les extrêmes même s'effacent jusqu'à l'analogie... Toutes nos théories politiques, et les constitutions de nos Etats, sans en excepter « l'Empire allemand » sont des conséquences, des nécessités logiques de la dégénérescence; l'action inconsciente de la décadence s'est mise à dominer jusque dans l'idéal de certaines sciences particulières. Contre toute la sociologie de l'Angleterre et de la France je fais la même objection, elle ne connaît par expérience que les *produits de décomposition* de la société, et elle prend, tout à fait innocemment d'ailleurs, ses propres instincts de décomposition comme *norme* des jugements sociologiques. La *vie en déclin*, la diminution de

toutes les forces organisantes, c'est-à-dire de toutes les forces qui séparent, qui creusent des abîmes qui subordonnent et surordonnent, voilà ce qui se formule aujourd'hui comme *idéal* en sociologie... Nos socialistes sont des *décadents*, mais M. Herbert Spencer lui aussi est un *décadent*, — il voit dans le triomphe de l'altruisme quelque chose de désirable!...

38.

MON IDÉE DE LA LIBERTÉ. — La valeur d'une chose réside parfois non dans ce qu'on gagne en l'obtenant, mais dans ce qu'on paye pour l'acquérir, — dans ce qu'elle *coûte*. Je cite un exemple. Les institutions libérales cessent d'être libérales aussitôt qu'elles sont acquises : il n'y a, dans la suite, rien de plus foncièrement nuisible à la liberté que les institutions libérales. On sait bien à quoi elles aboutissent : elles minent sourdement la volonté de Puissance, elles sont le nivellement de la montagne et de la vallée érigé en morale, elles rendent petit, lâche et avide de plaisirs, — le triomphe des bêtes de troupeau les accompagne chaque fois. Libéralisme : autrement dit *abêtissement par troupeaux*... Les mêmes institutions, tant qu'il faut combattre pour elles, ont de tout autres conséquences ; elles favorisent alors, d'une façon puissante, le développement de la liberté. En y regardant de plus près on voit que c'est la guerre qui produit ces effets, la guerre pour les instincts libéraux, qui, en tant que guerre, laisse subsister les instincts *anti-libéraux*. Et la guerre élève à

la liberté. Car, qu'est-ce que la liberté ? C'est avoir la volonté de répondre de soi. C'est maintenir les distances qui nous séparent. C'est être indifférent aux chagrins, aux duretés, aux privations, à la vie même. C'est être prêt à sacrifier les hommes à sa cause, sans faire exception de soi-même. Liberté signifie que les instincts virils, les instincts joyeux de guerre et de victoire, prédominent sur tous les autres instincts, par exemple sur ceux du « bonheur ». L'homme *devenu libre*, combien plus encore l'esprit devenu libre, foule aux pieds cette sorte de bien-être méprisable dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et d'autres démocrates. L'homme libre est *guerrier*. — A quoi se mesure la liberté chez les individus comme chez les peuples ? A la résistance qu'il faut surmonter, à la peine qu'il en coûte pour arriver *en haut*. Le type le plus élevé de l'homme libre doit être cherché là, où constamment la plus forte résistance doit être vaincue : à cinq pas de la tyrannie, au seuil même du danger de la servitude. Cela est vrai physiologiquement si l'on entend par « tyrannie » des instincts terribles et impitoyables qui provoquent contre eux le maximum d'autorité et de discipline — le plus beau type en est Jules César ; — cela est vrai aussi politiquement, il n'y a qu'à parcourir l'histoire. Les peuples qui ont eu quelque valeur, qui ont *gagné* quelque valeur, ne l'ont jamais gagnée avec des institutions libérales : le *grand péril* fit d'eux quelque chose qui mérite le respect, ce péril qui seul nous apprend à connaître nos ressources, nos vertus, nos moyens de défense, notre *esprit*, — qui nous contraint à être

fort... *Premier principe* : il faut avoir besoin d'être fort : autrement on ne le devient jamais. — Ces grandes écoles, véritables serres chaudes pour les hommes forts, pour la plus forte espèce d'hommes qu'il y ait jamais eu, les sociétés aristocratiques à la façon de Rome et de Venise, comprirent la liberté exactement dans le sens où j'entends ce mot : comme quelque chose qu'à la fois on a et on n'a pas, que l'on veut, que l'on conquiert...

39.

CRITIQUE DE LA MODERNITÉ. — Nos institutions ne valent plus rien : là-dessus tout le monde est d'accord. Pourtant la faute n'en est pas à elles, mais à nous. Tous les instincts d'où sont sorties les institutions s'étant égarés, celles-ci à leur tour nous échappent, parce que nous ne nous y adaptons plus. De tous temps le démocratisme a été la forme de décomposition de la force organisatrice : dans *Humain, trop humain*, I, 348, j'ai déjà caractérisé, comme une forme de décadence de la force organisatrice, la démocratie moderne ainsi que ses palliatifs, tel « l'empire allemand ». Pour qu'il y ait des institutions, il faut qu'il y ait une sorte de volonté, d'instinct, d'impératif, anti-libéral jusqu'à la méchanceté : une volonté de tradition, d'autorité, de responsabilité, établie sur des siècles, de *solidarité* enchaînée à travers des siècles, dans le passé et dans l'avenir, *in infinitum*. Lorsque cette volonté existe, il se fonde quelque chose comme l'*imperium Romanum* : ou comme la Russie, la seule puissance qui ait aujourd'hui

d'hui l'espoir de quelque durée, qui puisse attendre, qui puisse encore promettre quelque chose, — la Russie, l'idée contraire de la misérable manie des petits Etats européens, de la nervosité européenne que la fondation de l'Empire allemand a fait entrer dans sa période critique... Tout l'occident n'a plus ces instincts d'où naissent les institutions, d'où naît *l'avenir* : rien n'est peut-être en opposition plus absolue à son « esprit moderne ». On vit pour aujourd'hui, on vit très vite, — on vit sans aucune responsabilité : c'est précisément ce que l'on appelle « liberté ». Tout ce qui fait que les institutions *sont* des institutions est méprisé, haï, écarté : on se croit de nouveau en danger d'esclavage dès que le mot « autorité » se fait seulement entendre. La *décadence* dans l'instinct d'évaluation de nos politiciens, de nos partis politiques va jusqu'à *préférer instinctivement* ce qui décompose, ce qui hâte la fin... Témoin le *mariage moderne*. Apparemment toute raison s'en est retirée : pourtant cela n'est pas une objection contre le mariage, mais contre la modernité. La raison du mariage — elle résidait dans la responsabilité juridique exclusive de l'homme : de cette façon le mariage avait un élément prépondérant, tandis qu'aujourd'hui il boite sur deux jambes. La raison du mariage — elle résidait dans le principe de son dissolution : cela lui donnait un accent qui, en face du hasard des sentiments et des passions, des impulsions du moment, *savait se faire écouter*. Elle résidait de même dans la responsabilité des familles quant au choix des époux. Avec cette indulgence croissante pour le mariage *d'amour* on a éliminé les bases

même du mariage, tout ce qui en *faisait* une institution. Jamais, au grand jamais, on ne fonde une institution sur une idiosyncrasie; je le répète, on ne fonde *pas* le mariage sur « l'amour », — on le fonde sur l'instinct de l'espèce, sur l'instinct de propriété (la femme et les enfants étant des propriétés), sur l'*instinct de la domination* qui sans cesse s'organise dans la famille en petite souveraineté, qui a *besoin* des enfants et des héritiers pour maintenir, physiologiquement aussi, en mesure acquise de puissance, d'influence, de richesse, pour préparer de longues tâches, une solidarité d'instinct entre les siècles. Le mariage, en tant qu'institution, comprend déjà l'affirmation de la forme d'organisation la plus grande et la plus durable : si la société prise comme un tout ne peut *porter caution* d'elle-même jusque dans les générations les plus éloignées, le mariage est complètement dépourvu de sens. — Le mariage moderne a *perdu* sa signification — par conséquent on le supprime. —

40.

LA QUESTION OUVRIÈRE. — C'est la bêtise, ou plutôt la dégénérescence de l'instinct que l'on retrouve au fond de *toutes* les bêtises, qui fait qu'il y ait une question ouvrière. Il y a certaines choses sur lesquelles on ne pose pas de questions : premier impératif de l'instinct. — Je ne vois absolument pas ce qu'on veut faire de l'ouvrier européen après avoir fait de lui une question. Il se trouve en beaucoup trop bonne posture pour ne point « questionner »

toujours davantage, et avec toujours plus d'outrecuidance. En fin de compte, il a le grand nombre pour lui. Il faut complètement renoncer à l'espoir de voir se développer une espèce d'homme modeste et frugale, une classe qui répondrait au type du Chinois : et cela eût été raisonnable, et aurait simplement répondu à une nécessité. Qu'a-t-on fait ? — Tout pour anéantir en son germe la condition même d'un pareil état de choses, — avec une impardonnable étourderie on a détruit dans leurs germes les instincts qui rendent les travailleurs possibles comme classe, qui leur feraient admettre à eux-mêmes cette possibilité. On a rendu l'ouvrier apte au service militaire, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique : quoi d'étonnant si son existence lui apparaît aujourd'hui déjà comme une calamité (pour parler la langue de la morale, comme une *injustice* —) ? Mais que veut-on ? je le demande encore. Si l'on veut atteindre un but, on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en fait des maîtres. —

41.

« LIBERTÉ, LIBERTÉ... *pas* CHÉRIE ! ... » — Etre abandonné à ses instincts en un temps comme le nôtre, c'est là une fatalité de plus. Ces instincts se contredisent, se gênent et se détruisent réciproquement. La définition du *moderne* me paraît être la contradiction de soi physiologique. La raison de l'éducation exigerait que, sous une contrainte de

fer, un de ces systèmes d'instinct au moins fût *paralysé*, pour permettre à un autre de manifester sa force, de devenir vigoureux, de devenir maître. Aujourd'hui on ne pourrait rendre l'individu possible qu'en le *circonscrivant* : possible c'est-à-dire *entier*... Le contraire a lieu ; la prétention à l'indépendance, au développement libre, au *laisser-aller* est soulevé avec le plus de chaleur, précisément par ceux pour qui aucune bride ne serait assez *sévère* — cela est vrai *in politicis*, cela est vrai en art. Mais cela est un symptôme de *décadence* : notre idée moderne de la « liberté » est une preuve de plus de la dégénérescence des instincts. —

42.

OÙ LA FOI EST NÉCESSAIRE. — Rien n'est plus rare parmi les moralistes et les saints que la probité ; peut-être disent-ils le contraire, peut-être le *croient*-ils eux-mêmes. Car lorsqu'une foi est plus utile, plus convaincante, lorsqu'elle fait plus d'effet que l'hypocrisie consciente, d'instinct l'hypocrisie devient aussitôt innocence : premier principe pour la compréhension des grands saints. De même pour les philosophes, autre espèce de saints, c'est une conséquence du métier de n'autoriser que certaines vérités : je veux dire celles par quoi leur métier obtient la sanction *publique*, — pour parler la langue de Kant, les vérités de la raison *pratique*. Ils savent ce qu'ils *doivent* démontrer, en quoi ils sont pratiques, — ils se reconnaissent entre eux par cela qu'ils sont d'accord sur les « vérités ». — « Tu ne dois pas

mentir » — Autrement dit : *Gardez-vous bien*, Monsieur le philosophe de dire la vérité. .

43.

A DIRE A L'OREILLE DES CONSERVATEURS. — Ce qu'on ne savait pas autrefois, ce qu'on sait aujourd'hui, ce qu'on pourrait savoir, — c'est qu'une formation *en arrière*, une régression, en un sens quelconque, à quelque degré que ce soit, n'est pas du tout possible. C'est du moins ce que nous savons, nous autres physiologistes. Mais tous les prêtres, tous les moralistes y ont cru, — ils ont *voulu* ramener l'humanité à une mesure antérieure de vertu, donner un tour de vis en arrière. La morale a toujours été un lit de Procuste. Même les politiciens ont imité en cela les prédicateurs de vertu : il y a aujourd'hui encore des partis qui rêvent de faire marcher les choses à *reculons*, à la manière des écrevisses. Mais personne n'est libre d'être écrevisse. On n'y peut rien : il faut aller de l'avant, je veux dire s'avancer *pas à pas plus avant dans la décadence* (— c'est là *ma* définition du « progrès » moderne...) On peut entraver ce développement et, en l'entravant, créer une résurrection de la dégénérescence, la concentrer, la rendre plus véhémement et plus soudaine : voilà tout ce qu'on peut faire. —

44.

MON IDÉE DU GÉNIE. — Les grands hommes, sont comme les grandes époques, des matières explosi-

bles, d'énormes accumulations de forces ; historiquement et physiologiquement, leur condition première est toujours la longue attente de leur venue, une préparation, un repliement sur soi-même — c'est-à-dire que pendant longtemps aucune explosion ne doit s'être produite. Lorsque la tension dans la masse est devenue trop grande, la plus fortuite irritation suffit pour faire appel dans le monde au « génie » à l'« action », à la grande destinée. Qu'importe alors le milieu, l'époque, « l'esprit du siècle », « l'opinion publique » ! Qu'on prenne le cas de Napoléon. La France de la Révolution et plus encore la France qui a préparé la Révolution devait, par elle-même, engendrer le type le plus opposé à celui de Napoléon, et elle l'a en effet engendré. Et puisque Napoléon était *différent*, héritier d'une civilisation plus forte, plus constante, plus ancienne que celle qui en France s'en allait en vapeur et en miettes, il y fut le maître, il fut seul à y être maître. Les grands hommes sont nécessaires, le temps où ils apparaissent est fortuit ; s'ils en deviennent maîtres presque toujours, cela tient à ce qu'ils sont plus forts, plus vieux, à ce qu'ils représentent une plus longue accumulation d'éléments. Entre un génie et son temps il existe le rapport du fort au faible, du vieux au jeune. Le temps est toujours relativement plus jeune, plus léger, moins émancipé, plus flottant, plus enfantin. — Que l'on pense aujourd'hui *tout autrement* en France (en Allemagne aussi, mais là ça n'a pas d'importance), que la théorie du *milieu*, une vraie théorie de neurasthéniques, y soit devenue sacro-sainte et qu'elle trouve crédit parmi les physiologistes, voilà qui

pour nous, n'est pas en « bonne odeur », voilà qui nous fait venir de bien tristes pensées. — En Angleterre on ne l'entend pas non plus autrement, mais cela ne troublera personne. A l'Anglais deux voies sont ouvertes pour s'accommoder du génie et du « grand homme » : la voie *démocratique* à la façon de Buckle, ou bien la voie *religieuse* à la façon de Carlyle. — Le danger qu'il y a dans les grands hommes et dans les grandes époques est extraordinaire ; l'épuisement sous toutes ses formes, la stérilité les suit pas à pas. Le grand homme est une fin ; la grande époque, la Renaissance par exemple, est une fin. Le génie — en œuvre et en action — est nécessairement gaspilleur : qu'il se *gaspille* c'est là sa grandeur... L'instinct de conservation est en quelque sorte suspendu ; la pression suprême des forces rayonnantes leur défend toute espèce de précaution et de prudence. On appelle cela « sacrifice », on vante son « héroïsme », son indifférence à son propre bien, son abnégation pour une idée, une grande cause, une patrie : des malentendus, que tout cela... Il déborde, il se répand, il se gaspille, il ne se ménage pas, — fatalement, irrévocablement, involontairement, tout comme l'irruption d'un fleuve par-dessus ses rives est involontaires. Mais puisque l'on doit beaucoup à de tels explosifs on les a gratifiés, en retour, de bien des choses, par exemple d'une espèce de *morale supérieure*... Telle est la reconnaissance de l'humanité : elle comprend *à contre sens* ses bienfaiteurs. —

45.

LE CRIMINEL ET SES ANALOGUES. — Le type du criminel c'est le type de l'homme fort placé dans des conditions défavorables, l'homme fort rendu malade. Il lui manque de vivre dans une contrée sauvage, dans une nature et une forme d'existence plus libres et plus dangereuses, où subsiste *de droit* tout ce qui, dans l'instinct de l'homme fort, constitue son arme et sa défense. Ses vertus sont mises au ban par la société : les instincts les plus vivaces qu'il apporte en naissant, se confondant aussitôt aux actions dépressives, le soupçon, la crainte, le deshonneur. Mais voilà presque la *formule* de la dégénérescence physiologique. Celui qui est obligé de faire secrètement ce qu'il sait le mieux, ce qu'il préfère, secrètement et avec une longue tension, avec précaution et avec ruse, en devient anémique ; et parce que ses instincts ne lui font récolter que dangers, persécution, catastrophe, sa sensibilité se retourne contre ses instincts — et il se sent la proie de la fatalité. C'est dans notre société docile, médiocre, châtrée qu'un homme près de la nature, qui vient de la montagne ou des aventures de la mer, dégénère fatalement en criminel. Ou presque fatalement : car il y a des cas où un tel homme se trouve être plus fort que la société : le Corse Napoléon en est l'exemple le plus célèbre. Pour le problème qui se présente ici, le témoignage de Dostoïewsky est d'importance — de Dostoïewsky le seul psychologue dont, soit dit en passant, j'ai eu quelque chose à apprendre ; il fait partie des hasards les plus heureux de ma vie, plus

même que la découverte de Stendhal. Cet homme *profond*, qui a eu dix fois raison de faire peu de cas de ce peuple superficiel que sont les Allemands, a vécu longtemps parmi les forçats de Sibérie, et il a reçu de ces vrais criminels, pour lesquels il n'y avait pas de retour possible dans la société, une impression toute différente de celle qu'il attendait ; — ils lui sont apparus taillés dans le meilleur bois que porte peut-être la terre russe, dans le bois le plus dur et le plus précieux. Généralisons le cas du criminel : imaginons des natures qui, pour une raison quelconque, ne reçoivent pas la sanction publique, qui savent qu'on ne les considère ni comme bienfaisants ni comme utiles, — sentiment du Tchândâla qui ne se sent pas jugé en égal, mais comme s'il était réprouvé, indigne, souillé. Chez toutes ces natures, les pensées et les actes sont éclairés d'une lumière souterraine ; chez eux toute chose prend une coloration plus pâle que pour ceux qu'éclaire la lumière du jour. Mais presque toutes les formes d'existence qu'aujourd'hui nous traitons avec honneur ont autrefois vécu dans cette atmosphère à moitié sépulcrale : l'homme de science, l'artiste, le génie, l'esprit libre, le comédien, le négociant, le grand explorateur... Tant que le prêtre a prévalu, comme type supérieur, toute espèce d'homme de valeur a été dépréciée... Le temps vient — je le promets — où le prêtre sera considéré comme l'être le plus *bas*, le plus menteur et le plus indécent, comme *notre* Tchândâla... Remarquez comme maintenant encore, avec les mœurs les plus douces qui aient jamais existé sur la terre, du moins en Europe, tout ce qui vit à

l'écart, tout ce qui est longtemps, trop longtemps *en dessous*, toute forme d'existence impénétrable et sortant de l'ordinaire, se rapproche de ce type que le criminel achève. Tous les novateurs de l'esprit portent au front, pendant un certain temps, le signe pâle et fatal du Tchândála : *non* parce qu'on les considère ainsi, mais puisqu'ils sentent eux-mêmes le terrible gouffre qui les sépare de tout ce qui est traditionnel et vénéré. Presque tout génie connaît, comme une phase de son développement, « l'existence catilinaire », sentiment de haine, de vengeance et de révolte contre tout ce qui *est* déjà, contre tout ce qui ne *devient* plus... Catilina — la forme préexistante de tout César. —

46.

ICI LA VUE EST LIBRE. — C'est peut-être de la hauteur d'âme quand un philosophe se tait ; c'est peut-être de l'amour, lorsqu'il se contredit ; celui qui cherche la connaissance est capable d'une politesse qui le ferait mentir. On n'a pas dit sans finesse : *Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent* (1), mais il faut ajouter que de ne pas avoir peur du plus *indigne* peut également être de la grandeur d'âme. Une femme qui aime sacrifie son honneur ; un philosophe qui « aime » sacrifie peut-être son humanité, un Dieu qui a aimé s'est fait juif...

47.

LA BEAUTÉ N'EST PAS UN ACCIDENT. — La beauté d'une
(1) Clothilde de Veaux. — N. d. T.

race, d'une famille, sa grâce, sa perfection dans tous les gestes est acquise péniblement : elle est, comme le génie, le résultat final du travail accumulé des générations. Il faut avoir fait de grands sacrifices au bon goût, il faut à cause de lui avoir fait et abandonné bien des choses ; — le dix-septième siècle, en France mérite d'être admiré sous ce rapport, — on avait alors un principe d'élection pour la société, le milieu, le vêtement, les satisfactions sexuelles ; il fallut préférer la beauté à l'utilité, à l'habitude, à l'opinion, à la paresse. Règle supérieure : on ne doit pas « se laisser aller » même devant soi-même. — Les bonnes choses coûtent très cher, et toujours prévaut la loi que celui qui les a est différent de celui qui les *acquiert*. Tout ce qui est bon est héritage, ce qui n'est pas transmis est imparfait, n'est qu'un commencement... A Athènes, au temps de Cicéron qui en exprime son étonnement, les hommes et les jeunes gens étaient de beaucoup supérieurs en beauté aux femmes : mais aussi quel travail et quel effort au service de la beauté le sexe mâle avait exigé de lui-même depuis des siècles ! — Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la méthode employée : une simple discipline de sentiments et de pensées a un résultat presque nul (— voilà la grande méprise de l'éducation allemande qui est absolument illusoire) : c'est le *corps* que l'on doit tout d'abord convaincre. L'observation étroite des attitudes distinguées et choisies, l'obligation de ne vivre qu'avec des hommes qui « ne se laissent pas aller » suffit absolument pour être distingué et éminent ; en deux ou trois générations l'œuvre a déjà jeté des racines profondes.

Cela décide du sort des peuples et de l'humanité si l'on commence la culture à l'endroit juste, — non pas sur « l'âme » (comme ce fut la superstition funeste des prêtres et des demi-prêtres) mais sur le corps, les attitudes, le régime physique, la physiologie: le *reste* s'en suit... Les Grecs sont restés en cela le premier événement de culture dans l'histoire — ils surent, ils firent ce qui était nécessaire; le christianisme, qui méprisait le corps, a été jusqu'ici la plus grande calamité de l'humanité. —

48.

LE PROGRÈS A MON SENS. — Moi aussi, je parle d'un « retour à la nature », quoique ce ne soit pas proprement un retour en arrière, mais une marche en avant vers *en haut*, vers la nature sublime, libre et même terrible, qui joue, qui a le droit de jouer avec les grandes tâches... Pour parler en symbole : Napoléon fut un exemple de ce « retour à la nature » comme je le comprends (ainsi *in rebus tacticis*, et plus encore, comme le savent les militaires, en matière stratégique). Mais Rousseau, — où vraiment voulait-il en venir ? Rousseau ce premier homme moderne, idéaliste et *canaille* en une seule personne, qui avait besoin de « la dignité morale » pour supporter son propre aspect, malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Cet avorton qui s'est campé au seuil des temps nouveaux, voulait lui aussi le « retour à la nature » — encore une fois, où voulait-il revenir ? — Je hais encore Rousseau dans la Révolution : elle est l'expression historique de

cet être à deux faces, idéaliste et *canaille*. La *farce* sanglante qui se joua alors, « l'immoralité » de la Révolution, tout cela m'est égal ; ce que je hais, c'est sa *moralité* à la Rousseau, — les soi-disant « vérités » de la Révolution par lesquelles elle exerce encore son action et sa persuasion sur tout ce qui est plat et médiocre. La doctrine de l'égalité!... Mais il n'y a pas de poison plus vénéneux : car elle *paraît* prêchée par la justice même, alors qu'elle est la fin de toute justice... « Aux égaux, égalité, aux inégaux, inégalité — tel devrait être le vrai langage de toute justice; et, ce qui s'ensuit nécessairement, ce serait de ne jamais égaliser des inégalités. » — Autour de cette doctrine de l'égalité se déroulèrent tant de scènes horribles et sanglantes, qu'il lui en est resté, à cette « idée moderne » par excellence, une sorte de gloire et d'auréole, au point que la Révolution, par son *spectacle*, a égaré jusqu'aux esprits les plus nobles. Ce n'est pas une raison pour l'en estimer plus. — Je n'en vois qu'un qui la sentit comme elle devait être sentie, avec *dégoût*. — Goethe...

49.

GOETHE. — Événement, non pas allemand, mais européen : tentative grandiose de vaincre le dix-huitième siècle par un retour à l'état de nature, par un effort pour s'élever au naturel de la Renaissance, par une sorte de contrainte exercée sur lui-même par notre siècle. — Goethe en portait en lui les instincts les plus forts : la sentimentalité, l'idolâtrie de la nature, l'antihistorisme, l'idéalisme, l'irréel et le

côté révolutionnaire (— ce côté révolutionnaire n'est qu'une des formes de l'irréel). Il eut recours à l'histoire, aux sciences naturelles, à l'antique, ainsi qu'à Spinoza, et avant tout à l'activité pratique; il s'entoura d'horizons bien définis; loin de se détacher de la vie, il s'y plongea; il ne fut pas pusillanime et, autant que possible, il accepta toutes les responsabilités. Ce qu'il voulait, c'était *la totalité*; il combattit la séparation de la raison et de la sensualité, du sentiment et de la volonté (— préchée dans la plus repoussante des scolastiques par Kant, l'antipode de Goethe); il se disciplina pour atteindre à l'être intégral; il se *fit* lui-même... Goethe, au milieu d'une époque aux sentiments irréels, était un réaliste convaincu; il reconnaissait tout ce qui avait sur ce point une parenté avec lui — il n'y eut dans sa vie de plus grand événement que cette *ens realissimum* nommée Napoléon. Goethe concevait un homme fort, hautement cultivé, habile à toutes les choses de la vie physique, se tenant lui-même bien en main, ayant le respect de sa propre individualité, pouvant se risquer à jouir pleinement du naturel dans toute sa richesse et toute son étendue, assez fort pour la liberté; homme tolérant, non par faiblesse, mais par force, parce qu'il sait encore tirer avantage de ce qui serait la perte des natures moyennes; homme pour qui il n'y a plus rien de défendu, sauf du moins la faiblesse, qu'elle s'appelle vice ou vertu... Un tel esprit *libéré*, apparaît au centre de l'univers, dans un fatalisme heureux et confiant, avec la *foi* qu'il n'y a de condamnable que ce qui existe isolément, et que, dans l'ensemble, tout se

résout et s'affirme. *Il ne nie plus...* Mais une telle foi est la plus haute de toutes les fois possibles. Je l'ai baptisée du nom de *Dionysos*. —

50.

On pourrait dire que, dans un certain sens, le dix-neuvième siècle s'est efforcé vers tout ce que Goethe avait tenté d'atteindre personnellement, une universalité qui comprend et qui admet tout, une tendance à donner accès à tous, un réalisme hardi, un respect du fait. D'où vient que le résultat total ne soit pas un Goethe, mais un chaos, un soupir nihiliste, une confusion où l'on ne sait où donner de la tête, un instinct d'épuisement qui, continuellement, dans la pratique, pousse à un *retour au dix-huitième siècle*? (— par exemple sous forme de sentiment romantique, d'altruisme et d'hypercentimentalité, de féminisme dans le goût, de socialisme dans la politique). Le dix-neuvième siècle, finissant ne serait-il donc qu'un dix-huitième siècle renforcé et endurci, autrement dit un siècle de *décadence*? De sorte que, non seulement pour l'Allemagne, mais pour toute l'Europe, Goethe n'aurait été qu'un incident, une belle inutilité? Mais on méconnaît les grands hommes si on les considère sous la perspective misérable d'une utilité publique. Qu'on n'en puisse tirer aucun profit, *c'est peut-être le propre même de la grandeur...*

51.

Gœthe est le dernier Allemand pour qui j'ai du respect: il aurait ressenti trois choses comme je les ressens moi-même, nous nous entendons aussi sur « la Croix »... (1) On me demande souvent pourquoi j'écris *en allemand*; car nulle part je ne serai plus mal lu que dans ma patrie. Mais enfin qui sait si je *désire* être lu aujourd'hui? — Créer des choses sur quoi le temps essaie en vain ses dents, tendre par la forme et par *la substance* à une petite immortalité — je n'ai jamais été assez modeste pour exiger moins de moi. L'aphorisme, la sentence, où le premier je suis passé maître parmi les Allemands, sont les formes de « l'éternité »; mon orgueil est de dire en dix phrases ce que tout autre dit en un volume, — ce qu'un autre ne dit *pas* en un volume...

J'ai donné à l'humanité le livre le plus profond qu'elle possède, mon *Zarathoustra*: je lui donnerai sous peu son livre le plus indépendant. —

(1) Gœthe, *Épigrammes vénitiennes*, 66. — N. d. 7.

CE QUE JE DOIS AUX ANCIENS

1.

Pour finir, encore un mot sur ce monde vers lequel j'ai cherché des accès, vers lequel j'ai peut-être trouvé un nouvel accès — le monde antique. Mon goût, qui est peut-être l'opposé du goût tolérant, est bien éloigné là aussi d'approuver en bloc : d'une façon générale il n'aime pas à approuver, il préfère contredire, et même nier complètement... Cela est vrai pour des civilisations entières, cela est vrai pour certains livres, — cela est vrai aussi pour des cités et des paysages. Au fond il n'y a qu'un tout petit nombre de livres antiques qui aient compté dans ma vie; les plus célèbres n'en font pas partie. Mon sens du style, de l'épigramme dans le style, s'est éveillé presque spontanément à mon contact avec Salluste. Je n'ai pas oublié l'étonnement de mon vénéré professeur, M. Corssen, lorsqu'il fut forcé de donner la meilleure note à son plus mauvais latiniste — j'avais tout appris d'un seul coup. Serré, sévère, avec au fond autant de substance que possible, une froide méchanceté à l'égard de la « belle parole » et

aussi à l'égard du « beau sentiment » — c'est à toutes ces qualités que je me suis deviné. On reconnaîtra jusque dans mon *Zarathoustra* une ambition très sérieuse de style romain, d'« *aere perennius* » dans le style. — Il n'en a pas été autrement de mon premier contact avec Horace. Jusqu'à présent aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Dans certaines langues il n'est même pas possible de *vouloir* ce qui est réalisé ici. Cette mosaïque de mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce minimum dans la somme et le nombre des signes et ce maximum que l'on atteint ainsi dans l'énergie des signes — tout cela est romain, et, si l'on veut m'en croire, noble *par excellence*. Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire, — un simple bavardage de sentiments...

2.

Aux Grecs je ne dois absolument pas d'impression d'une force approchante; et, pour le dire franchement, ils ne peuvent pas être pour nous ce que sont les Romains. On n'*apprend* pas des Grecs — leur genre est trop étrange, et aussi trop mobile pour faire un effet impératif, « classique ». Qui est-ce qui aurait jamais appris à écrire avec un Grec!... Qui donc aurait su l'apprendre *sans* les Romains! Que l'on ne prétende pas m'objecter Platon. Pour ce qui

en est de Platon je suis profondément sceptique et je fus toujours hors d'état de faire chorus dans l'admiration de l'*artiste* Platon qui est de tradition parmi les savants. Et ici les juges du goût le plus raffiné parmi les anciens sont de mon côté. Il me semble que Platon jette péle-mêle toutes les formes du style : par là il est le premier *décadent* du style : il est coupable de fautes semblables à celles des cyniques qui inventèrent la *Satire Ménippée*. Pour trouver un charme au dialogue de Platon, cette façon de dialectique horriblement suffisante et enfantine, il faut ne jamais avoir lu de bon français, — Fontenelle par exemple. Platon est ennuyeux. — Enfin ma méfiance de Platon va toujours plus au fond : je trouve qu'il a dévié de tous les instincts fondamentaux des Hellènes, je le trouve si imprégné de morale, si chrétien avant la lettre — il donna déjà l'idée du « bien » comme idée supérieure — que je suis tenté d'employer à l'égard de tout le phénomène Platon, plutôt que toute autre épithète, celle de « haute fumisterie » ou, si l'on préfère, d'idéalisme. — On l'a payé cher d'avoir vu cet Athénien aller à l'école chez les Egyptiens (— ou peut-être chez les Juifs en Egypte?...). Dans la grande fatalité du christianisme, Platon est cette fascination à double sens appelée « idéal » qui permet aux natures nobles de l'antiquité de se méprendre elles-mêmes et d'aborder le pont qui mène à la « croix »... Et combien il y a-t-il encore de traces de Platon dans l'idée de l'« Eglise », dans l'édification, le système, la pratique de l'Eglise ! — Mon repos, ma préférence, ma cure, après tout le platonisme, fut de tout temps

Thucydide. Thucydide et peut-être le *Prince* de Machiavel me ressemblent le plus par la volonté absolue de ne pas s'en faire accroire et de voir la raison dans la *réalité*, — et *non* dans la « raison », encore moins dans la « morale »... Rien ne guérit plus radicalement que Thucydide du lamentable enjolivement, sous couleur d'idéal, que le jeune homme à « éducation classique » emporte dans la vie en récompense de l'application au lycée. Il faut le suivre ligne par ligne et lire ses arrières-pensées avec autant d'attention que ses phrases : il y a peu de penseurs si riches en arrières-pensées. En lui la *culture des Sophistes*, je veux dire la *culture des réalistes*, atteint son expression la plus complète : un mouvement inappréciable, au milieu de la charlatanerie morale et idéale de l'école socratique qui se déchaînait alors de tous les côtés. La philosophie grecque est la *décadence* de l'instinct grec ; Thucydide est la grande somme, la dernière révélation de cet esprit des réalités fort, sévère et dur que les anciens Hellènes avaient dans l'instinct. Le *courage* devant la réalité distingue en dernière instance des natures comme Thucydide et Platon : Platon est lâche devant la réalité, — *par conséquent* il se réfugie dans l'idéal ; Thucydide est maître de soi, donc il est aussi maître des choses...

3.

Flairer dans les Grecs de « belles âmes », des « pondérances dorées » et d'autres perfections, admirer par exemple chez eux le calme dans la gran-

deur, le sentiment idéal — j'ai été gardé de cette « haute naïveté », une *niaiserie allemande* en fin de compte, par le psychologue que je portais en moi. Je vis leur instinct le plus violent, la volonté de puissance, je les vis trembler devant la force effrénée de cette impulsion, — je vis naître toutes leurs institutions de mesures de précautions pour se garantir réciproquement des *matières explosives* qu'ils avaient en eux. L'énorme tension intérieure se déchargeait alors en haines terribles et implacables au dehors : les villes se déchiraient réciproquement pour que leurs citoyens trouvent individuellement le repos devant eux-mêmes. On avait besoin d'être fort : le danger était toujours proche, — il guettait partout. Les corps superbes et souples, le réalisme et l'immoralisme intrépides qui étaient le propre des Hellènes leur venaient de la *nécessité* et ne leur étaient pas « naturels ». C'était une conséquence et non pas quelque chose qui leur venait d'origine. Les fêtes et les arts ne servaient aussi qu'à produire un sentiment de *supériorité*, à *montrer* la supériorité : ce sont là des moyens de glorification de soi, ou même des moyens de faire peur. Juger les Grecs à l'allemande, d'après leurs philosophes, se servir de la lourde honnêteté de l'école socratique pour trouver une explication de la nature des Grecs!... Comme si les philosophes n'étaient pas les *décadents* de l'hellénisme, le mouvement d'opposition contre l'ancien goût noble (— contre l'instinct agonale, contre la *Polis*, contre la valeur de la race, contre l'autorité de la tradition). Les vertus socratiques furent prêchées parce que les Grecs les

avaient perdues : irritables, craintifs, inconstants, tous comédiens, ils avaient quelques raisons de trop de se laisser prêcher la morale. Non pas que cela aurait pu servir à quelque chose : mais les grands mots et les attitudes vont si bien aux *décadents*...

4.

Je fus le premier qui, pour la compréhension de cet ancien instinct hellénique riche encore et même débordant, ai pris au sérieux ce merveilleux phénomène qui porte le nom de Dionysos : il n'est explicable que par un *excédent* de force. Celui qui a étudié les Grecs, comme ce profond connaisseur de leur culture, le plus profond de tous, Jacob Burckhardt à Bâle, a su de suite l'importance que cela avait : Burckhardt a intercalé dans sa *Culture des Grecs* un chapitre spécial sur ce phénomène. Si l'on veut se rendre compte de l'opposé il suffira de voir la pauvreté d'instinct presque réjouissante chez le philologue allemand quand il s'approche de l'idée dionysienne. Le célèbre Lobeck surtout, avec la vénérable certitude d'un ver desséché parmi les livres, se mit à ramper dans ce monde d'états mystérieux, pour se convaincre qu'il était scientifique, alors qu'il était superficiel et enfantin jusqu'au dégoût, — Lobeck a donné à entendre, à grand renfort d'érudition, qu'au fond toutes ces curiosités étaient de mince importance. Il est en effet possible que les prêtres aient communiqué, à ceux qui participaient à ces orgies, quelques idées qui ne sont pas sans valeur : par exemple que le vin incite à la joie,

que l'homme peut vivre parfois de fruits, que les plantes fleurissent au printemps et se fanent en automne. Pour ce qui en est de cette richesse étrange de rites, de symboles, de mythes d'origine orgiaque dont le monde antique pullule littéralement, Lobeck n'y trouve que prétexte à être plus spirituel encore d'un degré. « Les Grecs, dit-il (*Aglaophamus*, I. 672), lorsqu'ils n'avaient pas autre chose à faire, se mettaient à rire, à sauter et à trôler, ou bien, parce que l'envie peut également en venir à l'homme, ils se mettaient par terre à pleurer et à se lamenter. D'autres s'approchaient alors d'eux pour trouver une raison quelconque à ces allures surprenantes; et ainsi se formèrent, pour expliquer ces usages, d'innombrables légendes, des fêtes et des mythes. D'autre part on croyait ces *actions burlesques* que l'on avait pris l'habitude de pratiquer aux fêtes nécessaires à leur célébration et on les maintint comme une partie indispensable du culte. » — Voilà un bavardage méprisable et je suis certain que pas un instant on ne prendra un Lobeck au sérieux. Nous sommes bien autrement touchés quand nous examinons l'idée « grecque » que s'étaient formée Winckelmann et Gœthe et que nous reconnaissons son incompatibilité avec cet élément d'où naît l'art dionysien — avec l'orgiasme. Je suis en effet certain que Gœthe aurait exclu, par principe, une idée analogue des possibilités de l'âme grecque. *Par conséquent Gœthe ne comprenait pas les Grecs.* Car ce n'est que par les mystères dionysiens, par la psychologie de l'état dionysien que s'exprime la *réalité fondamentale* de l'instinct hellénique — sa « volonté de vie ». Qu'est-

ce que l'Hellène se garantissait par ces mystères? *La vie éternelle*, l'éternel retour de la vie; l'avenir promis et sanctifié dans le passé; l'affirmation triomphante de la vie au-dessus de la mort et du changement; la vie *véritable* comme prolongement collectif par la procréation, par les mystères de la sexualité. C'est pourquoi le symbole sexuel était pour les Grecs le symbole vénérable par excellence, le véritable sens profond dans toute la piété antique. Toutes les particularités de l'acte de la génération, de la grossesse, de la naissance éveillent les sentiments les plus élevés et les plus solennels. Dans la science des mystères la *douleur* est sanctifiée : le « travail d'enfantement » rendait la douleur sacrée, — tout ce qui est devenir et croissance, tout ce qui garantit l'avenir *nécessite* la douleur... Pour qu'il y ait la joie éternelle de la création pour que la volonté de vie s'affirme éternellement par elle-même il *faut* aussi qu'il y ait les « douleurs de l'enfantement »... Le mot Dionysos signifie tout cela : je ne connais pas de symbolisme plus élevé que ce *symbolisme* grec, celui des fêtes dionysiennes. Par lui le plus profond instinct de la vie, celui de la vie à venir, de la vie éternelle est traduit d'une façon religieuse, — la voie même de la vie, la procréation, comme la voie *sacrée*... Ce n'est que le christianisme, avec son fond de ressentiment *contre* la vie, qui a fait de la sexualité quelque chose d'impur : il jette de la boue sur le commencement, sur la condition première de notre vie...

5.

La psychologie de l'orgiasme comme d'un sentiment de vie et de force débordante, dans les limites duquel la douleur même agit comme stimulant, m'a donné la clef pour l'idée du sentiment *tragique*, qui a été méconnu tant par Aristote que par nos pessimistes. La tragédie est si éloignée de démontrer quelque chose pour les pessimistes des Hellènes au sens de Schopenhauer qu'elle pourrait plutôt être considérée comme sa réfutation définitive, comme *son jugement*. L'affirmation de la vie, même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardu; la volonté de vie, se réjouissant dans le *sacrifice* de ses types les plus élevés, à son propre caractère inépuisable — c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur vers la psychologie du poète tragique. *Non* pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémence — c'est ainsi que l'a entendu Aristote, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, — cette joie qui porte encore en elle la *joie de l'antéantissement*... Et par là je touche de nouveau l'endroit d'où je suis parti jadis. — *L'Origine de la Tragédie* fut ma première transmutation de toutes les valeurs : par là je me replace sur le terrain d'où grandit mon vouloir, mon *savoir* — moi le dernier disciple du philosophe Dionysos, — moi le maître de l'éternel retour...

LE MARTEAU PARLE

Ainsi parlait Zarathoustra III. p. 303

« Pourquoi si dur? — dit un jour au diamant le charbon de cuisine; ne sommes-nous pas intimement parents? — »

Pourquoi si mous? O mes frères, ainsi vous demandé-je, *moi*: n'êtes vous donc pas — mes frères?

Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants? Pourquoi y a-t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur? si peu de destinées, dans votre regard?

Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables: comment pourriez-vous un jour *vaincre* avec moi?

Et si votre dureté ne veut pas étinceler, et trancher, et inciser: comment pourriez-vous un jour *créer* avec moi?

Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles, comme en de la cire molle, —

— béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires, comme sur de l'airain, — plus dur que de l'airain,

plus noble que l'airain. Le plus dur seul est le plus noble.

O mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : *DEVENEZ DURS!*

L'ANTÉCHRIST

PREMIER LIVRE DE LA VOLONTÉ DE PUISSANCE
ESSAI D'UNE
TRANSMUTATION DE TOUTES LES VALEURS

AVANT-PROPOS

Ce livre appartient au plus petit nombre. Peut-être n'a-t-il pas encore trouvé son public.

Tout au plus me liront ceux qui comprennent mon *Zarathoustra*. Comment oserais-je me confondre avec ceux pour qui, aujourd'hui déjà, on a des oreilles? — Après-demain seulement m'appartiendra. Quelques-uns naissent posthumes.

Je connais trop bien les conditions qu'il faut réaliser pour me comprendre, qui me font comprendre *nécessairement*. Il faut être intègre dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté pour pouvoir seulement supporter mon sérieux et ma passion. Il faut être habitué à vivre sur des montagnes, — à voir *au-dessous* de soi le pitoyable bavardage de la politique du jour et de l'égoïsme des peuples. Il faut que l'on soit devenu indifférent, il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée... Une prédilection des forts pour des questions que personne aujourd'hui n'a plus le courage d'élucider; le courage du fruit défendu; la prédestination du labyrinthe. Une expé-

rience de sept solitudes. Des oreilles nouvelles pour une musique nouvelle. Des yeux nouveaux pour les choses les plus lointaines. Une conscience nouvelle pour des vérités restées muettes jusqu'ici. Et la volonté de l'économie de grand style : rassembler sa force, son *enthousiasme*... Le respect de soi-même ; l'amour de soi ; l'absolue liberté envers soi-même...

Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes véritables lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le reste ? — Le reste n'est que l'humanité. — Il faut être supérieur à l'humanité en force, en hauteur d'âme, — en mépris...

Frédéric NIETZSCHE.

L'ANTÉCHRIST

ESSAI D'UNE CRITIQUE DU CHRISTIANISME

1.

— Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens, — nous savons assez combien nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens » : Pindare l'a déjà dit de nous. Par delà le Nord, les glaces et la mort — *notre vie, notre bonheur*... Nous avons découvert le bonheur, nous en savons le chemin, nous avons trouvé l'issue à travers des milliers d'années de labyrinthe. Qui donc d'*autre* l'aurait trouvé? — L'homme moderne peut-être? — « Je ne sais ni entrer ni sortir; je suis tout ce qui ne sait ni entrer ni sortir » — soupire l'homme moderne... Nous sommes malades de *cette* modernité, — malades de cette paix malsaine, de cette lâche compromission, de toute cette vertueuse malpropreté du moderne oui et non. Cette tolérance et cette *largueur* du cœur, qui « pardonne » tout, puisqu'elle « comprend » tout, est pour nous quelque chose comme un siroco. Plutôt vivre parmi les glaces

qu'au milieu de vertus modernes et d'autres vents du sud!... Nous avons été assez courageux, nous n'avons ménagé ni d'autres, ni nous-mêmes : mais longtemps nous n'avons pas su où mettre notre bravoure. Nous devenions sombres et on nous appelait fatalistes. *Notre fatalité* — c'était la plénitude, la tension, la surrection des forces. Nous avions soif d'éclairs et d'actions, nous restions bien loin du bonheur des débiles, bien loin de la « résignation »... Notre atmosphère était chargée d'orage, la nature que nous sommes s'obscurcissait — *car nous n'avions pas de chemin*. Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*...

2.

Qu'est-ce qui est bon ? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.

Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur ? — Le sentiment que la puissance *grandit* — qu'une résistance est surmontée.

Non le contentement, mais encore de la puissance, *non* la paix avant tout, mais la guerre ; *non* la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance, *virtù*, vertu dépourvue de moraline).

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de *notre* amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel

vice ? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme...

3.

Je ne pose pas ici ce problème : Qu'est-ce qui doit remplacer l'humanité dans l'échelle des êtres (— l'homme est une *fin* —) ? Mais : Quel type d'homme doit-on *élever*, doit-on *vouloir*, quel type aura la plus grande valeur, sera le plus digne de vivre, le plus certain d'un avenir ?

Ce type de valeur supérieure s'est déjà vu souvent : mais comme un hasard, une exception, jamais comme type *voulu*. Au contraire, c'est lui qui a été le plus craint ; jusqu'à présent il fut presque la chose redoutable par excellence ; — et cette crainte engendra le type contraire, voulu, dressé, *atteint* : la bête domestique, la bête du troupeau, la bête malade qu'est l'homme, — le chrétien...

4.

L'humanité ne représente *pas* un développement vers le mieux, vers quelque chose de plus fort, de plus haut, ainsi qu'on le pense aujourd'hui. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fautive. Dans sa valeur l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessous de l'Européen de la Renaissance. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser, se fortifier.

Par contre, il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu

des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, d'imaginer un *type supérieur*, quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes surhumains. De tels coups de hasard de la grande réussite, furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils *coups heureux*.

5.

Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme : Il a mené une *guerre à mort* contre ce type supérieur de l'homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, le *méchant* : — l'homme fort, type du *réprouvé*. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'*opposition* envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'intellectualité ne sont que péchés, égarements et *tentations*. Le plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, tandis qu'elle n'était pervertie que par son christianisme ! —

6.

Un spectacle douloureux et épouvantable s'est élevé

devant mes yeux : j'ai écarté le rideau de la *corruption* des hommes. Ce mot dans ma bouche est au moins à l'abri d'un soupçon, celui de contenir une accusation morale de l'homme. Je l'entends — il importe de le souligner encore une fois — dépourvu de *moraline* : et cela au point que je ressens cette corruption précisément aux endroits où, jusqu'à nos jours, on aspirait le plus consciencieusement à la « vertu », à la « nature divine ». J'entends corruption, on le devine déjà, au sens de *décadence* : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs sont des *valeurs de décadence*.

J'appelle corrompu soit un animal, soit une espèce, soit un individu, quand il choisit et *préfère* ce qui lui est désavantageux. Une histoire des « sentiments les plus élevés », des « idéaux de l'humanité » — et il est possible qu'il me faille la raconter — donnerait presque l'explication, *pourquoi* l'homme est si corrompu. La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de *puissance* : où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté *manque* dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité — que des valeurs de dégénérescence, des valeurs *nihilistes*, règnent sous les noms les plus sacrés.

7.

On appelle le christianisme religion de la *pitié*
— La pitié est en opposition avec les affections toni-

ques qui élèvent l'énergie du sens vital : elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit. Par la pitié s'augmente et se multiplie la déperdition de force que la souffrance déjà apporte à la vie. La souffrance elle-même devient contagieuse par la pitié ; dans certains cas, elle peut amener une déperdition totale de vitalité et d'énergie, perte absurde, quand on la compare à la petitesse de la cause (— le cas de la mort du Nazaréen). Voici le premier point de vue ; pourtant il en existe un plus important encore. En admettant que l'on mesure la pitié d'après la valeur des réactions qu'elle a coutume de faire naître, son caractère de danger vital apparaîtra plus clairement encore. La pitié entrave en somme la loi de l'évolution qui est celle de la *sélection*. Elle comprend ce qui est mûr pour la disparition, elle se défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par le nombre et la variété des choses manquées qu'elle *retient* dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d'appeler la pitié une vertu (— dans toute morale *noble* elle passe pour une faiblesse —) ; on est allé plus loin, on a fait d'elle *la* vertu, le terrain et l'origine de toutes les vertus. Mais il ne faut jamais oublier que c'était du point de vue d'une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier *la négation de la vie*. Schopenhauer avait raison quand il disait : La vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d'être niée, — la pitié, c'est la *pratique* du nihilisme. Encore une fois : cet instinct dépressif et contagieux croise ces autres instincts

qui veulent aboutir à conserver et à augmenter la valeur de la vie ; il est, tant comme multiplicateur que comme conservateur de toutes les misères, un des instruments principaux pour la surrection de la *décadence*, — la pitié persuade du néant !... On ne dit pas « le néant » : on met en place « l'au-delà » ; ou bien « Dieu » ; ou « la vie véritable » ; ou bien le nirvâna, le salut, la béatitude... Cette innocente rhétorique, qui rentre dans le domaine de l'idiosyncrasie religieuse et morale, paraîtra *beaucoup moins innocente* dès que l'on comprendra quelle est la tendance qui se drappe ici dans un manteau de paroles sublimes : l'*inimitié* de la vie. Schopenhauer était l'ennemi de la vie, c'est pourquoi la pitié devint pour lui une vertu... On sait qu'Aristote voyait dans la pitié un état maladif et dangereux qu'on faisait bien de déraciner de temps en temps au moyen d'un purgatif : la tragédie, pour lui, était ce purgatif. Pour protéger l'instinct de vie, il faudrait en effet chercher un moyen de porter un coup à une accumulation de pitié, si dangereuse et si malade comme elle est représentée par le cas de Schopenhauer (et malheureusement aussi par celui de toute notre *décadence* littéraire et artistique, de Saint-Petersbourg à Paris, de Tolstoï à Wagner), afin de la faire éclater... Rien n'est plus malsain, au milieu de notre modernité malsaine, que la pitié chrétienne. Être médecins *dans ce cas*, implacables *ici*, diriger le scalpel, cela fait partie de *nous-mêmes*, cela est *notre* façon d'aimer les hommes, par elle *nous* sommes philosophes, nous autres hyperboréens! — — —

8.

Il est nécessaire de dire *qui* nous considérons intérieurement comme notre contraste : — les théologiens et tout ce qui a du sang de théologien dans les veines — toute notre philosophie... Il faut avoir vu de près cette destinée, mieux encore, il faut l'avoir vécue, il faut avoir manqué périr par elle pour ne plus comprendre la plaisanterie dans ce cas (la libre pensée de messieurs nos hommes de science, de nos physiologistes est à mes yeux une *plaisanterie*, la passion leur manque dans ces questions, il leur manque d'avoir *souffert* avec elles). Cet empoisonnement va beaucoup plus loin qu'on ne pense : j'ai trouvé l'instinct théologique de l'orgueil partout où aujourd'hui on se sent « idéaliste », partout où, grâce à une origine plus haute, on s'arroge le droit de regarder la réalité de haut, comme si elle nous était étrangère... L'idéaliste, tout comme le prêtre, a toutes les grandes idées en main (et non seulement en main !), il en joue avec un dédain bienveillant contre la « raison », les « sens », les « honneurs », le « bien-être », la « science », il se sent au-dessus de tout cela, comme si c'étaient des forces pernicieuses et séductrices, au-dessus desquelles « l'esprit » plane en une pure réclusion : comme si l'humilité, la chasteté, la pauvreté, en un mot la *sainteté*, n'avaient pas fait jusqu'à présent beaucoup plus de mal à la vie que n'importe quelles choses épouvantables, que n'importe quels vices... Le pur esprit est pur mensonge. Tant que le prêtre passera encore pour une espèce supérieure, le prêtre, ce négateur, ce calom-

niateur, cet empoisonneur de la vie par *métier*, il n'y a pas de réponse à la question : qu'est-ce que la vérité ? La vérité est déjà placée sur la tête si l'avocat avéré du néant et de la négation passe pour être le représentant de la vérité...

9.

C'est à cet instinct théologique que je fais la guerre : j'ai trouvé ses traces partout ! Celui qui a du sang de théologien dans les veines se trouve, de prime abord, dans une fausse position à l'égard de toutes choses, dans une position qui manque de franchise. Le pathos qui en émane s'appelle la foi : il faut fermer les yeux une fois pour toutes devant soi-même, pour ne pas souffrir de l'aspect d'une fausseté incurable. A part soi, on se fait de cette défectueuse optique une morale, une vertu, une sainteté, on relie la bonne conscience à une vision *fausse*, — on exige qu'aucune autre sorte d'optique n'ait de valeur, après avoir fait sacro-sainte la sienne propre, avec les noms de « Dieu », de « salut », d' « éternité ». Partout où j'allais j'ai mis à jour l'instinct théologique : c'est la forme vraiment *souterraine* de la fausseté. Ce qu'un théologien tient pour vrai, *doit* être faux : c'est presque un critérium de la vérité. C'est son plus bas instinct de conservation qui lui interdit de mettre la réalité en honneur, ou de lui donner la parole en un point quelconque. Partout où atteint l'influence théologique les *évaluations* sont renversées, partout les concepts « vrai » et « faux » sont nécessairement intervertis : « vrai » c'est dans ce cas ce qui est le plus

pernicieux pour la vie; ce qui l'élève, la surhausse, l'affirme, la justifie et la fait triompher s'appelle « faux »... S'il arrive que les théologiens, à travers la « conscience » des princes (ou des peuples), étendent les mains vers la *puissance*, ne doutons pas de ce qui arrive chaque fois dans le fond : la volonté de la fin, la volonté *nihiliste* veut obtenir le pouvoir...

10.

Entre Allemands on m'entendrait de suite, si je disais que la philosophie est corrompue par du sang de théologiens. Le pasteur protestant est le grand-père de la philosophie allemande, le protestantisme lui-même son *peccatum originale*. Définition du protestantisme : le christianisme paralysé d'un côté — et la raison aussi... On n'a qu'à prononcer le mot de « séminaire de Tubingue » pour comprendre ce qu'est en somme la philosophie allemande — une philosophie *par supercherie*... Les Souabes sont les meilleurs menteurs de l'Allemagne, ils mentent innocemment... D'où vient l'allégresse qui, à l'apparition de Kant, passa sur l'Allemagne, dans le monde de la science qui se compose aux trois quarts de fils de pasteurs et de maîtres d'école, — d'où vient la conviction allemande qui maintenant encore trouve son écho, la conviction qu'avec Kant s'inaugure un revirement vers le mieux ? L'instinct théologique dans le savant allemand devinait ce qui redevenait possible... Un chemin détourné vers l'idéal ancien était ouvert, le concept du « monde-vérité », le concept de la morale en tant qu'*essence* du monde (ces deux

plus méchantes erreurs qu'il y ait!) était de nouveau, sinon démontrable, du moins impossible à réfuter, grâce à un scepticisme subtil et rusé... La raison, le *droit* à la raison, n'a pas de grande portée... On avait fait de la réalité une « apparence » ; un monde tout à fait *mensonger*, celui de l'essence était devenu réalité... Le succès de Kant n'est qu'un succès de théologien ; Kant n'était, comme Luther, comme Leibnitz, qu'un frein de plus à l'intégrité allemande déjà si peu solide. — —

11.

Un mot encore contre Kant en tant que *moraliste*. Une vertu doit être *notre* invention, *notre* défense et *notre* nécessité personnelles : prise dans tout autre sens elle n'est qu'un danger. Ce qui n'est pas une condition vitale, est *nuisible* à la vie : une vertu qui n'existe qu'à cause d'un sentiment de respect pour l'idée de « vertu », comme Kant la voulait, est dangereuse. La « vertu », le « devoir », le « bien en soi », le bien avec le caractère de l'impersonnalité, de la valeur générale — des chimères où s'exprime la dégénérescence, le dernier affaiblissement de la vie, la chinoiserie de Kœnigsberg. Les plus profondes lois de la conservation et de la croissance exigent le contraire : que chacun s'invente *sa* vertu, son impératif catégorique. Un peuple périt quand il confond *son* devoir avec la conception générale du devoir. Rien ne ruine plus profondément, plus foncièrement que le devoir impersonnel, le sacrifice devant le dieu Moloch de l'abstraction. — Que l'on n'ait pas

trouvé dangereux l'impératif catégorique de Kant !... Seul l'instinct théologique a pu le prendre sous sa protection ! Une action suscitée par l'instinct de vie prouve sa *valeur* par la joie qui l'accompagne : et ce nihiliste aux entrailles chrétiennes et dogmatiques considérait la joie comme une *objection*... Qu'est-ce qui débilité plus vite que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans une profonde élection personnelle, sans *joie*, tel un automate du « devoir » ? C'est en quelque sorte la *recette* pour la *décadence* et même pour l'imbécillité... Kant devint imbécile. — Et c'était là le contemporain de *Goethe* ! Cette araignée par destination était considérée comme le *philosophe allemand* par excellence — et l'est encore !... Je me garde bien de dire ce que je pense des Allemands... Kant ne voyait-il pas dans la Révolution française le passage de la forme inorganique de l'État à la forme *organique* ? Ne s'est-il pas demandé s'il existe un événement inexplicable autrement que par une aptitude morale de l'humanité, en sorte que, par cet événement, serait démontré, une fois pour toutes, « la tendance de l'humanité vers le bien » ? Réponse de Kant « C'est la Révolution. » L'instinct qui se méprend en toutes choses, l'instinct contre nature, la *décadence* allemande en tant que philosophie — *voilà Kant* ! —

12.

Je mets quelques sceptiques à part, les philosophes de race dans l'histoire de la philosophie : quant au

reste, il ignore les premières exigences de la probité intellectuelle. Ils font tous comme les femmes, ces grands enthousiastes, ces bêtes curieuses, ils prennent les « beaux sentiments » pour des arguments, la « poitrine soulevée » pour le soufflet de forge de la divinité, la conviction pour le *critérium* de la vérité. A la fin de ses jours, Kant, dans son innocence « allemande », a encore cherché à rendre scientifique, sous le nom de « raison pratique », cette forme de la corruption, ce manque de conscience intellectuelle : il inventa *ad hoc* une raison, où l'on n'aurait pas à s'occuper de la raison, et cette raison se manifestait quand parle la morale, quand la revendication idéale « tu dois » se fait entendre. Si l'on considère que chez presque tous les peuples le philosophe n'est que le développement du type sacerdotal, cet héritage du prêtre, *ce faux monnayage devant soi-même*, ne surprend plus. Quand on a des devoirs sacrés, par exemple de rendre les hommes meilleurs, de les sauver, de faire leur salut, quand on porte la divinité dans sa poitrine, quand on est le porte-voix des impératifs supraterrrestres, on se trouve déjà, avec une pareille mission, en dehors des évaluations purement conformes à la raison, — sanctifié soi-même déjà par une pareille tâche, type soi-même d'une hiérarchie supérieure!... En quoi la science regarde-t-elle un prêtre ! Il se trouve trop haut pour elle ! — Et le prêtre a régné jusqu'ici ! Il détermine la conception du « vrai » et du « faux » !...

13.

Ne restons pas au-dessous de la mesure : *nous-mêmes*, nous autres esprits libres, nous sommes déjà une « transmutation de toutes les valeurs », une *réelle* déclaration de guerre et de victoire contre toutes les vieilles conceptions du « vrai » et du « faux ». Les vues les plus précieuses se trouvent les dernières ; mais les vues les plus précieuses sont les *méthodes*. Toutes les méthodes, toutes les suppositions de notre esprit scientifique actuel, avaient contre elles, pendant des siècles, le plus profond mépris : grâce à elles on était exclus des relations avec les « honnêtes gens », — on était considéré comme un « ennemi de Dieu », un dénigreur de la vérité, un « possédé ». En tant que caractère scientifique on était Tchândâla... Nous avons contre nous tout le pathos de l'humanité — sa conception de ce qui *devait* être la vérité, le service de la vérité. Chacun des impératifs « tu dois » était jusqu'à présent dirigé contre nous... Nos objets, notre allure silencieuse, circonspecte, méfiante — tout leur semblait absolument indigne et méprisable. — En dernière instance, il y aurait lieu de se demander, avec quelque raison, s'il n'y avait pas un certain raffinement esthétique à retenir l'humanité dans un si long aveuglement : elle exigeait de la vérité un effet pittoresque, elle exigeait de même que celui qui cherche la connaissance produise sur les sens une forte impression. Notre *humilité* leur fut longtemps contraire... Oh comme ils avaient deviné cela, ces dindons de la divinité! — —

14.

Nous avons changé notre façon de voir. Nous sommes devenus moins prétentieux en toutes choses. Nous ne faisons plus descendre l'homme de « l'esprit », de la « divinité », nous l'avons replacé parmi les animaux. Il est pour nous l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : notre spiritualité en est une suite. Nous nous défendons d'autre part contre une vanité qui, là aussi, voudrait élever sa voix : comme si l'homme avait été la grande pensée de derrière la tête de l'évolution animale. Il n'est absolument pas le couronnement de la création ; chaque être se trouve à côté de lui au même degré de perfection... Et, en prétendant cela, nous allons encore trop loin : l'homme est relativement le plus manqué de tous les animaux, le plus maladif, celui qui s'est égaré le plus dangereusement loin de ses instincts — il est vrai qu'avec tout cela il est aussi l'animal *le plus intéressant* ! — En ce qui concerne les animaux, c'est Descartes qui, le premier, a eu l'admirable hardiesse de considérer l'animal en tant que *machine* : toute notre physiologie s'évertue à démontrer cette proposition. Aussi, logiquement, ne mettons-nous plus l'homme à part, comme faisait Descartes : ce que l'homme conçoit aujourd'hui ne va pas plus loin que sa conception machinale. Autrefois on donnait à l'homme le « libre arbitre » comme une dotation d'un monde supérieur : aujourd'hui nous lui avons même pris l'arbitre, la volonté, en ce sens qu'il n'est plus permis d'entendre par là un attribut. Le vieux mot de « volonté » ne sert plus

qu'à désigner une résultante, une sorte de réaction individuelle qui, nécessairement, fait suite à une série d'irritations soit concordantes, soit contradictoires : — la volonté n' « agit » ni n' « agite » plus... Autrefois on voyait dans la conscience de l'homme, dans l' « esprit », une preuve de son origine supérieure, de sa divinité; pour perfectionner l'homme on lui conseillait de rentrer en lui-même ses sens, comme la tortue, de supprimer les relations avec les choses terrestres, d'écarter l'enveloppe mortelle : il ne restait de lui que l'essentiel : « le pur esprit ». Là aussi nous avons modifié notre manière de voir : l' « esprit », la conscience, nous semblent précisément être les symptômes d'une relative imperfection de l'organisme, une expérience, un tâtonnement, une méprise, une peine qui use inutilement beaucoup de force nerveuse, — nous nions qu'une chose puisse être faite à la perfection, tant qu'elle est faite consciemment. Le « pur esprit » est une bêtise pure : si nous faisons abstraction du système nerveux, de l' « enveloppe terrestre », nous nous trompons dans notre calcul, rien de plus !...

13.

Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion ne sont en contact avec la réalité. Rien que des causes imaginaires (« Dieu », « l'âme », « moi », « esprit », « libre arbitre » — ou même l'arbitre qui n'est « pas libre »); rien que des effets imaginaires (« le péché », « le salut », « la grâce », « l'expiation », « le pardon des péchés »). Une rela-

tion imaginaire entre les *êtres* (« Dieu », « les esprits », « l'âme »); une imaginaire science *naturelle* (anthropocentrique; un manque absolu du concept des causes naturelles); une *psychologie* imaginaire (rien que des malentendus, des interprétations de sentiments généraux agréables ou désagréables, tels que les états du grand sympathique, à l'aide du langage figuré des idiosyncrasies religieuses et morales — (« le repentir », « la voix de la conscience », « la tentation du diable », « la présence de Dieu »); une téléologie imaginaire (« le règne de Dieu », « le jugement dernier », « la vie éternelle »). — Ce monde de *fictions pures* se distingue très à son désavantage du monde des rêves, puisque celui-ci *reflète* la réalité, tandis que l'autre ne fait que la fausser, la déprécier et la nier. Après que le concept « nature » fut inventé, en tant qu'opposition au concept « Dieu », « naturel » devint l'équivalent de « méprisable », — tout ce monde de fictions a sa racine dans la *haine* contre le naturel (— la réalité! —), elle est l'expression du profond déplaisir que cause la réalité... *Mais ceci explique tout.* Qui donc est seul à avoir des raisons pour sortir de la réalité *par un mensonge*? Celui qu'elle fait *souffrir*. Mais souffrir, dans ce cas-là, signifie être soi-même une réalité manquée... La prépondérance du sentiment de peine sur le sentiment de plaisir est la *cause* de cette religion, de cette morale fictive : un tel excès donne la formule pour la *décadence*...

16.

Une critique de la conception chrétienne de Dieu

entraîne une conclusion semblable. Un peuple qui a encore foi en lui-même possède aussi un Dieu qui lui est propre. Il vénère en ce Dieu les conditions qui le rendent victorieux, ses vertus, il projette la sensation de plaisir qu'il se cause à lui-même, le sentiment de puissance dans un être qu'il peut en remercier. Celui qui est riche, veut donner; un peuple fier a besoin d'un Dieu, à qui sacrifier... La religion, dans ces conditions, est une forme de la reconnaissance. On est reconnaissant envers soi-même : voilà pourquoi il faut un Dieu. Un tel Dieu doit pouvoir servir et nuire, doit être ami et ennemi, on l'admire en bien comme en mal. La castration *anti-naturelle* d'un Dieu, pour en faire un Dieu du bien seulement, se trouverait en dehors de tout ce que l'on désire. On a besoin du Dieu méchant autant que du Dieu bon. On ne doit pas précisément sa propre existence à la tolérance, à la philanthropie... Qu'importerait un Dieu qui ne connaîtrait ni la colère, ni la vengeance, ni l'envie, ni la moquerie, ni la ruse, ni la violence, qui ignorerait peut-être même les radieuses *ardeurs* de la victoire et de l'anéantissement? On ne comprendrait pas un Dieu pareil, pourquoi l'aurait-on? Sans doute, quand un peuple périt, quand il sent disparaître définitivement sa foi en l'avenir, son espoir en la liberté, quand la soumission lui paraît être de première nécessité, quand les vertus de la soumission entrent dans sa conscience, comme une condition de la conservation, alors il *faut* aussi que son Dieu se transforme. Il devient maintenant cagot, craintif, humble, il conseille « la paix de l'âme »,

l'absence de la haine, les égards, l'« amour », envers les amis comme envers les ennemis. Il ne fait que moraliser, il rampe dans la tanière de toutes les morales privées, devient le Dieu de tout le monde, le Dieu de la vie privée, il devient cosmopolite... Autrefois il représentait un peuple, la force d'un peuple, tout ce qui est agressif et altéré de puissance, dans l'âme d'un peuple; maintenant il n'est plus que le Dieu bon... En effet, il n'y a pas d'autre alternative pour les Dieux : *ou bien* ils sont la volonté de puissance — alors ils seront les Dieux d'un peuple, — *ou bien* ils sont l'impuissance de la puissance — et alors ils deviendront nécessairement *bons*...

17.

Partout où, d'une façon quelconque, la volonté de puissance diminue, il y a chaque fois un recul physiologique, une *décadence*. La divinité de la *décadence* circonscrite dans ses vertus et ses instincts virils devient nécessairement le Dieu de ceux qui sont dans un état de régression physiologique, le Dieu des faibles. Eux-mêmes ne s'appellent pas les faibles, ils s'appellent les « bons ». On comprend, sans qu'il y ait besoin d'une indication, dans quel moment de l'histoire, la fiction dualistique d'un bon et d'un mauvais Dieu devient possible. Avec le même instinct dont se servent les assujettis pour abaisser leur Dieu vers « le bien en soi », ils enlèvent ses bonnes qualités au Dieu de leurs vainqueurs; ils se vengent de leurs maîtres en *diabolisant* le Dieu de ceux-

ci. Le *bon* Dieu, aussi bien que le diable : tous deux sont des produits de la *décadence*. Comment est-il possible de se soumettre encore, de nos jours, à la simplesse des théologiens chrétiens, pour décréter, avec eux, que le développement de la conception de Dieu depuis le « Dieu d'Israël », le Dieu d'un peuple, jusqu'au Dieu chrétien, l'ensemble de toutes les bontés, puisse être un *progrès*? Mais Renan même le fait. Comme si Renan avait un droit à la simplesse! Le contraire saute aux yeux. Si l'on élimine de la conception de Dieu, les conditions de la vie *ascendante*, tout ce qui est fort, brave, superbe, fier, si cette conception déchoit pas à pas pour devenir le symbole d'un bâton de lassitude, d'une planche de salut pour tous ceux qui se noient, si l'on en fait le Dieu des pauvres gens, des pécheurs, des malades *par excellence* et si l'attribut de « Sauveur », de « Rédempteur » reste en quelque sorte et d'une manière générale le seul attribut divin : à quoi mènera une pareille transformation? une telle *réduction* du divin? — Sans doute : le « règne de Dieu » en est grandi. Autrefois Dieu n'avait que son peuple, son peuple « élu ». Depuis lors il s'en est allé à l'étranger, tout comme son peuple, il s'est mis à voyager sans plus jamais tenir en place : jusqu'à ce que partout il fût chez lui, le grand cosmopolite, — jusqu'à ce qu'il eût de son côté « le grand nombre » et la moitié du monde. Mais le Dieu du « grand nombre », le démocrate parmi les dieux, ne devint quand même pas un fier Dieu païen : il resta juif, il resta le Dieu des carrefours clandestins, le Dieu des recoins et des lieux obscurs, de tous les quartiers malsains du

monde entier Son royaume universel est, avant comme après, un royaume souterrain, un hôpital, un royaume de ghetto... Et lui-même si pâle, si faible, si *décadent*... Les plus blêmes parmi les êtres pâles se rendirent maîtres de lui, messieurs les métaphysiciens, ces albinos de la pensée. Tant ils filèrent leur toile autour de lui, qu'hypnotisé par leurs mouvements, il devint araignée lui-même, lui-même métaphysicien. Maintenant, il s'est remis à dévider le monde hors de lui-même — *sub specie Spinozæ* (1) —, il se transfigura en une chose toujours plus mince, toujours plus pâle, il devint « idéal », « esprit pur », « *absolutum* », « chose en soi »... *La ruine d'un Dieu* : Dieu devint « chose en soi »...

18.

La conception chrétienne de Dieu — Dieu, le Dieu des malades, Dieu, l'araignée, Dieu, l'esprit — est une des conceptions divines les plus corrompues que l'on ait jamais réalisées sur terre; peut-être est-elle même au plus bas niveau de l'évolution descendante du type divin : Dieu dégénéré jusqu'à être *en contradiction avec la vie*, au lieu d'en être la glorification et l'éternel *affirmation*! Déclarer la guerre, au nom de Dieu, à la vie, à la nature, à la volonté de vivre! Dieu, la formule pour toutes les calomnies de l'« en-deçà », pour tous les mensonges de l'« au-

(1) En dehors du rapprochement qui saute aux yeux, Nietzsche essaye un vague jeu de mots sur *Spinne* (araignée) et *Spinoza*. — N. du T.

delà »! Le néant divinisé en Dieu, la volonté du néant sanctifiée!...

19

Que les fortes races du nord de l'Europe n'aient pas repoussé le Dieu chrétien, cela ne fait vraiment pas honneur à leur don religieux, pour ne rien dire de leur goût. Ils auraient dû en finir avec ce produit de la *décadence*, maladif et débile. Voilà pourquoi une malédiction repose sur eux : ils ont absorbé, dans tous leurs instincts, la maladie, la vieillesse, la contradiction, — depuis lors ils n'ont plus créé de Dieu! Deux mille ans presque, et pas un seul nouveau Dieu! Hélas, il subsiste toujours, comme un *ultimatum* et un *maximum* de la force créatrice du divin, du *creator spiritus* dans l'homme, ce pitoyable Dieu du monotono-théisme chrétien! Cet hybride édifice de décombres, né de zéro, d'une idée et d'une contradiction, où tous les instincts de *décadence*, toutes les lâchetés et toutes les fatigues de l'âme trouvent leur sanction! — —

20.

Par ma condamnation du christianisme je ne voudrais pas avoir fait tort à une religion parente qui le dépasse même par le nombre de ses croyants : le *bouddhisme*. Tous deux se valent en tant que religions nihilistes — ce sont des religions de *décadence* — mais tous deux sont séparés de la plus singulière manière. Le critique du christianisme est profondé-

ment reconnaissant aux indianisants d'être à même de les *comparer* maintenant. — Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme, — il porte, comme héritage, la faculté de savoir objectivement et froidement poser les problèmes, il vient après un mouvement philosophique de plusieurs siècles ; l'idée de « Dieu », dans sa genèse, est déjà fixée quand il arrive. Le bouddhisme est la seule religion vraiment *positive* que nous montre l'histoire, même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménalisme —) il ne dit plus « lutte contre le péché », mais, donnant droit à la réalité, « lutte contre la *souffrance* ». Il a déjà derrière lui, et cela le distingue profondément du christianisme, l'illusion volontaire des conceptions morales, — il se trouve placé, pour parler mon langage, par delà le bien et le mal. — Les *deux* faits physiologiques qu'il prend pour base et qu'il considère sont : d'abord, une hypertrophie de la sensibilité, qui s'exprime par une faculté de souffrir raffinée, *ensuite* une hyperspiritualisation, une vie trop prolongée parmi les idées et les procédures logiques, où l'instinct personnel a été lésé en faveur de l'impersonnalité. (— Deux états que du moins quelques-uns de mes lecteurs, les « objectifs » comme moi, connaissent par expérience.) En raison de ces conditions physiologiques, une *dépression* s'est produite, une dépression que Bouddha combat par l'hygiène. Il emploie, comme remède, la vie en plein air, la vie ambulatoire, la tempérance et le choix des aliments, des précautions contre les spiritueux, contre tous les états affectifs qui font de la bile, qui échauffent le sang : point de *soucis*, ni pour soi ni

pour les autres ! Il exige des représentations qui procurent soit le repos, soit la gaieté, — il invente le moyen de se débarrasser des autres. Il entend la bonté, le fait d'être bon, comme favorable à la santé. La *prière* est exclue, tout comme l'*ascétisme* ; pas d'imperatif catégorique, aucune *contrainte*, pas même dans la communauté claustrale — (on peut de nouveau en sortir —). Tout cela n'est considéré que comme moyen pour renforcer cette trop grande sensibilité. C'est pourquoi le bouddhisme n'exige pas la lutte contre les hérétiques ; sa doctrine ne se défend de rien autant que du sentiment de vengeance, de l'aversion, du *ressentiment* (— « l'inimitié ne met pas fin à l'inimitié » : c'est le touchant refrain de tout le bouddhisme....). Et cela avec raison : En considération du principal but diététique, ces émotions seraient tout à fait *malsaines*. Il combat la fatigue spirituelle qu'il trouve à son arrivée, une fatigue qui s'exprime par une trop grande « objectivité » (c'est-à-dire affaiblissement de l'intérêt individuel, perte de l'équilibre, de « l'égoïsme ») par un sévère retour, même des intérêts spirituels, sur la *personnalité*. Dans l'enseignement de Bouddha, l'égoïsme devient un devoir : la « seule chose nécessaire ». La façon de se dégager de la souffrance règle et délimite toute la diète spirituelle (— qu'on se souvienne de cet Athénien qui déclarait également la guerre à « la science pure », de Socrate qui, dans le domaine des problèmes, éleva l'égoïsme personnel à la hauteur d'un principe de morale).

21.

La première condition pour le bouddhisme est un climat très doux, une grande douceur, une grande libéralité dans les mœurs et *pas* de militarisme. Le mouvement doit avoir son foyer dans les castes supérieures, même dans les castes savantes. On veut comme but suprême la sérénité, le silence, l'absence de désirs et on *atteint* son but. Le bouddhisme n'est pas une religion où l'on aspire seulement à la perfection ; la perfection est le cas normal. —

Dans le christianisme, les instincts des soumis et des opprimés viennent au premier plan : ce sont les castes les plus basses qui cherchent en lui leur salut. Ici l'on exerce, comme *occupation*, comme remède contre l'ennui, la casuistique du péché, la critique de soi, l'inquisition de la conscience, ici l'on maintient sans cesse (par la prière) l'extase devant un *puissant* appelé « Dieu » ; ici le plus haut est regardé comme inaccessible, comme un présent, une « grâce ». La publicité manque aussi : le huis-clos, le lieu obscur est chrétien. Ici l'on méprise le corps, l'hygiène est repoussée comme sensualité ; l'Église se défend même contre la propreté (— la première mesure chrétienne après l'expulsion des Maures fut la clôture des bains publics — à Cordoue seul il y en avait deux cent soixante-dix). Une certaine disposition à la cruauté, envers soi-même et envers les autres, est essentiellement chrétienne ; de même la haine des incrédules, des dissidents, la volonté de persécuter. Des idées sombres et inquiétantes occupent le premier plan ; les états d'âme les plus recherchés, ceux qu'on désigne

sous les noms les plus élevés, sont « épileptoïdes » ; la diète est ordonnée de manière à favoriser les phénomènes morbides, et à surexciter les nerfs. Chrétienne est la haine mortelle contre les maîtres de la terre, contre les « nobles » — et en même temps une concurrence cachée et secrète (— on leur laisse le « corps » on ne veut que « l'âme » —). Chrétienne est la haine de *l'esprit*, de la fierté, du courage, de la liberté, du *libertinage* de l'esprit ; chrétienne est la haine contre les *sens*, contre la joie des sens, contre la joie en général...

22.

Le christianisme, lorsqu'il quitta son premier terrain, les castes inférieures, le *souterrain* du monde antique, lorsqu'il chercha la puissance parmi les peuples barbares, n'avait plus devant lui, comme première condition, des hommes *fatigués*, mais des hommes intérieurement abrutis, qui se déchiraient les uns les autres, l'homme fort, mais l'homme atrophié. Le mécontentement de soi-même, la souffrance du corps ne sont pas ici, comme chez les bouddhistes, hyperesthésie et trop grande faculté de souffrir, au contraire, un énorme désir de faire souffrir, de déchaîner la tension intérieure en des actions et des idées contradictoires. Le christianisme avait besoin d'idées et de valeurs *barbares* pour se rendre maître des *barbares*, tels sont le sacrifice des prémices, la consommation du sang dans la Cène, le mépris de l'esprit et de la culture, la torture sous toutes ses formes, corporelle et spirituelle, la grande pompe des cultes. Le boudd-

dhisme est une religion pour des hommes *tardifs*, pour des races devenues bonnes, douces, spirituelles, qui sont trop susceptibles à la douleur (— l'Europe n'est pas encore mûre pour lui —) : il est un rappel de ces races vers la paix et la sérénité, la diète dans les choses de l'esprit, vers un certain endurcissement corporel. Le christianisme veut se rendre maître de *bêtes fauves* ; son moyen c'est de les rendre *malades*, l'affaiblissement est la recette chrétienne pour l'*apprivoisement*, pour la « civilisation ». Le bouddhisme est une religion pour la fin et la lassitude de la civilisation ; le christianisme ne trouve pas encore cette civilisation, il la crée si cela est nécessaire.

23.

Le bouddhisme, encore une fois, est cent fois plus froid, plus véridique, plus objectif. Il n'a plus besoin de *s'apprêter* sa douleur, sa faculté de souffrir, par l'interprétation du péché, il dit simplement ce qu'il pense : « Je souffre ». Pour le barbare, au contraire, souffrir n'est rien de convenable : il a d'abord besoin d'une explication pour s'avouer qu'il souffre (son instinct le pousse plutôt à nier la souffrance, à la supporter en silence). Ici le mot « diable » fut un bienfait : on avait un ennemi prépondérant et terrible — on n'avait pas besoin d'avoir honte de souffrir d'un pareil ennemi. —

Au fond du christianisme il y a quelques finesses qui appartiennent à l'Orient. Avant tout, il sait qu'il est tout à fait indifférent en soi qu'une chose soit vraie, mais qu'il est de la plus haute importance qu'elle

soit crue vraie. La vérité et la *foi* en quelque chose : ce sont là deux mondes d'intérêt tout à fait éloignés l'un de l'autre, presque des mondes *d'oppositions*, — on arrive à l'un et à l'autre sur des chemins foncièrement différents. Le fait d'être initié sur ce point *constituait* presque le sage en Orient : ainsi l'entendent les brahmanes, ainsi l'entendent Platon, et tous les disciples de la sagesse ésotérique. Si, par exemple, il y a du *bonheur* à se savoir sauvé d'un péché, il n'est pas nécessaire, comme condition, que l'homme soit coupable, l'essentiel c'est qu'il se *sente* coupable. Mais, si, de toute façon, la *foi* est nécessaire avant tout, il faudra mettre en discrédit la raison, la connaissance, la recherche scientifique : le chemin de la vérité devient chemin *défendu*. — L'*espoir* intense est un bien plus grand stimulant à la vie que n'importe quel bonheur qui se réalise. Il faut soutenir ceux qui souffrent par un espoir qui ne peut être contredit par aucune réalité, — qui ne peut pas aboutir à une réalisation : un espoir d'au-delà. (A cause de cette faculté de faire languir le malheureux, l'espoir était considéré par les Grecs comme le mal des maux, comme le plus *malin* de tous, celui qui resta au fond de la boîte de Pandore.) — Pour que l'*amour* soit possible, Dieu doit être personnel ; pour que les instincts les plus bas puissent être de la partie, il faut que Dieu soit jeune. Pour la ferveur des femmes on met un beau saint au premier plan, pour celle des hommes une Sainte-Vierge. Ceci à condition que le christianisme veuille devenir maître du sol, où le culte d'Aphrodite et le culte d'Adonis vait déjà déterminé la *conception* du culte. La reven-

dication de la chasteté renforce la véhémence et l'intériorité de l'instinct religieux — elle rend le culte plus chaud, plus enthousiaste, plus intense. — L'amour est l'état où l'homme voit le plus les choses comme elles ne sont *pas*. La force illusoire est à son degré le plus élevé, de même la force adoucissante, la force *glorifiante*. On supporte davantage en amour, on souffre tout. Il s'agissait de trouver une religion où l'on puisse aimer : avec l'amour on se met au-dessus des pires choses dans la vie — on ne les voit plus du tout. — Ceci sur les trois vertus chrétiennes, la foi, l'amour et l'espérance : je les appelle les trois *prudences* chrétiennes. — Le bouddhisme est trop tardif, trop positif, pour être encore prudent de cette façon. —

24.

Je ne fais que toucher ici le problème de l'*origine* du christianisme. Le premier point pour arriver à la solution de ce problème s'énonce ainsi : On ne peut comprendre le christianisme qu'en le considérant sur le terrain où il a grandi, — il n'est point un mouvement de réaction contre l'instinct sémitique, il en est la conséquence même, une conclusion de plus dans sa terrifiante logique ; dans la formule du Sauveur : « Le salut par les juifs ». — Voici le second point : Le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable, mais ce n'est que dans sa complète dégénérescence (qui est en même temps une mutilation et une surcharge de

traits étrangers) qu'il a pu servir, ainsi qu'on l'a utilisé, de type au *Sauveur* de l'humanité.—

Les juifs sont le peuple le plus remarquable de l'histoire universelle, puisque, placés devant la question de l'être ou du non-être, ils ont préféré, avec une clairvoyance inquiétante, l'être à tout prix. ce prix était la *falsification* radicale de tout ce qui est nature, naturel, réalité, tant du monde intérieur que du monde extérieur. Ils se barricadèrent contre toutes les conditions qui *permettaient* jusqu'à présent à un peuple de vivre, ils créèrent une idée contraire aux conditions *naturelles*, — ils ont retourné, l'un après l'autre, la religion, le culte, la morale, l'histoire, la psychologie, pour en faire, d'une façon irrémédiable, le *contraire de ce qui était leur valeur naturelle*. Nous rencontrons encore une fois le même phénomène, élevé à des proportions indicibles, et malgré cela, ce n'en est qu'une copie : — il manque à l'église chrétienne, en comparaison du « peuple des élus », toute prétention à l'originalité. C'est par cela même que les juifs sont le peuple le plus fatal de l'histoire universelle : dans leur influence ultérieure, ils ont tellement faussé l'humanité qu'aujourd'hui encore le chrétien peut sentir d'une façon antijuive, sans se considérer comme la *conséquence extrême du judaïsme*.

Dans ma *Généalogie de la morale*, j'ai présenté pour la première fois psychologiquement l'idée de contraste entre une morale noble et une morale de *ressentiment*, l'une née d'un *non* à l'égard de l'autre : c'est la morale judéo-chrétienne tout entière. Pour pouvoir dire « non » en réponse à tout ce qui repré-

sente le mouvement ascendant de la vie, à tout ce qui est bien né, la puissance, la beauté, l'affirmation de soi sur la terre, il fallut que l'instinct de ressentiment, devenu génie, s'inventât un *autre* monde, d'où cette *affirmation de la vie* nous apparut comme le mal, la chose répréhensible en soi. Psychologiquement parlant, le peuple juif est celui qui possède la force vitale la plus tenace. Transporté dans des conditions impossibles, il prend parti, librement, par une profonde intelligence de conservation, pour tous les instincts de *décadence*, non qu'il soit dominé par eux, mais il y a deviné une puissance qui pouvait le faire aboutir contre le « monde ». Les juifs sont l'opposé de tous les décadents : ils ont pu les *représenter* jusqu'à l'illusion, ils ont su se mettre à la tête de tous les mouvements de *décadence*, avec un *nec plus ultra* du génie de comédien (— avec le christianisme de saint Paul —), pour en faire quelque chose qui fût plus fort que tous les partis affirmant la vie. Pour la catégorie d'hommes qui, dans le judaïsme et dans le christianisme, aspirent à la puissance, pour la catégorie sacerdotale, la *décadence* n'est qu'un moyen : ces hommes ont un intérêt vital à rendre l'humanité malade et à renverser, dans un sens dangereux et calomnieux, la notion de « bien » et de « mal », de « vrai » et de « faux ». —

25.

L'histoire d'Israël est inappréciable comme histoire typique de la *dénaturation* de toutes les valeurs naturelles ; j'indique cinq faits qui montrent cette

dénaturation. Primitivement, surtout du temps des rois, Israël se trouvait, à l'égard de toutes choses, dans un rapport *juste*, c'est-à-dire naturel. Son Javeh était l'expression du sentiment de puissance, de la joie en soi, de l'espoir en soi : c'est en lui que l'on espérait la victoire et le salut, avec lui que l'on attendait avec confiance que la nature donne ce que le peuple désire, avant tout de la pluie. Javeh est le Dieu d'Israël, donc le Dieu de la justice. Il est la logique de tout peuple qui possède le pouvoir et qui en a la conscience tranquille. Dans le culte solennel s'expriment ces deux côtés de l'affirmation d'un peuple : il est reconnaissant pour les grandes destinées qui l'élevèrent à la domination, il est reconnaissant pour la régularité dans la succession des saisons et pour tout le bonheur dans l'élevage et l'agriculture. — Cet état de choses demeura longtemps encore sous forme d'idéal, même lorsqu'il prit fin d'une triste manière : l'anarchie à l'intérieur, l'Assyrien à l'extérieur. Mais le peuple garda, comme sa plus haute aspiration, cette vision d'un roi qui est un bon soldat et un juge sévère : vision propagée avant tout par ce prophète-type (critique et satiriste du moment) Esaïe. — Cependant tous les espoirs restèrent inaccomplis. Le Dieu ancien ne *pouvait* plus rien de ce qu'il avait pu jadis. On aurait dû l'abandonner. Qu'arriva-t-il ? On *transforma*, on *dénatura* la notion de Dieu : c'est à ce prix-là que l'on put le garder. Javeh, le Dieu de la « justice », n'est *plus* un avec Israël, l'expression du sentiment de la dignité nationale : ce n'est plus qu'un Dieu, conditionnel... Sa notion devient un instrument dans les mains d'agitateurs sacerdotaux, qui mainte-

nant interprètent tout le bonheur comme une récompense, tout le malheur comme une punition de la désobéissance envers Dieu, comme un « péché », devient cette manière, la plus mensongère de toutes, d'interpréter une prétendue « loi morale », renversant, une fois pour toutes, la conception naturelle de « cause » et d'« effet ». Lorsque, au moyen de la récompense et de la punition, on a chassé du monde la causalité naturelle, on a besoin d'une causalité *contre nature*, et maintenant succède tout le reste de ce qui est contraire à la nature. Un Dieu qui *demande*, — au lieu d'un Dieu qui conseille, qui est, en somme, l'expression de toute inspiration heureuse du courage et de la confiance en soi... La *morale*, non plus l'expression des conditions de vie et de développement d'un peuple, non plus son instinct vital le plus simple, mais une chose abstraite, contraire à la vie, — la morale, perversion systématique de l'imagination, le « mauvais œil » pour toutes choses. Qu'est-ce que la morale juive, qu'est-ce que la morale chrétienne? Le hasard qui a perdu son innocence; le malheur souillé par l'idée du « péché »; le bien-être un danger, une « tentation »; le malaise physiologique empoisonné par le ver rongeur de la conscience...

26.

La notion de Dieu faussée; la notion de la morale faussée: — la prétraïlle juive n'en resta pas là. On ne pouvait pas se servir de toute l'histoire d'Israël: on s'en débarrassa. Les prêtres réalisèrent cette merveille de falsification dont une grande partie de la

Bible reste un document : Avec un mépris sans égal de toute tradition, à l'encontre de toute réalité historique, ils ont transcrit *dans un sens religieux*, leur propre passé national. Ils en ont fait un instrument stupide de salut et de culpabilité à l'égard de Javeh, de châtiement, d'adoration pour Javeh, de récompense. Nous ressentirions beaucoup plus douloureusement ce honteux acte de falsification de l'histoire, si l'interprétation *ecclésiastique* en cours depuis des milliers d'années, ne nous avait pas presque émoussés pour les exigences de la probité *in historicis*. Et les philosophes secondèrent l'Eglise : le mensonge de l'« ordre moral » traverse toute l'évolution de la philosophie jusqu'à la plus moderne. Que signifie l'« ordre moral » ? Qu'il existe, une fois pour toutes, une volonté de Dieu, qui décide tout ce que l'homme doit faire ou ne pas faire ; que la valeur d'un peuple ou d'un individu se mesure selon que l'on obéit plus ou moins à la volonté de Dieu ; que, dans les destinées d'un peuple ou d'un individu, la volonté de Dieu se montre dominante, c'est-à-dire qu'elle punit ou récompense, selon le degré d'obéissance. Mise en place de ce pitoyable mensonge, la *réalité* dit : une sorte d'hommes parasites qui ne prospère qu'aux dépens de toutes les formations saines de la vie, le *prêtre*, abuse du nom de Dieu : il appelle « règne de Dieu » un état de choses où c'est le prêtre qui fixe les valeurs ; il appelle « volonté de Dieu » les moyens qu'il emploie pour atteindre ou maintenir un tel état de choses ; avec un froid cynisme, il mesure les peuples, les époques, les individus, selon qu'ils ont été utiles ou qu'ils ont résisté à la prépondérance sacer-

dotale. Voyez-les à l'œuvre : sous les mains des prêtres juifs, la *grande* époque de l'histoire d'Israël devint une époque de décomposition ; l'exil, le long malheur, se transforma en une *punition* éternelle pour la grande époque, — une époque où le prêtre n'était pas encore. Ils ont fait selon les besoins, des figures puissantes et *très libres* de l'histoire d'Israël, de misérables cagots et des hypocrites, ou bien des « impies », ils ont simplifié la psychologie de tous les grands événements jusqu'à la formule idiote « d'obéissance ou de désobéissance envers Dieu ». — Un pas de plus : « la volonté de Dieu », c'est-à-dire la condition de conservation pour la puissance du prêtre, doit être *connue*, — pour atteindre ce but, il faut une « révélation ». Autrement dit : une grande falsification littéraire devient nécessaire, on découvre les « Saintes Ecritures », on les rend publiques avec toute la pompe hiérarchique, avec des jeûnes et des lamentations à cause du long état de péché. La « volonté de Dieu » était fixée depuis longtemps : tout le malheur consiste en ce que l'on s'est éloigné de l'« Écriture Sainte »... A Moïse déjà, la « volonté de Dieu » s'était manifestée... Qu'est-ce qui s'était passé ? Le prêtre, avec sévérité et pédanterie, avait formulé, une fois pour toutes, les grands et les petits impôts dont on lui était redevable (— ne pas oublier les meilleurs morceaux de viande, car le prêtre est un mangeur de beefsteck), *ce qu'il voulait avoir*, ce qui « était la volonté de Dieu »... Dès lors toutes les choses de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre devient *partout indispensable*. A tous les événements naturels de la vie, la naissance,

le mariage, la maladie, la mort, pour ne pas parler du sacrifice, « le repas », le parasite apparaît pour les *dénaturer*, pour les « sanctifier » dans sa langue... Car il faut comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle, (l'État, la justice, le mariage, les soins à donner aux pauvres et aux malades), toute exigence inspirée par l'instinct de vie, en un mot, tout ce qui a sa valeur *en soi*, est déprécié par principe, rendu contraire à sa valeur par le parasitisme du prêtre. Pour qu'une sanction après coup devienne nécessaire il faut une puissance qui *confère une valeur*, qui partout nie la nature et qui, par cela seulement, crée une valeur... Le prêtre déprécie, *profane* la nature : c'est à ce seul prix qu'il existe. — La désobéissance envers Dieu, c'est-à-dire envers le prêtre, envers « la loi », s'appelle maintenant « le péché » ; les moyens de se réconcilier avec Dieu sont, comme de juste, des moyens qui assurent encore plus foncièrement la soumission au prêtre : le prêtre seul « rachète »... Vérifiés psychologiquement, dans toute société sacerdotale organisée, les « péchés » deviennent indispensables, ils sont proprement les instruments de la puissance, le prêtre *vit* par les péchés, il a besoin que l'on « pèche »... Dernier axiome : « Dieu pardonne à celui qui fait pénitence », — autrement dit : à celui qui se soumet au prêtre. —

27.

Le christianisme grandit sur un terrain tout à fait *faux*, où toute nature, toute valeur naturelle, toute

réalité avaient contre elles les plus profonds instincts des classes dirigeantes, une forme d'inimitié contre la réalité, inimitié à mort qui n'a pas été dépassée depuis lors. Le « peuple élu », qui n'avait gardé pour toutes choses que des valeurs de prêtres, des mots de prêtres et qui a séparé de soi, avec une logique implacable, comme chose « impie, monde, péché », tout ce qui restait encore de puissance sur la terre, ce peuple créa pour ses instincts une dernière formule, conséquente jusqu'à la négation de soi : il finit par renier, *dans le christianisme*, la dernière forme de la réalité, le « peuple sacré », le « peuple des Élus », la réalité *juive* elle-même. Le cas est de tout premier ordre : le petit mouvement insurrectionnel, baptisé au nom de Jésus de Nazareth, est une *répétition* de l'instinct juif, autrement dit, l'instinct sacerdotal qui ne supporte plus la réalité du prêtre, l'invention d'une forme de l'existence encore plus retirée, d'une vision du monde encore plus irréelle que celle que stipule l'organisation de l'Église. Le christianisme *nie* l'Église...

Je ne vois pas contre qui était dirigée l'insurrection dont Jésus passa, à tort peut-être, pour être le promoteur, si cette insurrection n'était pas dirigée contre l'Église juive, Église pris exactement dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. C'était une insurrection contre « les bons et les justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société, *non pas* contre la corruption de la société, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule. C'est un *manque de foi* en les « hommes supérieurs », un *non* prononcé contre tout ce qui

était prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui, par ce fait, était mise en question, ne fût-ce que pour un instant, était la demeure flottante qui seul permettait au peuple juif d'exister au milieu « de l'eau », la dernière possibilité de survivre difficilement acquise, le *résidu* de l'existence politique autonome : une attaque contre cette existence était une attaque contre son plus profond instinct populaire, contre la plus tenace volonté de vivre d'un peuple qu'il y ait jamais eu sur la terre. Ce saint anarchiste qui appelait le plus bas peuple, les réprouvés et les pécheurs, les Tchândála du judaïsme, à la résistance contre l'ordre établi, — avec un langage qui, maintenant encore, mènerait en Sibérie, si l'on peut en croire les Évangiles, cet anarchiste était un criminel politique, autant du moins qu'un criminel politique était possible dans une communauté absurdement impolitique. Ceci le conduisit à la croix : l'inscription qui se trouvait sur cette croix en est la preuve. Il mourut pour ses péchés, — il manque toute raison de prétendre, quoi qu'on l'ait fait assez souvent, qu'il est mort pour les péchés des autres.

28.

Une telle contradiction était-elle un fait de la conscience ? c'est ce que l'on paraît être en droit de se demander — ou ne l'éprouverions-nous pas simplement comme une contradiction ? Et c'est ici seulement que nous touchons au problème de la *psychologie du Sauveur*. — Je reconnais que je lis peu

de livres avec autant de difficultés que les évangiles. Ces difficultés sont d'autre ordre que celles qui permirent à la savante curiosité de l'esprit allemand de célébrer ses inoubliables triomphes. Le temps est loin, où, moi aussi, pareil à tout autre jeune savant, je savourais, avec la prudente lenteur du philologue raffiné, l'ouvrage de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans, maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les inconséquences de la « tradition »? Comment peut-on, en général, appeler « tradition » des légendes de saints! Les histoires de saints sont la littérature la plus équivoque qu'il y ait : appliquer à elles la méthode scientifique, *s'il n'existe pas d'autres documents*, c'est là un procédé condamné de prime-abord — simple désœuvrement de savant!...

29.

Ce qui me regarde, moi, c'est le type psychologique du Sauveur. Celui-ci *pourrait* tenir dans les évangiles, malgré les évangiles, quoique mutilé et chargé de traits étrangers : comme celui de François d'Assise est conservé dans ses légendes, malgré ses légendes. Il ne s'agit pas de la vérité sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il a dit, sur la façon dont il est mort : mais de savoir si l'on peut encore se représenter son type, s'il a été « conservé »? Les tentatives qui ont été faites pour découvrir, même dans les Évangiles, l'histoire d'une « âme », me semblent, autant que je les connais, donner la preuve d'une détestable frivolité psychologique. M. Renan,

ce pantin *in psychologicis*, a fourni pour l'explication du type de Jésus les deux idées les plus indues que l'on puisse donner : l'idée de *génie* et l'idée de *héros*. Cependant, si une chose n'est pas évangélique, c'est bien l'idée de héros. Le contraire de toute lutte, de tout sentiment de se trouver au combat, s'est mue en instinct : L'incapacité de résistance, se transforme en morale (« ne résiste pas au mal », la plus profonde parole des évangiles, en quelque sorte la clef), la béatitude dans la paix, dans la douceur, dans l'incapacité d'être ennemi. Que signifie la « bonne nouvelle » ? La vie véritable, la vie éternelle est trouvée, — on ne la promet pas, elle est là, elle est *en vous* : C'est la vie dans l'amour, dans l'amour sans déduction, sans exclusion, sans distance. Chacun est enfant de Dieu — Jésus n'accapare absolument rien pour lui —, en tant qu'enfant de Dieu, chacun est égal à chacun... Faire de Jésus un héros ! — Et quel malentendu est encore le mot « génie » ! Toute notre notion d'« esprit », cette idée de civilisation, n'a point de sens dans un monde où vit Jésus. A parler avec la sévérité du physiologiste, un tout autre mot serait bien autrement à sa place... Nous connaissons un état morbide d'irritation du *sens tactile* qui recule devant un attouchement, qui frémit dès qu'il saisit un objet solide. Qu'on réduise un pareil *habitus* à sa dernière conséquence, — il deviendra un instinct, une haine contre toute réalité, une fuite dans « l'insaisissable », dans « l'incompréhensible », une répugnance contre toute formule, toute notion de temps et d'espace, contre tout ce qui est solide, coutume, institution, Eglise;

il deviendra l'habitude d'un monde, où aucune sorte de réalité ne touche plus, un monde qui n'est plus qu'« intérieur », d'un monde « véritable », d'un monde « éternel »... « Le royaume de Dieu est en vous ».. .

30.

La haine instinctive contre la réalité : Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité qui, en général, ne veut plus être « touchée », puisqu'elle sent trop vivement tout contact.

L'exclusion instinctive de toute aversion, de toute inimitié, de toutes les frontières et de toutes les distances dans le sentiment : Suite d'une extrême faculté de souffrir, d'une extrême irritabilité, qui éprouve toute résistance, toute nécessité de résister, comme un insupportable déplaisir (c'est-à-dire comme *dangerueux, déconseillé* par l'instinct de conservation) et qui ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en la non-résistance au mal, l'amour, comme unique, comme *dernière* possibilité de vie...

Voilà les deux *réalités physiologiques* sur quoi s'est élevée la doctrine de la rédemption. Je les considère comme un sublime développement de l'hédonisme sur des bases tout à fait morbides. L'épicurisme, la doctrine de rédemption du paganisme, lui reste proche parent, quoique surchargé d'une forte dose de vitalité grecque et d'énergie nerveuse. Épicure un *décadent typique* : Pour la première fois reconnu comme tel par moi. La crainte de la douleur, même de la douleur infiniment petite, cette

crainte ne peut finir autrement que dans une religion de l'amour...

31.

J'ai donné d'avance ma réponse au problème. La condition pour pouvoir formuler cette réponse était d'admettre que le type du Sauveur ne nous a été conservé que fortement défiguré. Cette défiguration est très vraisemblable : Pour plusieurs raisons, un pareil type ne pouvait pas rester entièrement libre d'additions. Il faut que le milieu où agissait cette figure étrange ait laissé sur lui des traces, et plus encore l'histoire, les destinées des premières communautés chrétiennes : Le type a été enrichi, rétrospectivement, de traits qui ne peuvent être interprétés que par des raisons de guerre et de propagande. Ce monde étrange et malade, où nous introduisent les Évangiles, un monde comme pris d'un roman russe, où le rebut de la société, les maladies nerveuses et l'imbécillité « infantine » semblent s'être donné rendez-vous, ce monde doit de toute façon avoir *grossi* le type : Les premiers disciples en particulier traduisirent dans leur propre cruauté, pour pouvoir en comprendre quelque chose, un être entièrement fait de symboles et de chose insaisissables ; pour eux le type n'*existait* qu'après avoir été moulé dans des moules connus... Le prophète, le messie, le juge futur, le maître de morale, le faiseur de miracle, Jean-Baptiste, autant d'occasions de méconnaître le type. Enfin, n'attachons pas une valeur trop mince à la propriété de toute grande

vénération, surtout lorsqu'elle est sectaire: Elle efface chez les êtres vénérés les traits originaux, souvent péniblement étranges, les idiosyncrasies, *elle ne les voit pas elle-même*. Il faut regretter qu'un Dostoïewski n'ait pas vécu dans le voisinage de cet intéressant décadent, je veux dire quelqu'un qui saurait ressentir précisément le charme saisissant d'un tel mélange de sublime, de morbide et d'enfantin. Un dernier point de vue: le type, en tant que type de décadence, a pu être, en effet, singulièrement multiple et contradictoire: une telle possibilité n'est pas à entièrement exclure. Pourtant tout semble en dissuader: C'est dans ce cas-là que la tradition devrait être remarquablement fidèle et objective: mais nous avons des raisons d'admettre le contraire. Provisoirement, il existe une contradiction béante entre celui qui prêche sur les montagnes, les lacs et les prairies, qui nous apparaît comme un Bouddha sur un terrain très peu indou, et ce fanatique de l'attaque, ennemi mortel des théologiens et des prêtres que la malice de Renan a glorifié comme « *le grand maître en ironie* ». Je ne doute pas moi-même qu'une grande dose de fiel (et même d'*esprit*), ne se soit répandu sur le type du maître qu'à travers l'état d'agitation de la propagande chrétienne: car on connaît abondamment le peu de scrupule des sectaires à s'arranger leur propre *apologie* dans la personne de leur maître. Lorsque la première communauté eut besoin d'un théologien malin et subtil pour juger, quereller et se mettre en colère contre des théologiens, elle se créa son « Dieu » selon ses besoins, comme aussi elle mit dans sa bouche

ces idées, tout à fait contraires à l'Évangile dont maintenant elle ne pouvait se passer, « le retour du Christ », « le jugement dernier ». —

32.

Encore une fois, je m'oppose à ce que l'on inscrive le côté fanatique dans le type du Sauveur : le mot *impérieux* que Renan emploie *annule* à lui seul ce type. La « bonne nouvelle » c'est précisément qu'il n'y a plus de contrastes, le royaume de Dieu appartient aux *enfants*; la foi qui se réveille ici n'est point une foi conquise par des luttes, — elle est là, primordialement, dans l'esprit demeuré infantin. Le cas de la puberté retardée et restée à l'état latent dans l'organisme est familier du moins aux physiologistes, comme symptôme secondaire de dégénérescence. — Une telle foi est sans rancune, ne réprimande pas, ne se défend pas : elle ne porte point « l'épée », — elle ne s'imagine même point qu'elle pourrait séparer un jour, créer des discordes. Elle ne se manifeste point, ni par des miracles, ni par des promesses de récompenses, ni même par les Écritures : elle est elle-même, à chaque instant, son propre miracle, sa récompense, sa preuve, son « royaume de Dieu ». Cette foi ne se formule pas — elle *vit*, elle se défend des formules. Sans doute le hasard du milieu, de la langue, de l'éducation préalable, détermine un certain cercle de conceptions : le premier christianisme ne se sert que de notions judéo-sémitiques (— le manger et le boire dans la sainte Cène en fait partie, cette idée dont on a si malicieusement abusé, comme de tout ce qui

est juif). Mais que l'on se garde d'y voir autre chose qu'un langage de signes, une sémiotique, une occasion de voir des paraboles. Qu'aucune de ses paroles ne doive être prise à la lettre, voilà, pour cet antiréaliste, la condition préalable de tout discours. Parmi les Indous, il se serait servi des idées de Sankhyam, parmi les Chinois de celles de Laotsé — sans y voir de différence. — Avec quelque tolérance dans l'expression, on pourrait appeler Jésus un « libre esprit », — il ne se soucie point de tout ce qui est fixe : le verbe *tue*, tout ce qui est fixe *tue*. L'idée, l'expérience de « vie », comme seul il les connaît, répugnent chez lui à toute espèce de parole, de formule, de loi, de foi, de dogme. Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur : « vie », ou « vérité », ou bien « lumière » sont ses mots pour cette chose intérieure, — tout le reste, toute la réalité, toute la nature, la langue même, n'ont pour lui que la valeur d'un signe, d'un symbole. Il n'est absolument pas permis de se méprendre en cet endroit, si grande que soit la tentation qui se cache dans les préjugés chrétiens, je veux dire ecclésiastiques (1). Ce symbolisme *par excellence*, se trouve en dehors de toute religion, de toute notion du culte, de toute science historique et naturelle, de toute sagesse de vie, de toute connaissance, de toute politique, de toute psychologie, de tous les livres, de tout art, — sa « sagesse » est précisément la *pure ignorance* de pareilles choses. La *civilisation* ne lui est pas même connue par ouï dire, il n'a pas

(1) Différence entre *chrétien* et *ecclésiastique*. Nietzsche fait un jeu de mots sur *christlich* et *kirchlich*. — N. du T.

besoin de lutter contre elle, — il ne la nie pas.. De même pour *l'État*, de même pour les institutions civiles et l'ordresocial, le *travail*, la guerre, — il n'a jamais eu de raison de nier le « monde », il ne s'est jamais douté de l'idée ecclésiastique de « monde »... La *négation* est donc pour lui une chose tout à fait impossible. — La dialectique, elle aussi, fait défaut, de même l'idée qu'une croyance, une « vérité », pourrait être démontrée par des arguments (— *ses* preuves sont des « lumières » intérieures, des sensations de plaisir intérieures et des affirmations de soi, — rien que des « preuves vivifiantes » —). Une pareille doctrine ne peut pas contredire, elle ne comprend pas du tout qu'il y ait d'autres doctrines, qu'il *puisse* y en avoir, elle ne peut pas du tout se représenter un jugement contraire... Partout où elle le rencontre, elle s'attriste de cet « aveuglement » par compassion intérieure — car elle voit la « lumière » — mais elle ne fait pas d'objections...

33.

Dans toute la psychologie de « l'Évangile » manque l'idée de culpabilité et de châtement, de même l'idée de récompense. Le « péché », tout rapport de distance entre Dieu et l'homme est supprimé, — *c'est là précisément le « joyeux message »*. La félicité éternelle n'est point promise, elle n'est point liée à des conditions : elle est la *seule* réalité, — le reste n'est que signe pour en parler...

Les *conséquences* d'un pareil état se dessinent dans une *pratique* nouvelle, proprement la pratique évangé-

lique. Ce n'est pas sa « foi » qui distingue le chrétien. le chrétien agit, il se distingue par une manière d'agir *différente*. Il ne résiste à celui qui est méchant envers lui, ni par des paroles, ni dans son cœur. Il ne fait pas de différence entre les étrangers et les indigènes, entre juifs et non-juifs (« le prochain », exactement le coreligionnaire, le juif). Il ne se fâche contre personne, il ne méprise personne. Il ne se montre pas aux tribunaux et ne s'y laisse point mettre à contribution (« ne pas prêter serment »). Dans aucun cas il ne se laisse séparer de sa femme, même pas dans le cas d'infidélité manifeste. Tout cela est au fond un seul axiome, tout cela est la suite d'un instinct. —

La vie du Sauveur n'était pas autre chose que *cette* pratique, — sa mort ne fut pas autre chose non plus... Il n'avait plus besoin ni de formules, ni de rites pour les relations avec Dieu — pas même de la prière. Il en a fini de tout l'enseignement juif de la repentance et du pardon; il connaît seul la pratique de la vie qui donne le sentiment d'être « divin », « bienheureux », « évangélique », toujours « enfant de Dieu ». La « repentance », la « prière pour le pardon », ne sont *point* des chemins vers Dieu : la *pratique évangélique seule* mène à Dieu, c'est elle qui est « Dieu ». — Ce qui fut *détrôné* par l'Évangile, c'était le judaïsme de l'idée du « péché », du pardon des « péchés », de la « foi », du « salut par la foi », — toute la *dogmatique* juive était niée dans le « joyeux message ».

L'instinct profond pour la manière dont on doit vivre, afin de se sentir « au ciel », afin de se sentir

« éternel », tandis qu'avec une autre conduite on ne se sentirait absolument pas « au ciel » : cela seul est la réalité psychologique de la « rédemption ». — Une vie nouvelle et non une foi nouvelle...

34.

Si je comprends quelque chose chez ce grand symboliste, c'est bien le fait de ne prendre pour des réalités, pour des vérités, que les réalités *intérieures* — que le reste, tout ce qui est naturel, tout ce qui a rapport au temps et à l'espace, tout ce qui est historique ne lui apparaissait que comme des signes, des occasions de paraboles. L'idée du « fils de l'homme » n'est pas une personnalité concrète qui fait partie de l'histoire, quelque chose d'individuel, d'unique, mais un fait « éternel », un symbole psychologique, délivré de la notion du temps. Ceci est vrai, encore une fois, et dans un sens plus haut, du Dieu de ce symboliste type, du « règne de Dieu », du « royaume des cieux », du « fils de Dieu ». Rien n'est moins chrétien que les crudités ecclésiastiques d'un Dieu *personnel*, d'un « règne de Dieu » qui doit venir, d'un « royaume de Dieu » au delà, d'un « fils de Dieu », *seconde personne* de la trinité. Tout cela est — qu'on me pardonne l'expression — le coup de poing dans l'œil — oh dans quel œil ! — de l'Évangile : un *cynisme historique* dans l'insulte du symbole... Pourtant on voit clairement — pas tout le monde, j'en conviens — ce qui est indiqué par les signes de « père » et de « fils » : le mot « fils » exprime la *pénétration* dans le sentiment de la « transfiguration » géné-

rale de toutes choses (la béatitude), le mot « père » ce *sentiment même*, le sentiment d'éternité et d'accomplissement. — J'ai honte de rappeler ce que l'Eglise a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas mis une histoire d'Amphitryon au seuil de la foi chrétienne ? Et un dogme de « l'immaculée conception » par-dessus le marché ? — *Mais ainsi, elle a maculé la conception.* — —

Le « royaume des cieux » est un état du cœur, — ce n'est pas un état « au-dessus de la terre » ou bien « après la mort ». Toute l'idée de la mort naturelle *manque* dans l'Évangile : la mort n'est point un pont, point un passage ; elle est absente, puisqu'elle fait partie d'un tout autre monde, apparent, utile seulement en tant que signe. L'« heure de la mort » n'est pas une idée chrétienne — « l'heure », le temps, la vie physique et ses crises, n'existent pas pour le maître de « l'heureux message »... Le « règne de Dieu » n'est pas une chose que l'on attend, il n'a point d'hier et point d'après-demain, il ne vient pas en « mille ans », — il est une expérience du cœur ; il est partout, il n'est nulle part..

35.

Ce « joyeux messager » mourut comme il avait vécu, comme il avait enseigné, — non *point* pour « sauver les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. La *pratique*, c'est ce qu'il laissa aux hommes : son attitude devant les juges, devant les bourreaux, devant les accusateurs et toute espèce de calomnie et d'outrages — son attitude sur la croix

Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un pas pour éloigner de lui la chose extrême, plus encore, il la *provoque*... Et il prie, souffre et aime avec ceux qui lui font du mal... Ne *point* se défendre, ne *point* se mettre en colère, ne *point* rendre responsable... Mais aussi ne point résister au mal, — *aimer le mal*...

36.

— Nous, les tous premiers, nous autres *esprits libérés*, nous possédons les conditions nécessaires à comprendre quelque chose que dix-neuf siècles ont mal interprété, — cette véracité devenue instinct et passion, qui fait la guerre au « saint mensonge » plus encore qu'à tout autre mensonge... On était indiciblement loin de notre neutralité bienveillante et circonspecte, de cette discipline de l'esprit qui permit seule de deviner des choses si éloignées et si subtiles : avec un égoïsme effronté on voulut, de tous temps, n'y trouver que son *propre* avantage, de la contradiction avec l'Évangile on a édifié l'*Église*...

Quiconque chercherait encore des indices, pour découvrir la divinité ironique qui, derrière le grand théâtre du monde, agite ses doigts, ne trouverait pas un petit argument dans ce *gigantesque point d'interrogation* qui s'appelle le christianisme. L'humanité se met à genoux devant le contraire de ce qui était l'origine, le sens, le *droit* de l'Évangile; elle a sanctifié dans l'idée d'« Église » ce que le « joyeux messager » considérait précisément comme *au-dessous* de lui, comme *derrière* lui. — On cherche en vain une plus grande forme de l'*ironie historique*. — —

37.

— Notre époque est fière de son sens historique : comment a-t-elle pu se laisser convaincre de cette insanité, qu'il se trouve au seuil du christianisme *une grossière fable de sauveur et de faiseur de miracles*, et que tout ce qui est spirituel et symbolique ne s'est développé que plus tard ? Bien au contraire : l'histoire du christianisme — depuis la mort sur la croix — est l'histoire d'une graduelle interprétation toujours plus fausse et plus grossière du symbolisme *primitif*. Chaque fois que le christianisme se répandait sur des masses plus compactes et plus grossières qui comprenaient toujours moins les conditions premières de sa naissance, il devenait nécessaire de *vulgariser* le christianisme, de le *barbariser*, — il a absorbé en lui des dogmes et des rites de tous les cultes souterrains de l'empire Romain, le non-sens de toutes les espèces de maladies mentales. La nécessité de rendre la croyance elle-même aussi malade, aussi basse, aussi vulgaire, que les besoins qu'elle devait satisfaire étaient malades, bas et vulgaires, — voilà la nécessité du christianisme. La *barbarie malade* accumule enfin sa propre puissance dans l'Église, — dans l'Église, cette forme d'inimitié envers toute justice, toute hauteur d'âme, toute discipline de l'esprit, toute humanité libre et bonne. — Les valeurs *chrétiennes* — et les valeurs nobles : nous autres, esprits libérés, nous avons été les premiers à rétablir ce contraste, le plus grand qu'il y ait ! —

— Ici, je n'étouffe pas un soupir. Il y a des jours, où un sentiment me vient plus noir que la plus noire mélancolie — le *mépris des hommes*. Et pour ne point laisser de doute sur ce que je méprise, et qui je méprise : je dirai que c'est l'homme d'aujourd'hui avec qui je suis fatalement contemporain. L'homme d'aujourd'hui — son souffle impur me fait étouffer... Pareil à tous les clairvoyants, je suis d'une grande tolérance envers le passé, c'est-à-dire que *généreusement* je me contrains moi-même : je passe, avec une morne circonspection sur ces milliers d'années d'un monde-cabanon qui s'appelle « christianisme », « foi chrétienne », « église chrétienne », — je me garde de rendre l'humanité responsable de ses maladies mentales, mais mon sentiment se retourne, éclate, dès que j'entre dans le temps moderne, dans *notre* temps. Notre temps est un temps qui *sait*... Ce qui, autrefois, n'était que malade, est devenu inconvenant aujourd'hui, — de nos jours c'est une inconvenance d'être chrétien. *Et c'est ici que commence mon dégoût.*

— Je regarde autour de moi : il n'est plus resté un mot de ce qui autrefois s'appelait « vérité », nous ne supportons plus qu'un prêtre prononce le mot de « vérité », même si ce n'est que du bout des lèvres. Même avec les plus humbles exigences d'équité, il *faut* que l'on sache aujourd'hui qu'un théologien, un prêtre, un pape, à chaque phrase qu'il prononce, ne commet pas seulement une erreur, mais fait encore un *mensonge*, — qu'il ne lui est plus permis de mentir par « innocence » ou par « ignorance »...

Le prêtre, lui aussi, sait comme n'importe qui, qu'il n'y a plus de « Dieu », plus de « péché », plus de « Sauveur », — que le « libre arbitre », « l'ordre moral » sont des mensonges : — le sérieux, la profonde victoire spirituelle sur soi-même ne permettent plus à personne d'être ignorant sur ce point... Toutes les idées de l'Église sont reconnues pour ce qu'elles sont, le plus méchant faux monnayage qu'il y ait, pour *déprécier* la nature et les valeurs naturelles; le prêtre lui-même est reconnu pour ce qu'il est, la plus dangereuse espèce de parasite, la véritable tarentule de la vie... Nous savons, notre *conscience* sait aujourd'hui —, ce que valent ces inquiétantes inventions des prêtres et de l'Église, *à quoi elles servaient*. Par ces inventions fut atteint un état de pollution de l'humanité dont le spectacle peut inspirer l'horreur. — Les idées d' « au-delà », de « jugement dernier », d' « immortalité de l'âme », l' « âme » elle-même, sont des instruments de torture, des systèmes de cruauté dont les prêtres se servirent pour devenir maîtres, pour rester maîtres... Chacun sait cela : et *malgré cela tout reste dans l'ancien état de choses*. Où donc est allé le dernier sentiment de pudeur, de dignité devant soi-même, si nos hommes d'État eux-mêmes, une espèce d'hommes généralement très francs, foncièrement anti-chrétiens en action, s'appellent aujourd'hui encore des chrétiens et vont à la communion?... Un jeune⁽¹⁾ prince à la tête de ses régiments, superbe expression

(1) Jeune a été supprimé dans le texte allemand. On comprendra !... — N. du T.

de l'égoïsme et de l'orgueil de son peuple, — mais sans aucune pudeur, s'avouant chrétien !... Que nie donc le christianisme ? Qu'est pour lui le « monde » ? Quand on est soldat, juge, patriote ; quand on se défend ; quand on tient à son honneur ; quand on veut son propre avantage ; quand on est fier... La pratique de tous les moments, chaque instinct, chaque évaluation devenant *action*, est aujourd'hui antichrétienne ; quel *avorton de fausseté* doit être l'homme moderne pour ne pas avoir honte, quand même, de s'appeler chrétien ! — — —

39.

— Je reviens sur mes pas, je raconte la véritable histoire du christianisme. — Le mot « christianisme » déjà est un malentendu —, au fond il n'y a eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix. L'« Évangile » est mort sur la croix. Ce qui, depuis lors, s'est appelé « Évangile », était déjà le contraire de ce que le Christ avait vécu : un « mauvais message », un *dysangelium*. Il est faux jusqu'au non-sens de voir dans une « foi », par exemple la foi au salut par le Christ, le signe distinctif du chrétien : Ce n'est que la *pratique* chrétienne, une vie telle que *vécut* celui qui mourut en croix, qui est chrétienne... De nos jours encore une vie *pareille* est possible à *certain*s hommes, *nécessaire* même : le christianisme véritable et primitif sera possible à toutes les époques... *Non pas* une foi différente, mais un *faire* différent, *ne pas faire* certaines choses, et surtout, mener une autre vie... Les états de conscience, une foi quelconque, par

exemple, croire vraie une chose — tout cela est (le psychologue le sait) — complètement indifférent et de cinquième ordre, si on le compare à la valeur des instincts : pour parler plus exactement, toute notion de causalité spirituelle est fausse. Réduire le fait d'être chrétien, le christianisme à un fait de croyance, à une simple phénoménalité de conscience, c'est ce qui s'appelle nier le christianisme. *De fait, il n'y a jamais eu de chrétiens.* Le « chrétien », ce qui depuis deux mille ans s'appelle chrétien, n'est qu'un malentendu psychologique. A y regarder de plus près, *malgré* la « foi », les instincts seuls régnaient en lui — et quels *instincts* ! — La foi ne fut, de tous temps, par exemple chez Luther, qu'un manteau, un prétexte, un *voile*, cachant le jeu des instincts, un sage *aveuglement* sur le règne de *certain* instincts... La « foi » — je l'ai déjà appelée la véritable *prudence* chrétienne —, on a toujours *parlé* de « foi », on a toujours *agi* par instinct... Dans le monde des représentations, chez le chrétien, il n'y a rien qui touche à la réalité : nous reconnaissons, par contre, dans la haine instinctive *contre* toute réalité, l'élément impulsif, le seul élément impulsif dans les racines du christianisme. Qu'est-ce qui s'ensuit ? Que *in psychologicis* l'erreur est également radicale, c'est-à-dire déterminante pour les êtres, c'est-à-dire *substance*. Qu'on enlève ici une seule idée, une seule réalité, et tout le christianisme roule dans le néant. Regardé de haut, ce fait, le plus étrange de tous, reste une religion non seulement motivée par des erreurs, mais inventive et même géniale seulement sur le domaine des erreurs qui mettent le vie en danger et

empoisonnent le cœur. — *Et c'est là un spectacle pour les dieux* — pour ces divinités qui sont en même temps des philosophes et que j'ai rencontrées, par exemple, dans ces célèbres dialogues de Naxos. Au moment où le *dégoût* les quitte (et nous quitte nous !) ils deviennent reconnaissants pour le spectacle que leur procure le chrétien : la petite étoile, misérablement petite, qui s'appelle la Terre, mérite peut-être seule, à cause de ce curieux cas, un intérêt divin, un regard divin... Mais ne mésestimons pas le chrétien : le chrétien, faux *jusqu'à l'innocence*, dépasse de beaucoup le singe ; — en ce qui concerne le chrétien, la théorie de descendance devient une pure amabilité...

40.

— Le sort de l'Évangile se décida au moment de la mort, il était suspendu à la « croix »... Ce fut la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, la croix qui généralement était réservée à la *canaille*, — cet épouvantable paradoxe seul amena les disciples devant le véritable problème : « *Qui était-ce ? qu'était cela ?* » — On ne comprend que trop bien le sentiment ému et offensé jusqu'au fond de l'être, l'appréhension qu'une pareille mort puisse être la *réfutation* de leur cause, le terrible point d'interrogation : « Pourquoi en est-il ainsi ? » — Là tout *devait* être nécessaire, avoir un sens, une raison, une raison supérieure ; l'amour d'un disciple ne connaît pas le hasard. Alors seulement s'ouvrit l'abîme : « Qui est-ce qui l'a tué ? qui était son ennemi naturel ? » — Cette question

surgit comme un éclair. Réponse : le judaïsme *régnant*, sa classe dirigeante. Depuis lors, on se trouva en révolte *contre* l'ordre, on considéra postérieurement Jésus comme *un révolté contre l'ordre* établi. Jusqu'alors ce trait guerrier et négatif *manquait* à son image : plus encore, il en était la négation. Il est évident que la petite communauté n'avait *pas* compris l'essentiel, l'exemple donné par cette mort, la liberté, la supériorité *sur* toute idée de ressentiment : cela prouve combien peu elle le comprenait ! Par sa mort Jésus ne pouvait rien vouloir d'autre, en soi, que de donner la *preuve* la plus éclatante de sa doctrine... Mais ses disciples étaient loin de *pardonner* cette mort, ce qui eût été évangélique au plus haut degré ; ou même de *s'abandonner* à une pareille mort en une douce et sereine tranquillité d'âme... C'est le sentiment le moins évangélique, la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que la cause fût jugée par cette mort : on avait besoin de « récompense », de « jugement » (— et pourtant que peut-il y avoir de plus contraire à l'Évangile que « la récompense », la « punition », le « jugement ! ») L'attente populaire d'un messie revint encore une fois au premier plan : un moment historique fut pris en considération : le « royaume de Dieu » descend sur la terre pour juger ses ennemis... Mais c'est là la cause même du malentendu : le « royaume de Dieu » considéré comme acte final, comme promesse ! L'Évangile avait précisément été l'affirmation, l'accomplissement, la *réalité* de ce « royaume ». C'est la mort du Christ qui fut le « royaume de Dieu ». Maintenant on inscrit dans le type du

maître tout ce mépris et cette amertume contre les pharisiens et les théologiens, — et par là on *fit* de lui un pharisien et un théologien ! D'autre part, la vénération sauvage de ces âmes dévoyées ne supporta plus le droit de chacun à être enfant de Dieu, ce droit que Jésus avait enseigné : leur vengeance consistait à *élever* Jésus d'une façon détournée, à le détacher d'eux-mêmes, tout comme autrefois les Juifs, par haine de leurs ennemis, s'étaient séparés de leur Dieu pour l'élever dans les hauteurs. Le Dieu unique, le Fils unique : tous les deux étaient des productions du *ressentiment* !...

41.

— Et, dès lors, est apparu un problème absurde. « Comment Dieu *pouvait-il* permettre cela ? » La raison troublée de la petite communauté y trouva une réponse d'une absurdité vraiment terrible : Dieu donna son fils pour le pardon des péchés, en *sacrifice*. Ah, comme tout à coup c'en fut fini de l'Évangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et cela sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l'*innocent* pour les fautes des pécheurs ! Quel paganisme épouvantable ! — Jésus n'avait-il pas supprimé lui-même l'idée de « péché » ? — N'avait-il pas nié l'abîme entre Dieu et l'homme, *vécu* cette unité entre Dieu et l'homme, qui était son « joyeux message » ?... Et ce n'était *pas* pour lui un privilège ! — Dès lors s'introduit peu à peu dans le type du Sauveur : la doctrine du jugement et du retour, la doctrine de la mort par sacrifice, la doctrine de l'*ascen-*

sion, qui escamote toute idée de « salut », toute la seule et unique réalité de l'Évangile — en faveur d'un état après la mort... Saint Paul a rendu logique cette conception — impudeur de conception ! — avec cette insolence rabbinique qui lui est propre en toutes choses : « Si Christ n'est pas ressuscité des morts, notre foi est vaine. » — Et d'un seul coup l'Évangile devint la plus digne de mépris des irréalisables promesses, l'*impudente* doctrine de l'immortalité personnelle... Saint Paul, lui-même, dans son enseignement, en faisait une *récompense* !...

42.

On voit ce qui prenait fin par la mort sur la croix : un effort nouveau, tout à fait prime-sautier, vers un mouvement d'apaisement bouddhique, vers le *bonheur sur terre*, nonseulement promis, mais réalisé. Car — je l'ai déjà relevé — ceci reste la différence essentielle entre les deux religions de décadence : le bouddhisme ne promet pas, mais tient, le christianisme promet tout, mais ne *tient rien*. — Le « joyeux message » fut suivi de près par le *pire* de tous : celui de saint Paul. En saint Paul s'incarne le type contraire du « joyeux messager », le génie dans la haine, dans la vision de la haine, dans l'implacable logique de la haine. Combien de choses ce « dysangéliste » n'a-t-il pas sacrifiées à la haine ! Avant tout le Sauveur : il le cloua à sa croix. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et le droit de tout l'Évangile — rien n'existait plus que ce qu'entendait dans sa haine ce faux mon-

nayeur, rien que ce qui pouvait lui être utile. *Plus de réalité, plus de vérité historique!*... Et, encore une fois, l'instinct sacerdotal du Juif commit le même grand crime contre l'histoire, — il effaça simplement l'hier et l'avant-hier du christianisme, il *s'inventa* une histoire du premier christianisme. Plus encore : saint Paul faussa à nouveau l'histoire d'Israël, pour la faire apparaître comme la préface de *ses* actes : tous les prophètes ont parlé de *son* « Sauveur »... L'Eglise faussa plus tard jusqu'à l'histoire de l'humanité pour en faire le prélude du christianisme... Le type du Sauveur, la doctrine, la pratique, la mort, le sens de la mort, même l'après la mort — rien ne resta intact, rien ne garda plus de sa ressemblance avec la réalité. Saint Paul déplaça tout simplement le centre de gravité de toute l'existence, *derrière* cette existence, — dans le *mensonge* de Jésus « ressuscité ». Au fond il ne pouvait pas se servir du tout de la *vie* du Sauveur, — il avait besoin de la *mort* sur la croix et encore de quelque chose d'autre... Croire à la sincérité d'un saint Paul qui avait sa patrie au siège principal du rationalisme stoïcien, quand, avec une hallucination, il s'apprêtait une *preuve* de la survivance du Sauveur, ou même croire au récit que ce fut *lui* qui eut cette hallucination, serait une véritable *niaiserie* de la part d'un psychologue : saint Paul voulut le but, *donc* il voulait aussi les moyens... Ce qu'il ne croyait pas lui-même, les niais chez qui il jeta *sa* doctrine, le crurent. — *Son* besoin était la *puissance* ; avec saint Paul le prêtre voulut encore une fois le pouvoir, — il ne pouvait se servir que d'idées, d'enseignements,

de symboles; qui tyrannisent les foules, qui forment des troupeaux. Qu'est-ce que Mahomet emprunta plus tard au christianisme? L'invention de saint Paul, son moyen de tyrannie sacerdotale pour former des troupeaux: la foi en l'immortalité — c'est-à-dire, *la doctrine du « jugement »*...

43.

Quand on ne place pas le centre de gravité de la vie dans la vie, mais dans « l'au-delà » — dans le néant, — on a enlevé à la vie son centre de gravité. Le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit toute raison, toute nature dans l'instinct — tout ce qui est dans les instincts est bienfaisant, vital, tout ce qui promet l'avenir, maintenant éveille la méfiance. Vivre de manière à ne plus avoir de raison de vivre, cela devient maintenant la raison de la vie. A quoi bon de l'esprit public, à quoi bon encore de la reconnaissance pour les origines et les ancêtres, à quoi bon collaborer, avoir confiance, s'occuper du bien général et l'encourager?... Autant de « tentations », autant de déviations du « droit chemin » — « une seule chose est nécessaire »... Que chacun soit « âme immortelle » et de rang égal avec chacun, que, dans l'ensemble des êtres, le « salut » de chacun puisse revendiquer une importance éternelle, que de petits cagots, des toqués aux trois quarts aient le droit de se figurer que pour eux les lois de la nature soient *enfreintes* sans cesse, — une telle gradation de tous les égoïsmes, jusqu'à l'infini jusqu'à l'impertinent, ne peut pas être marquée

d'assez de mépris. Et pourtant le christianisme doit sa *victoire* à cette pitoyable flatterie de la vanité personnelle, — par là il a attiré à lui tout ce qui est manqué, bassement révolté, tous ceux qui n'ont pas eu leur part, le rebut et l'écume de l'humanité. Le « salut de l'âme », autrement dit : « le monde tourne autour de moi... » Le poison de la doctrine des « droits *égaux* pour tous » — ce poison le christianisme l'a semé par principe; le christianisme a détruit notre bonheur sur la terre... Accorder l'immortalité à Pierre et à Paul fut jusqu'à présent l'attentat le plus énorme, le plus méchant contre l'humanité *noble*. — Et n'estimons pas à une trop faible valeur la fatalité qui du christianisme s'est glissée jusque dans la politique! Personne aujourd'hui n'a plus l'audace des privilèges, des droits de domination, du sentiment de respect envers soi et son prochain, — du *pathos de la distance*. Notre politique est *malade* de ce manque de courage! L'aristocratie de sentiment a été le plus souterrainement miné par le mensonge de l'égalité des âmes, et si la foi en les « droits du plus grand nombre » fait des révolutions, et *fera* des révolutions, c'est, n'en doutons pas, le christianisme, ce sont les appréciations chrétiennes qui transforment toute révolution en sang et en crime! Le christianisme est une insurrection de tout ce qui rampe, contre ce qui est élevé : l'évangile des « petits » *rend* petit...

44.

— Les Évangiles sont d'inappréciables documents

en faveur de la corruption, déjà constante, dans le sein même des premières communautés. Ce que plus tard saint Paul mena à bien avec le cynisme logique du rabbin n'était pourtant qu'un phénomène de décomposition qui commença à la mort du Sauveur. — On ne peut pas les lire avec assez de précautions ces Évangiles; ils ont leur difficulté derrière chaque mot. J'avoue, et on m'en saura gré, que, par cela même, ils sont pour le psychologue un plaisir de premier ordre, — le *contraste* de toute corruption naïve, le raffinement par excellence, la maîtrise dans la corruption psychologique. Les Évangiles doivent être pris à part. La Bible en général ne supporte pas de comparaisons. On est entre juifs : *premier* point de vue pour ne pas entièrement perdre le fil. Cette dissimulation de soi sous une « chose sainte », tout à fait géniale, jamais atteinte ailleurs, même de loin, dans les livres et les hommes, ce faux monnayage de paroles et de gestes devenu un *art*, n'est pas le hasard d'un don individuel, d'une quelconque nature d'exception. Ici il faut de la *race*. Dans le christianisme, l'art de mentir saintement, qui est tout le judaïsme, un apprentissage des plus sérieux et une technique de plusieurs siècles, en arrive à la dernière perfection. Le chrétien, cet *ultima ratio* du mensonge, est le juif, toujours juif, encore juif, triplement juif... La volonté de n'employer par principe que des idées, des symboles, des attitudes démontrées par la pratique du prêtre, le refus instinctif de toute *autre* pratique, de toute autre perspective de valeur et de nécessité — ce n'est pas seulement tradition, mais *hérédité* :

c'est par cette hérédité seule qu'agit la nature. Toute l'humanité, même les meilleurs cerveaux des meilleures époques — (un seul excepté qui peut-être n'était qu'un monstre) — s'est laissé tromper. On a lu l'Évangile comme le *livre de l'innocence* : pas le moindre signe qui indique avec quelle maîtrise la comédie a été jouée. Pourtant, si nous les voyions, ne fût-ce qu'en passant, tous ces singuliers cagots, ces saints artificiels, c'en serait fait d'eux, — et puisque je ne lis pas un mot sans voir des attitudes, *pour moi c'en est fait d'eux...* Ils ont une certaine façon de lever les yeux que je ne puis supporter. — Heureusement que, pour la plupart des gens, les livres ne sont que de la *littérature*. Il ne faut pas se laisser éconduire : « Ne jugez point ! » disent-ils, mais ils envoient en enfer tout ce qui se trouve sur leur chemin. En laissant juger Dieu, ils jugent eux-mêmes; en glorifiant Dieu, ils se glorifient eux-mêmes; en exigeant la vertu dont ils sont capables — plus encore, celle dont ils ont besoin pour se maintenir, — ils se donnent la grande apparence de lutter pour la vertu, l'apparence d'un combat pour le règne de la vertu. « Nous vivons, nous mourons, nous nous sacrifions *pour le bien* », (la « vérité », la « lumière », le « royaume de Dieu ») : en réalité ils font ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire. En faisant les humbles, comme des sournois, assis dans leurs coins, vivant dans l'ombre comme des ombres, ils s'en font un *devoir* : l'humilité de vie leur apparaît comme un devoir, elle est une preuve de plus de leur piété. Ah! cette sorte de mensonge humble, chaste, apitoyé! « La vertu

elle-même doit rendre témoignage pour nous... » Qu'on lise les Évangiles comme des livres de séduction par la *morale* : la morale est accaparée par ces petites gens, ils savent ce qu'il en est de la morale! L'humanité se laisse le mieux *mener par le bout du nez* au moyen de la morale! — En réalité, la *fatuité* consciente de se sentir *choisi*, joue à la modestie : on s'est placé, *soi*, la « communauté », les « bons et les justes », une fois pour toutes, d'un côté, de celui de la « vérité » — et le reste, « le monde », de l'autre côté... C'était la plus dangereuse folie des grandeurs qu'il y ait jamais eue sur la terre : de petits avortons de cagots et de menteurs ont accaparé peu à peu les idées de « Dieu », de « vérité », de « lumière », d'« esprit », d'« amour », de « sagesse », de « vie », comme si ces idées étaient en quelque sorte les synonymes de leur propre être, pour en marquer la séparation entre eux et le « monde »; de vrais petits juifs, mûrs pour toute sorte de petites maisons, retournèrent les valeurs *d'après eux-mêmes*, comme si le chrétien était le sens, le sel, la mesure et le *dernier jugement* de tout le reste... C'est ainsi que devint possible l'existence fatale d'une sorte de folie des grandeurs voisine, de même race, que la folie *juive* : dès que s'ouvrit l'abîme entre juifs et chrétiens circoncis, il ne resta plus de choix pour ces derniers, il leur fallut employer, contre les juifs eux-mêmes, les mêmes procédés de conservation de soi que l'instinct juif leur conseillait, tandis que les juifs ne les avaient employés jusque-là que contre les gentils. Le chrétien n'est qu'un juif de « confession plus libre. » —

45.

— Je donne quelques exemples de ce que ces petites gens s'étaient mis dans la tête, de ce qu'ils ont *mis dans la bouche* de leur maître : rien que des confessions de « belles âmes ». —

« Et s'il y a quelque part des gens qui ne vous reçoivent, ni ne vous écoutent, retirez-vous de là et secouez la poussière de vos pieds, afin que cela leur serve de témoignage. Je vous le dis en vérité : au jour du jugement Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville-là. » (MARC, VI, 11.) — Comme c'est *évangélique!*

« Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient, il vaudrait mieux pour lui qu'on mît autour de son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer. » (MARC, IX, 42.) — Comme c'est *évangélique!*

« Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le; mieux vaut pour toi entrer dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » (MARC, IX, 47.) — Ce n'est point précisément l'œil qui est en question...

« Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir avec puissance. » (MARC, IX, 1.) — Bien menti, lion!...

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. *Car...* » (*Remarque d'un psychologue* : La morale

chrétienne est réfutée par ses « *car* » : ses « raisons » réfutent, — cela est chrétien). (MARC, VIII, 34.) —

« Ne jugez point, *afin que vous ne soyez point jugés*... On vous mesurera avec la mesure dont *vous* vous serez servi. » (MATTHIEU, VII, 1.) — Quelle conception de justice, d'un juge « intègre »!...

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense méritez-vous*? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même? Et si vous saluez seulement vos frères, *que faites-vous d'extraordinaire*? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même? » (MATTHIEU, V, 46.) — Principe de l'« amour chrétien » : il veut en fin de compte être bien payé...

« Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (MATTHIEU, VI, 15.) — Très compromettant pour « le père » en question.

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice; et toutes ces choses vous seront données par-dessus. » (MATTHIEU, VI, 33.) — Toutes ces choses: c'est-à-dire nourriture, vêtements, toutes les nécessités de la vie. Une *erreur*, pour s'exprimer discrètement... Immédiatement après, Dieu apparaît comme tailleur, du moins dans certains cas...

« Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes. » (LUC, VI, 23.) — *Impudente* racaille! Elle se compare déjà aux prophètes...

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu. Dieu le

détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes. » (SAINT PAUL : I *Corinthiens*, III, 16.) On ne peut pas assez mépriser de pareilles idées...

« Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre les moindres jugements ? » (SAINT PAUL : I *Corinthiens*, VI, 2.) — Malheureusement, ce n'est pas seulement la parole d'un fou enfermé... Cet épouvantable imposteur continue mot à mot : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie ?... »

« Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication... Parmi vous qui avez été appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses faibles du monde, pour confondre les forts ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont rien, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » (SAINT PAUL : I *Corinthiens*, I, 20 et suiv.). — Pour comprendre ce passage, un témoignage de tout premier ordre pour la psychologie de toute morale de Tchândâla, qu'on lise la première partie de ma *Généalogie de la morale* : pour la première fois, j'y ai mis en lumière le contraste entre une morale noble et une morale de Tchândâla, née de ressentiment et de vengeance impuissante.

Saint Paul était le plus grand des apôtres de la vengeance...

— *Qu'est-ce qui s'ensuit ?* Qu'on fait bien de mettre des gants quand on lit le Nouveau Testament. Le voisinage de tant de malpropreté y oblige presque. Nous fréquenterions des « premiers chrétiens » tout aussi peu que des juifs polonais : ce n'est pas qu'on ait besoin de leur reprocher même la moindre des choses... Tous les deux sentent mauvais. — J'ai cherché en vain, dans l'Évangile, ne fût-ce qu'un seul trait sympathique ; rien ne s'y trouve qui soit libre, bon, ouvert, loyal. L'humanité n'y a pas encore fait son premier commencement, — les instincts de *propreté* manquent... Il n'y a que de mauvais instincts dans le Nouveau Testament, il n'y a pas même le courage de ces mauvais instincts. Tout-y est lâcheté, yeux fermés, duperie volontaire. N'importe quel livre devient propre quand on vient de lire le Nouveau Testament : pour donner un exemple, j'ai lu avec ravissement, immédiatement après saint Paul, ce charmant et insolent moqueur qu'est Pétrone, Pétrone dont on pourrait dire ce que Boccace écrivait sur César Borgia au duc de Parme : *è tutto festo* — immortellement bien portant, immortellement gai et bien réussi... Mais ces petits cagots se trompent dans l'essentiel. Ils attaquent, mais tout ce qui est attaqué par eux, en devient *distingué*. Un « premier chrétien » ne souille *pas* celui qu'il attaque... Au contraire : c'est un honneur d'avoir

contre soi des « premiers chrétiens ». On ne lit pas le Nouveau Testament sans une préférence pour tout ce qui y est maltraité, — sans parler de « la sagesse de ce monde » qu'un impudent agitateur essaie inutilement de mettre à néant par de « vains discours »... Mais eux-mêmes les pharisiens et les scribes gagnent à avoir de pareils ennemis : ils ont bien dû valoir quelque chose pour être haïs d'une façon si malhonnête. Hypocrisie — c'est là un reproche que les « premiers chrétiens » *osaient* faire ! — En fin de compte, ils étaient les *privilegiés* : cela suffit, la haine de Tchândâla n'a pas besoin de plus de raisons. Le « premier chrétien » — de même que, je le crains bien, le « dernier chrétien » — *je vivrai peut-être assez longtemps pour le voir encore* — se révolte dans ses bas instincts contre tout ce qui est privilégié, — il vit, il combat toujours pour des « droits égaux » !... A y regarder de plus près, il n'a pas de choix. Si l'on veut être soi-même « élu de Dieu », — ou bien « temple de Dieu », ou bien « juge des anges » —, tout *autre* principe de choix, par exemple d'après la droiture, d'après l'esprit, la virilité et la fierté, d'après la beauté et la liberté de cœur, devient simplement le « monde », — le *mal* en soi... Morale : chaque parole dans la bouche d'un « premier chrétien » est un mensonge, chacun de ses actes, une fausseté instinctive, — toutes ses valeurs, tous ses buts sont honteux, mais *tout* ce qu'il hait, tous *ceux* qu'il hait *gagnent en valeur*... Le chrétien, le prêtre chrétien surtout est un *criterium pour la valeur des choses*. Faut-il encore que je dise que dans tout le Nouveau Testament n'apparaît qu'une *seule* figure qu'il faille

honorer ? Pilate, le gouverneur romain. Prendre au sérieux une querelle de juifs, il ne pouvait s'y décider. Un juif de plus ou de moins — qu'importe ?... La noble ironie d'un Romain devant qui l'on a fait un impudent abus du mot « vérité », a enrichi le Nouveau Testament du seul mot qui ait de la valeur, — qui est sa critique, son *anéantissement* même : « Qu'est-ce que la vérité !... »

47.

— Que nous ne retrouvions Dieu, ni dans l'histoire, ni dans la nature, ce n'est pas cela qui nous sépare, — c'est au contraire de ne pas éprouver le sentiment du divin à l'égard de ce qui est honoré comme Dieu, de trouver cela pitoyable, absurde, nuisible, d'y voir non seulement une erreur mais un *attentat à la vie*... Nous nions Dieu en tant que Dieu... Si l'on nous *démontrait* ce Dieu des chrétiens, nous y croirions encore moins. — En formule : *deus qualem Paulus creavit, dei negatio*. — Une religion comme le christianisme, qui ne touche à la réalité par aucun point, qui s'évanouit, dès qu'en un point quelconque la réalité entre dans ses droits, une telle religion sera, à bon droit, l'ennemie mortelle de la « sagesse du monde », je veux dire de la *science*, — elle approuvera tous les moyens pour empoisonner, calomnier, *décrier* la discipline de l'esprit, la pureté et la sévérité dans les affaires de conscience de l'esprit, la noble froideur, la noble liberté de l'esprit. La « foi », en tant qu'impératif, est le *veto* contre la science, — en pratique le mensonge à tous prix...

Saint Paul *comprit* que le mensonge — que la « foi » — était nécessaire ; et l'Église plus tard recomprit saint Paul. — Ce « Dieu » que saint Paul s'est inventé, un Dieu qui « met à néant » la « sagesse du monde » (dans un sens plus étroit les deux grands adversaires de toute superstition, la philologie et la médecine) n'est en réalité qu'une *décision* résolue de saint Paul à appeler « Dieu » sa propre volonté : *thora*, cela est archi-juif. Saint Paul vint mettre à néant la « sagesse du monde » : ses ennemis sont les *bons* philologues et les médecins de l'école alexandrine — c'est à eux qu'il fait la guerre. En effet, on n'est pas philologue et médecin, sans être en même temps *antéchrist*. C'est que comme philologue on regarde *derrière* les « livres saints », comme médecin *derrière* la décrépitude physiologique du chrétien-type. Le médecin dit « incurable », le philologue « charlatanisme »...

48.

— A-t-on bien compris la célèbre histoire qui se trouve au commencement de la Bible, — l'histoire de la panique de Dieu devant la *science*?... On ne l'a pas comprise. Ce livre de prêtre *par excellence* commence, comme il convient, avec la grande difficulté intérieure du prêtre : pour *lui* il n'y a qu'un seul grand danger, donc pour « Dieu » il n'y a qu'un seul grand danger. —

Le Dieu ancien, tout à fait « esprit », tout à fait grand prêtre, perfection toute entière, se promène dans son jardin : cependant il s'ennuie. Contre l'ennui, les Dieux mêmes luttent en vain. Que fait-

il ? Il invente l'homme, — l'homme est divertissant... Mais voici, l'homme aussi s'ennuie. La pitié de Dieu pour la seule peine qui est le propre de tous les paradis ne connut pas de bornes : alors il créa encore d'autres animaux. *Première* méprise de Dieu : l'homme ne sut pas se divertir non plus des animaux. — Il régna sur eux, il ne voulut même pas être « animal ». — Donc Dieu créa la femme. Et en effet l'ennui cessa, — et bien d'autres choses encore ! La femme fut la *seconde* méprise de Dieu. — « Par essence toute femme est un serpent, Hera » — c'est ce que sait chaque prêtre : « par la femme vient tout le mal dans le monde » — c'est ce que sait également chaque prêtre. « *Donc* la science aussi vient d'elle »... La femme a fait manger à l'homme le fruit de l'arbre de la connaissance. — Que se passa-t-il ? Le Dieu ancien fut pris d'une panique. L'homme lui-même était devenu sa *plus grande* méprise, il s'était créé un rival, la science rend *égal à Dieu*, c'en est fini des prêtres et des Dieux, si l'homme devient scientifique ! — *Morale* : la science est la chose défendue en soi, — elle seule est défendue. La science est le *premier* péché, le germe de tout péché, le péché originel. *Cela seul est la morale*. — « Tu ne connaîtras point » : — le reste s'ensuit. — La panique de Dieu ne l'empêche pas d'être *rusé*. Comment se *défend*-on contre la science ? Ce fut longtemps son plus grand problème. Réponse : Que l'homme sorte du paradis. Le bonheur, l'oisiveté évoquent des pensées, — toutes les pensées sont de mauvaises pensées... L'homme ne *doit* pas penser. — Et le « prêtre en soi » avertit la peine, la mort, le danger mortel de la

grossesse, toutes sortes de misères, la vieillesse, le souci, avant tout la *maladie*, — rien que des moyens de lutte avec la science! La misère ne *permet pas* à l'homme de penser... Et malgré tout! ô épouvante! l'œuvre de la connaissance se dresse gigantesque, sonnant le glas du crépuscule des Dieux. — Qu'y faire? — Le Dieu ancien invente la *guerre*, il sépare les peuples, il fait que les hommes s'anéantissent réciproquement (— les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre...). La guerre est, entre autres, un grand trouble-fête de la science! — Incroyable! La connaissance, *l'émancipation du joug sacerdotal* augmentent malgré les guerres. — Et le Dieu ancien prend une dernière décision : « L'homme est devenu scientifique, — *cela ne sert de rien il faut le noyer!* »...

49.

— On m'a compris. Le commencement de la Bible contient *toute* la psychologie du prêtre. — Le prêtre ne connaît qu'un seul grand danger : la science, — la notion saine de cause et d'effet. Mais la science ne prospère en général que sous de bonnes conditions, — il faut avoir le temps, il faut avoir de l'esprit *de reste* pour « connaître »... « *Donc* il faut rendre l'homme malheureux », — ce fut de tous temps la logique du prêtre. — On devine ce qui, conformément à cette logique, est entré dans le monde : — le « péché »... l'idée de culpabilité et de punition, tout l'« ordre moral » a été inventé *contre* la science, — contre la délivrance de l'homme des mains du prêtre... L'homme ne doit *pas* sortir, il doit regarder en lui.

même ; il ne doit pas voir les choses, avec raison et prudence, pour apprendre, il ne doit pas voir du tout : il doit *souffrir*... Et il doit souffrir de façon à avoir toujours besoin du prêtre. — A bas les médecins ! *C'est un Sauveur qu'il faut*. — L'idée de faute et de punition, y compris la doctrine de la « grâce », du « salut » et du « pardon » — rien que des *mensonges* sans aucune réalité psychologique, inventés pour détruire chez l'homme le *sens des causes* : des attentats contre l'idée d'effet et de cause ! — Et ce n'est *point* un attentat avec le poing, le couteau, la franchise dans la haine et l'amour. Non, les instincts les plus lâches, les plus rusés, les plus bas sont en jeu. *Attentats* de prêtres ! *Attentats* de *parasites* ! Le vampirisme de sangsues pâles et souterraines !... Si les conséquences naturelles d'un acte ne sont plus « naturelles », mais si on les imagine provoquées par des fantômes de superstition, par « Dieu », des « esprits », des « âmes », comme conséquences « morales », récompense, peine, avertissement, moyen d'éducation, c'est que la condition première de la connaissance est détruite, — *c'est que l'on a commis le plus grand crime contre l'humanité*. — Le péché, encore une fois, cette forme de pollution de l'humanité *par excellence*, a été inventé pour rendre impossible la science, la culture, toute élévation, toute noblesse de l'humanité ; le prêtre *règne* par l'invention du péché. —

50.

— Je ne puis me dispenser ici d'une psychologie

de la « foi » et des « croyants », au profit même des « croyants ». Si, aujourd'hui encore, il y en a qui ignorent à quel point il est *indécent* d'être « croyant » — *ou bien* combien c'est un symptôme de *décadence*, de volonté de vie brisée —, demain déjà ils le sauront. Ma voix atteint même ceux qui entendent mal. — Il semble exister entre chrétiens, si j'ai bien compris, une sorte de critérium de vérité que l'on appelle « preuve de la force ». « La foi sauve : donc elle est vraie ». — On pourrait tout d'abord objecter que le salut à venir n'est pas démontré, mais seulement *promis* : le salut est lié à la condition de « foi », on *doit* être sauvé, — puisque l'on croit... Mais comment démontrerait-on ce que le prêtre promet au croyant, cet « au-delà » qui échappe à tout contrôle ? — La prétendue « preuve de force » n'est donc au fond qu'une croyance en la réalisation de ce que promet la foi. En formule : « Je crois que la foi sauve ; — *donc* elle est vraie ». — Mais ceci nous conduit déjà au bout. Ce « donc » serait l'absurdité même, transformée en critérium de vérité. — Admettons pourtant, avec un peu de déférence, que le salut à venir soit démontré par la foi (— *non* seulement prouvé, *non* seulement promis de la bouche suspecte d'un prêtre) : Le salut — à parler d'une façon plus technique, le *plaisir* — serait-il jamais une preuve de la vérité ? Il le serait si peu que, quand des sensations de plaisir se mêlent de répondre à la question « qu'est-ce qui est vrai ? », nous avons presque la preuve du contraire, et en tous les cas la plus grande méfiance de la « vérité. » La preuve du « plaisir » est une preuve *de* « plaisir ». — rien de plus ; comment

pourrait-on savoir que les jugements *vrais* causent un plus grand plaisir que les jugements faux, et que, conformément à une harmonie préétablie, ils entraîneraient nécessairement derrière eux des sensations de plaisir ? — L'expérience de tous les esprits sérieux et profonds enseigne le *contraire*. On a dû conquérir par la lutte chaque parcelle de vérité, on a dû sacrifier tout ce qui nous tient à cœur, tout ce qu'aimait notre amour et notre confiance en la vie. Il faut avoir pour cela de la grandeur d'âme : Le service de la vérité est le plus dur service. — Qu'est-ce qui s'appelle donc être loyal dans les choses de l'esprit ? Être sévère pour son cœur, mépriser les « beaux sentiments », se faire une question de conscience de chaque *oui* et de chaque *non* ! — — — La foi sauve : donc elle ment...

51.

Que la foi sauve dans certaines circonstances, que la béatitude ne fait pas encore une idée *vraie* d'une idée fixe, que la foi ne déplace pas de montagnes, mais qu'elle en *place* souvent, là où il n'y en a point : une visite rapide dans une *maison d'aliénés* en donnera une preuve suffisante. Cependant pas à un prêtre : car celui-ci nie par instinct que la maladie soit maladie, que la maison d'aliénés soit maison d'aliénés. Le christianisme a *besoin* de la maladie, à peu près comme l'antiquité grecque a besoin d'un excédent de santé ; *rendre* malade, voilà la véritable pensée de derrière la tête de tout le système rédempteur de l'Église. Et l'Église elle-même, n'est-elle pas la maison d'aliénés

catholique comme dernier idéal ? — La terre tout entière une maison d'aliénés ? — L'homme religieux, tel que le veut l'Église, est un *décadent*-type ; l'époque où une crise religieuse s'empare d'un peuple est chaque fois marquée par une épidémie de maladie nerveuse ; le « monde intérieur » d'un homme religieux ressemble, à s'y méprendre, au « monde intérieur » d'un homme surmené et épuisé ; les états « supérieurs » que le christianisme a mis au-dessus de l'humanité, comme valeur de toutes les valeurs, sont des formes épileptoïdes, — l'Église n'a canonisé que les déments, ou les grands imposteurs *in majorem dei honorem*... Je me suis une fois permis de considérer tout le *training* de la béatitude et du salut chrétiens (qu'aujourd'hui on étudie le mieux en Angleterre), comme une *folie circulaire*, méthodiquement produite, sur un terrain déjà foncièrement morbide, préparé d'avance. Personne n'a le libre choix de devenir chrétien : on n'est pas « converti » au christianisme, — il faut être assez malade pour cela... Nous autres, qui avons le *courage* de la santé et aussi du mépris, combien *nous* avons le droit de mépriser une religion qui enseigne à se méprendre sur le corps ! qui ne veut pas se débarrasser de la superstition de l'âme ! qui fait un « mérite » de la nourriture insuffisante ! qui combat dans la santé une sorte d'ennemi, de démon, de tentation ! qui s'était persuadée que l'on peut porter une « âme parfaite » dans un corps cadavéreux et qui a encore eu besoin de se créer une nouvelle idée de la « perfection », un être pâle, maladif, idiotement fanatique, la « sainteté » — la sainteté qui n'est elle-

même que les symptômes d'un corps appauvri, énérvé, incurablement corrompu !... Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est créé dès l'abord par l'accumulation des éléments de rebut et de déchet de toutes espèces (— ce sont eux qui cherchent la puissance dans le christianisme). Il n'exprime *point* la dégénérescence d'une race, mais il est un conglomérat et une agrégation des formes de décadence venant de partout, accumulées et se cherchant réciproquement. Ce n'est pas, comme on croit, la corruption de l'antiquité, de l'antiquité *noble*, qui rendit possible le christianisme : On ne peut pas combattre assez violemment l'idiotisme savant qui, aujourd'hui encore, maintient un pareil fait. A l'époque où les couches de Tchândâla malades et perverses se christianisèrent dans tout l'Empire romain, le *type contraire*, la distinction existait précisément dans sa forme la plus belle et la plus mûre. Le grand nombre devint maître ; le démocratisme des instincts chrétiens fut *victorieux*... Le christianisme n'était pas « national », il n'était pas soumis aux conditions d'une race, il s'adressait à toutes les variétés parmi les déshérités de la vie, il avait partout ses alliés. Le christianisme a incorporé la *rancune* instinctive des malades *contre* les bien portants, *contre* la santé. Tout ce qui est droit, fier, superbe, la beauté avant tout, lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Je rappelle encore une fois l'inappréciable parole de saint Paul : « Dieu a choisi ce qui est *faible* devant le monde, ce qui est *insensé* devant le monde, ce qui est *ignoble* et *méprisé* » : c'est là ce qui fut la formule, *in hoc signo* la décadence fut victorieuse. —

Dieu sur la croix, — ne comprend-on toujours pas la terrible arrière-pensée qu'il y a derrière ce symbole ? — Tout ce qui souffre, tout ce qui est suspendu à la croix est *divin*... Nous tous, nous sommes suspendus à la croix, donc nous sommes divins... Nous seuls, nous sommes divins... Le christianisme fut une victoire, une opinion *distinguée* périt par lui, — le christianisme fut jusqu'à présent le plus grand malheur de l'humanité. — —

52.

Le christianisme se trouve aussi en contradiction avec toute droiture *intellectuelle*, — la raison malade lui est seule raison chrétienne, il prend parti pour tout ce qui manque d'intelligence, il prononce l'anathème contre l'esprit, contre la *superbia* de l'esprit bien portant. Puisque la maladie fait partie de l'essence du christianisme, il faut aussi que l'état-type chrétien, « la foi », soit une forme morbide, il faut que tous les chemins droits, loyaux, scientifiques qui mènent à la connaissance soient rejetés par l'Église, comme chemins *défundus*. Le doute déjà est un péché... Le manque complet de propreté psychologique chez le prêtre — qui se révèle dans le regard — est une suite de la décadence, — qu'on observe les femmes hystériques d'une part, et les enfants rachitiques d'autre part, et l'on verra régulièrement que la fausseté par instinct, le plaisir de mentir pour mentir, l'incapacité de regarder et de marcher droit sont des symptômes de décadence. La « foi », c'est *vouloir* ignorer ce qui est vrai. Le piétiste, le

prêtre des deux sexes, est faux *puisque'il* est malade : son instinct *exige* que la vérité n'entre nulle part dans ses droits. « Ce qui rend malade est *bon* ; ce qui déborde de la plénitude de la puissance est *mauvais* » : ainsi pense le croyant. C'est à la *restriction du mensonge* que je reconnais les théologiens prédestinés. — Un autre signe distinctif des théologiens est leur *incapacité philologique*. J'entends ici par philologie, dans un sens très général, l'art de bien lire, — de savoir distinguer les faits, sans les fausser par des interprétations, *sans* perdre, dans le désir de comprendre, la précaution, la patience et la finesse. La philologie comme *ephexis* dans l'interprétation : qu'il s'agisse de livres ou de nouvelles de journaux, de destinées ou de faits météorologiques, — pour ne point parler du « salut de l'âme »... La façon dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, explique une « parole de la Bible », ou bien un événement quelconque, par exemple la victoire de l'armée nationale sous la lumière des psaumes de David, est toujours tellement *osée* qu'il fait bondir les philologues. Et comment donc s'y prendra-t-il quand des piétistes et d'autres vaches du pays de Souabe font de leur misérable existence quotidienne et sédentaire une manifestation du « doigt de Dieu », un miracle de la « grâce », de la « providence », de la « miséricorde ». Le plus petit effort de pensée, disons de *bienséance*, devrait pourtant convaincre ces interprètes de l'enfantillage et de l'indignité d'un tel abus de la dextérité divine. S'ils possédaient seulement une toute petite dose de piété, un Dieu qui guérit à temps d'un gros rhume ou qui fait

entrer dans une voiture au moment où il pleut à verse, un Dieu aussi absurde devrait être supprimé, même s'il existait. Ce Dieu domestique, facteur, camelot, colporteur, — on finit par en faire l'expression du plus bête de tous les hasards... La « Providence divine », comme aujourd'hui encore l'admet un tiers des citoyens de l'« Allemagne cultivée », serait un argument contre Dieu, plus puissant qu'on ne pourrait se le figurer. Et en tous les cas elle est un argument contre les Allemands!...

53.

— Il est si peu vrai qu'un *martyr* puisse démontrer la vérité d'une chose que je voudrais affirmer qu'un martyr n'a jamais rien eu à voir avec la vérité. Dans l'allure que prend un martyr pour jeter sa conviction à la tête du monde, s'exprime un degré si inférieur de probité intellectuelle, une telle incapacité à résoudre la question de « vérité », qu'on n'a jamais besoin de réfuter un martyr. La vérité n'est pas une chose que les uns possèdent et que les autres ne possèdent pas : il n'y a que des paysans et des apôtres de paysans, dans le genre de Luther, qui puissent penser ainsi de la vérité. On peut être certain que, selon le degré de conscience dans les choses de l'esprit, la *modestie* sur ce point deviendra toujours plus grande. Etre *compétent* dans cinq ou six choses, refuser d'une main légère de savoir ailleurs... La « vérité », comme l'entend le prophète, le sectaire, le libre-penseur, le socialiste, l'homme d'église, est une preuve absolue que l'éducation de l'esprit et

la victoire sur soi-même, nécessaires pour trouver une vérité, même des plus petites, manquent encore totalement. — Les supplices des martyrs, pour le dire en passant, ont été un grand malheur dans l'histoire : ils ont *séduit*... Déduire comme font tous les faibles d'esprit, y compris les femmes et le peuple, qu'une cause qui peut mener au martyre (ou même qui provoque une épidémie de sacrifices, comme le premier christianisme) ait quelque valeur, — déduire de la sorte empêche le libre examen, paralyse l'esprit d'examen et de précaution. Le martyr *nuit* à la vérité... Aujourd'hui encore, il n'est besoin que d'une certaine crudité dans la persécution pour créer à des sectaires quelconques une réputation honorable. Comment ! une cause peut gagner en valeur si quelqu'un lui sacrifie sa vie ! — Une erreur qui devient honorable est une erreur qui possède un charme de séduction de plus : croyez-vous, messieurs les théologiens, que nous vous donnerons l'occasion de jouer les martyrs pour vos mensonges ? — On réfute une chose en en démontrant les points faibles avec égard, — c'est ainsi que l'on réfute aussi les théologiens... Ce fut la bêtise historique de tous les persécuteurs, de donner à la cause adverse l'apparence de l'honorabilité, — de lui accorder la fascination du martyre... La femme se met aujourd'hui encore à genoux devant une erreur, puisqu'on lui a dit que quelqu'un est mort sur la croix pour cette erreur. *La croix est-elle donc un argument ?* — — Mais, sur toutes ces choses, quelqu'un seul a dit le mot dont on aurait eu besoin depuis des milliers d'années — *Zarathoustra*.

Ils inscrivent des signes de sang sur le chemin qu'ils ont parcouru, et leur folie enseignait qu'avec le sang on témoigne de la vérité.

Mais le sang est le plus mauvais témoin de la vérité; le sang empoisonne la doctrine la plus pure, et la transforme en folie et en haine des cœurs.

Et quand quelqu'un traverse le feu pour sa doctrine, — qu'est-ce que cela prouve? C'est bien autre chose, en vérité, quand du propre incendie surgit la propre doctrine.

54

Qu'on ne se laisse point égarer : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathoustra est un sceptique. La force et la *liberté* issues de la vigueur et de la plénitude de l'esprit, se démontrent par le scepticisme. Pour tout ce qui regarde le principe de valeur ou de non-valeur, les hommes de conviction n'entrent pas du tout en ligne de compte. Les convictions sont des prisons. Elles ne voient pas assez loin, elles ne voient pas *au-dessous* d'elles : mais pour pouvoir parler de valeur et de non-valeur, il faut voir cinq cents convictions *au-dessous* de soi, — *derrière* soi... Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui veut aussi les moyens pour y parvenir, est nécessairement un sceptique. L'indépendance de toutes espèces de convictions fait partie de la force, il faut *savoir* regarder librement!... La grande passion du sceptique, le fond et la puissance de son être, plus éclairé et plus despotique encore qu'il ne l'est lui-même, met toute son intelligence à

son service; elle éloigne toute hésitation; elle donne le courage des moyens impies; elle *permet* des convictions dans certaines circonstances. La conviction en tant que *moyen* : il y a beaucoup de choses que l'on n'atteint qu'avec une conviction. La grande passion a besoin de convictions, elle use des convictions, elle ne se soumet pas à elles, — elle se sait souveraine. — Au contraire, le besoin de foi, de quelque chose qui ne dépend pas du oui et du non, le *carlylisme*, si je puis ainsi dire, est un besoin de la *faiblesse*. L'homme de foi, le « croyant » de toutes espèces, est nécessairement un homme dépendant, — — quelqu'un qui ne se considère pas comme un but, qui ne peut déterminer des buts. Le « croyant » ne s'appartient pas, il ne peut être que moyen, il doit être *consommé*, il a besoin de quelqu'un qui le consomme. Son instinct rend le plus grand honneur à une morale de sacrifice : tout le persuade de cette morale, sa prudence, son expérience, sa vanité. Toute espèce de foi en une chose est elle-même une sorte de sacrifice, d'éloignement de soi... Si l'on songe combien est nécessaire, pour la plupart des gens, un régulateur qui les lie et les immobilise du dehors, que la contrainte, dans un sens plus élevé l'*esclavage*, est la seule et dernière condition qui permette de prospérer aux hommes de volonté faible, surtout à la femme : on comprendra aussi la conviction, la « foi ». L'homme de conviction a son épine dorsale dans la foi. Ne *point* voir certaines choses, n'être indépendant sur aucun point, être toujours d'un « parti », avoir partout une optique sévère et nécessaire — cela seul

explique pourquoi, en général, une telle sorte d'hommes existe. Mais cela fait qu'elle est le contraire, l'*antagoniste*, de la véracité, — de la vérité... Le croyant n'a pas la liberté d'avoir une conscience pour la question du « vrai » et du « faux » : *ici* la probité serait sa perte. La dépendance pathologique de son optique fait du fanatique un convaincu — Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon — le type contraire des esprits forts et libérés. Mais la grande attitude de ces esprits *malades*, de ces épileptiques des idées, agit sur les masses, — les fanatiques sont pittoresques, l'humanité préfère voir des attitudes que d'entendres des *raisons*...

55.

— Un pas de plus dans la psychologie de la conviction, de la « foi ». Il y a longtemps déjà que j'ai fait remarquer que les convictions sont peut-être des ennemis plus dangereux pour la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain*, Aph. 483). Ici je voudrais poser la question définitive : Existe-t-il, d'une façon générale, une antithèse entre le mensonge et la conviction ? — Tout le monde le croit, mais qu'est-ce que tout le monde ne croit pas ? — Toute conviction a son histoire, ses formes primitives, ses tentatives et ses méprises : elle *devient* conviction, après ne l'avoir point été pendant longtemps et sans qu'elle puisse le rester. Comment ! sous cette forme embryonnaire de la conviction, ne pourrait-il y avoir un mensonge ? — Quelquefois il n'est besoin que d'un

changement de personnes : chez le fils devient conviction ce qui, chez le père, était encore mensonge. — J'appelle mensonge se refuser à voir certaines choses que l'on voit, se refuser à voir quelque chose comme on le voit : il importe peu, si oui ou non, le mensonge a eu lieu devant des témoins. Le mensonge le plus fréquent est celui qu'on se fait à soi-même ; mentir aux autres n'est qu'un cas relativement exceptionnel. — Mais *ne point vouloir voir ce qu'on voit, ne point vouloir voir comme on voit*, ceci est condition première pour tous ceux qui sont de tel ou tel *parti*. Les historiens allemands, par exemple, sont persuadés que l'Empire romain était le despotisme, que les Germains ont apporté l'esprit de liberté dans le monde : quelle différence y a-t-il entre cette conviction et un mensonge ? Peut-on s'étonner encore que, par instinct, tous les partis, y compris les historiens allemands, se servent du grand mot de morale, — que la morale *continue à exister* presque uniquement puisque l'homme de parti en a besoin à tout instant ? — « Ceci est *notre* conviction : nous la reconnaissons devant tout le monde, nous vivons et nous mourons pour elle ; — que l'on respecte avant tout celui qui a des convictions ! » — C'est ce que j'ai entendu, même de la bouche des antisémites. Au contraire, Messieurs, en mentant par principe, un antisémite n'en devient pas plus décent... Les prêtres qui, dans ces sortes de choses, sont beaucoup plus fins, ont très bien compris la contradiction que renferme l'idée de conviction, c'est-à-dire une habitude de mentir par principe, dans un but précis. Ils ont

emprunté aux Juifs la prudence d'introduire, dans ce cas, l'idée de « Dieu », de « volonté de Dieu », de « révélation divine ». Kant lui aussi, avec son impératif catégorique, se trouvait sur la même voie : ici, sa raison devint *pratique*. — Il y a des questions où l'homme ne peut pas décider du vrai ou du faux ; toutes les questions supérieures, tous les problèmes de valeur supérieure, se trouvent par delà la raison humaine... Comprendre les frontières de la raison, — cela seul est la véritable philosophie... Dans quel but Dieu donna-t-il à l'homme la révélation ? Comment, Dieu aurait-il fait quelque chose de superflu ? L'homme ne peut pas savoir par lui-même ce qui est bien ou mal, c'est pourquoi Dieu lui enseigne sa volonté... Morale : le « prêtre » ne ment pas, — la question du « vrai » et du « faux » dans les choses dont parlent les prêtres ne permet pas du tout le mensonge. Car, pour mentir, il faudrait pouvoir décider ce qui est vrai. Mais c'est ce que l'homme ne peut pas ; et c'est pourquoi le prêtre n'est que le porte-parole de Dieu. — Un pareil syllogisme de prêtre n'est pas absolument le propre d'un juif et d'un chrétien ; le droit au mensonge et la *prudence* de la « révélation » appartiennent au type du prêtre, aux prêtres décadents tout aussi bien qu'aux prêtres païens (— païens sont tous ceux qui affirment la vie, pour qui « Dieu » est l'expression grande de l'affirmation de toutes choses). — La « loi », la « volonté de Dieu », le « livre sacré », l'« inspiration » — des mots qui ne désignent que les conditions nécessaires au pouvoir du prêtre, pour maintenir le pouvoir du prêtre, — ces idées se

trouvent au fond de toutes les organisations sacerdotales, de tous les gouvernements ecclésiastiques et philosophiques. Le « saint mensonge » — commun à Confucius, au livre de Manou, à Mahomet et à l'Eglise chrétienne — : ce mensonge se retrouve chez Platon. « La vérité est là » : cela signifie partout, *le prêtre ment...*

56.

— En dernier lieu, il importe de savoir à quelle *fin* l'on ment. J'objecte au christianisme son manque de buts « sacrés ». Il n'y a que des fins mauvaises : empoisonnement, calomnie, négation de la vie, mépris du corps, dégradation et avilissement de l'homme par l'idée du péché, — *par conséquent* ces moyens sont également mauvais. — C'est avec un sentiment opposé que je lis la Loi de *Manou*, un livre incomparablement spirituel et supérieur; le nommer d'une seule haleine avec la Bible serait un péché contre l'*esprit*. On le devine de suite : il y a une philosophie véritable derrière ce livre et non pas seulement un mélange nauséabond de rabbinisme et de superstition. — Il donne quelque chose à mettre sous la dent même aux psychologues les plus délicats. N'oublions pas l'essentiel; ce qui le distingue de toute espèce de Bible : les castes *nobles*, les philosophes et les guerriers s'en servent pour dominer la foule; partout des valeurs nobles, un sentiment de perfection, une affirmation de la vie, un triomphal bien-être, — *le soleil* luit sur le livre tout entier. — Toutes choses que le christianisme couvre de sa vulgarité inépuisable.

sable, par exemple la conception, la femme, le mariage, prennent ici du sérieux et sont traitées avec respect, amour et confiance. Comment peut-on mettre entre les mains des enfants et des femmes un livre qui contient ces paroles abjectes : « Toutefois pour éviter l'impudicité que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari... car il vaut mieux se marier que de brûler » ? Et a-t-on le droit d'être chrétien tant que la création des hommes est christianisée, c'est-à-dire souillée par l'idée de l'immaculée conception... Je ne connais pas de livres où il soit dit autant de choses douces et bonnes à la femme que dans la Loi de Manou ; ces vieilles barbes et ces saints avaient une façon d'être aimables envers les femmes qui n'a peut-être pas été dépassée depuis : « La bouche d'une femme, y est-il dit, le sein d'une jeune fille, la prière d'un enfant, la fumée du sacrifice sont toujours purs. » Ailleurs : « Il n'y a rien de plus pur que la lumière du soleil, l'ombre d'une vache, l'air, l'eau, le feu et l'haleine d'une jeune fille. » Et ailleurs encore, — et c'est peut-être aussi un saint mensonge — : « Toutes les ouvertures du corps au-dessus du nombril sont pures, toutes celles qui sont au-dessous sont impures ; mais chez la jeune fille le corps tout entier est pur. »

57.

On surprend en flagrant délit l'irréligiosité des moyens^t chrétiens, si l'on compare les buts chrétiens avec les buts de la Loi de Manou, — si l'on éclaire d'une lumière très vive la grande contradiction de

ces deux buts. Le critique du christianisme ne peut se dispenser de le rendre *méprisable*. — Une loi comme celle de Manou s'élabore, comme tous les bons codes: elle résume la pratique, la prudence et la morale expérimentale de quelques milliers d'années, elle conclut, elle ne crée plus rien. Les conditions premières pour une codification de cette espèce, ce serait de se convaincre que les moyens, pour créer de l'autorité à une *vérité* lentement et difficilement acquise sont tout différents de ceux par lesquels on aurait démontré cette vérité. Un code ne raconte jamais, dans sa préface, l'utilité, la raison, la casuistique de ses lois : cela lui ferait perdre son ton impératif, le « tu dois » — première condition pour se faire obéir. C'est là que se trouve exactement le problème. — En un certain point du développement d'un peuple, son livre le plus circonstpect, celui qui aperçoit le mieux le passé et l'avenir, déclare arrêter la pratique d'après laquelle on doit vivre, c'est-à-dire d'après laquelle on *peut* vivre. Son but est de récolter, aussi richement et aussi complètement que possible, les expériences des temps mauvais. Ce qu'il faut donc éviter surtout, c'est de continuer à faire des expériences, de continuer à l'infini l'état instable de l'étude, de l'examen, du choix, de la critique des valeurs. On y oppose un double mur : d'une part, la révélation, c'est-à-dire l'affirmation que la raison de ces lois n'est pas d'origine humaine, qu'elle n'a pas été cherchée et trouvée lentement, avec des méprises, qu'elle est d'origine divine, entière, parfaite, sans histoire, qu'elle est un présent, un miracle rapporté. D'autre part, la

tradition, c'est-à-dire l'affirmation que la loi a existé de temps immémorial, que ce serait un manque de respect, un crime envers les ancêtres que de la mettre en doute. L'autorité de la loi est fondée sur ces deux thèses : Dieu l'a donnée, les ancêtres l'ont *vécue*. — La raison supérieure de cette procédure se découvre dans l'intention d'éloigner peu à peu la conscience de la vie dont la justesse est reconnue (c'est-à-dire démontrée par une expérience énorme et soigneusement passée au crible) : c'est ainsi que l'on atteint ce complet automatisme de l'instinct — condition première de toute maîtrise, de toute perfection dans l'art de la vie. Dresser un code dans le genre de celui de Manou, c'est accorder dès lors à un peuple le droit d'être maître, de devenir parfait, — d'ambitionner le plus sublime art de la vie. *Pour ce, il faut le rendre inconscient* : c'est le but de tous les saints mensonges. — *L'ordre des castes*, la loi supérieure et dominante, n'est que la sanction d'un ordre naturel, d'une loi naturelle de premier ordre qu'aucune volonté arbitraire, nulle idée moderne, ne saurait renverser. Dans toute société saine on distingue trois types psychologiques qui gravitent différemment, mais qui sont soumis l'un à l'autre, ayant chacun sa propre hygiène, son propre domaine de travail, son propre sentiment de perfection et de maîtrise. C'est la nature et non Manou qui sépare les hommes de prépondérance intellectuelle et ceux de prépondérance musculaire et de tempéraments forts et ceux qui ne se distinguent par aucune prépondérance, les troisièmes, les médiocres — les derniers sont le grand nombre, les premiers sont l'élite. La caste supé-

rieure — c'est celle du *plus petit nombre* — étant la plus parfaite, a aussi les droits du plus petit nombre : il faut donc qu'elle représente le bonheur, la beauté, la bonté sur la terre. Seuls les hommes les plus intellectuels ont droit à la beauté, à l'aspiration au beau, chez eux seulement la bonté n'est point faiblesse. *Pulchrum est paucorum hominum* : la prérogative est à ce qui est bon. Rien ne leur est moins permis que les manières laides, le regard pessimiste, l'œil qui *enlaidit*, — ou même l'indignation à cause de l'aspect général des choses. L'indignation est la prérogative de Tchândála : le pessimisme de même. « Le monde est parfait, — ainsi parle l'instinct des plus intellectuels, l'instinct affirmatif — : l'imperfection, tout ce qui est au dessous de nous, la distance, le pathos de la distance, le Tchândála lui-même, fait encore partie de cette perfection. » Les intellectuels, étant *les plus forts*, trouvent leur bonheur là où d'autres périraient : dans le labyrinthe, dans la dureté envers soi-même et les autres, dans la tentation ; leur joie c'est de se vaincre soi-même : chez eux l'ascétisme devient nature, besoin, instinct. La tâche difficile est leur prérogative, jouer avec des fardeaux qui écrasent les autres leur est un *délassement*... La connaissance — c'est une des formes de l'ascétisme. — Ils sont la classe d'hommes la plus honorable et cela n'exclut pas qu'ils soient en même temps la plus joyeuse et la plus aimable. Ils règnent, non parce qu'ils veulent régner, mais puisqu'ils *sont* ; ils n'ont point la liberté d'être les seconds. — Les *seconds*, ce sont les gardiens du droit, les administrateurs de l'ordre et de la sûreté, ce sont les nobles guerriers, c'est

avant tout *le roi*, la formule supérieure du guerrier, du juge, du soutien de la loi. Les seconds : c'est l'exécutive des intellectuels, ce qui leur est plus proche, ce qui les décharge de tout ce qui est *grossier* dans le travail de régner, — leur suite, leur main droite, leurs meilleurs élèves. — En tout cela, encore une fois, il n'est rien d'arbitraire, rien de « factice »; ce qui est *autre*, est artificiel — c'est qu'alors la nature a été profanée... L'ordre des castes, *le règlement des rangs* ne formulent que les règles supérieures de la vie même ; la séparation des trois types est nécessaire pour conserver la société, pour rendre possible les types supérieurs, — *l'inégalité* des droits est la première condition pour l'existence des droits. — Un droit est un privilège. Dans sa façon d'être chacun trouve aussi son privilège. N'estimons pas trop bas les privilèges des *médiocres*. A mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure, — le froid augmente, la responsabilité augmente. Une haute culture est une pyramide : elle ne peut se dresser que sur un large terrain, elle a besoin, comme condition première, d'une médiocrité sainement et fortement consolidée. Le métier, le commerce, l'agriculture, la *science*, la plus grande partie de l'art, en un mot, toutes les occupations quotidiennes ne peuvent s'accorder qu'avec une certaine moyenne dans le pouvoir et dans le vouloir ; de telles choses seraient déplacées chez les êtres d'exception, l'instinct nécessaire serait en contradiction tant avec l'aristocratie qu'avec l'anarchisme. Pour être une utilité publique, un rouage, une fonction, il faut y être prédestiné : ce n'est *point* la société, l'espèce de

bonheur accessible au grand nombre, qui fait de ce grand nombre des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur ; la maîtrise en une seule chose, la spécialisation lui est un instinct naturel. Il serait tout à fait indigne d'un esprit profond de voir une objection dans la médiocrité même. La médiocrité est la première nécessité pour qu'il puisse y avoir des exceptions : une haute culture dépend d'elle. Si l'homme d'exception traite le médiocre avec plus de douceur que lui-même et ses égaux, ce n'est pas seulement politesse de cœur, — c'est tout simplement son *devoir*... Qui est-ce que je hais le plus parmi la racaille d'aujourd'hui ? La racaille socialiste, les apôtres de Tchândala qui minent l'instinct, le plaisir, le contentement de l'ouvrier à petite existence, — qui rendent l'ouvrier envieux, qui lui enseignent la vengeance... L'injustice ne se trouve jamais dans les droits inégaux, elle se trouve dans la prétention à des droits « *égaux* »... Qu'est-ce qui est *mauvais* ? Je l'ai déjà dit : Tout ce qui a son origine dans la faiblesse, l'envie, la *vengeance*. — L'anarchiste et le chrétien ont une même origine...

53.

Il faut en effet considérer pour quel but on ment : il est bien différent si c'est pour conserver ou pour *détruire*. On peut mettre complètement en parallèle le *chrétien* et l'*anarchiste* : leurs buts, leurs instincts ne sont que destructeurs. L'histoire démontre cette affirmation avec une précision épouvantable. Nous

avons vu tout à l'heure une législation religieuse ayant pour but d' « éterniser » une grande organisation de la société, condition supérieure pour faire prospérer la vie ; — le christianisme au contraire a trouvé sa mission dans la destruction d'un pareil organisme, *puisque la vie y prospérait*. Là-bas les résultats de la raison, durant de longues années d'expérience et d'incertitude, devaient être semés pour servir dans les temps les plus lointains et la récolte devait être aussi grande, aussi abondante, aussi complète que possible : ici l'on voudrait, au contraire, *empoisonner* la récolte pendant la nuit... Ce qui existait *aere perennius*, l'Empire romain, la plus grandiose forme d'organisation, sous des conditions difficiles, qui ait jamais été réalisée, tellement grandiose que, comparé à elle, tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'a suivi n'a été que dilettantisme, chose imparfaite et gâchée, — ces saints anarchistes se sont fait une « piété » de détruire « le monde », c'est-à-dire l'Empire romain, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus pierre sur pierre, — jusqu'à ce que les Germains mêmes et d'autres lourdauds aient pu s'en rendre maîtres... Le chrétien et l'anarchiste sont décadents tous deux, tous deux incapables d'agir autrement que d'une façon dissolvante, venimeuse, étioiante, partout ils épuisent le sang, ils ont tous deux, par instinct, une *haine à mort* contre tout ce qui existe, tout ce qui est grand, tout ce qui a de la durée, tout ce qui promet de l'avenir à la vie... Le christianisme a été le vampire de l'Empire romain, — il a mis à néant, en une seule nuit, cette action énorme des Romains : a voir gagné un terrain pour

une grande culture *qui a le temps*. — Ne comprend-on toujours pas ? — L'Empire romain que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine enseigne toujours davantage à connaître, cette admirable œuvre d'art de grand style, était un commencement, son édifice était calculé pour être *démontré* par des milliers d'années, — jamais jusqu'à nos jours on n'a construit de cette façon, jamais on n'a même rêvé de construire, en [une égale mesure *sub specie æterni* ! — Cette organisation était assez forte pour supporter de mauvais empereurs : le hasard des personnes ne doit rien avoir à voir en de pareilles choses — *premier* principe de toute grande architecture. Pourtant elle n'a pas été assez forte contre l'espèce la plus corrompue des corruptions, contre le *chrétien*... Cette sourde vermine qui s'approchait de chacun au milieu de la nuit et dans le brouillard des jours douteux, qui soutirait à chacun le sérieux pour les choses *vraies*, l'instinct des réalités, cette bande lâche, féminine et doucereuse, a éloigné, pas à pas, l'« âme » de cet énorme édifice, — ces natures précieuses, virilement nobles qui voyaient dans la cause de Rome leur propre cause, leur propre sérieux et leur propre *fierté*. La sournoiserie des cagots, la cachotterie des conventicules, des idées sombres comme l'enfer, le sacrifice des innocents, comme l'union mystique dans la dégustation du sang, avant tout le feu de la haine lentement avivé, la haine des Tchândâla — c'est *cela* qui devint maître de Rome, la même espèce de religion qui, dans sa forme préexistante, avait déjà été combattue par Épicure. Qu'on lise Lucrèce pour comprendre ce à quoi Épi-

cure a fait la guerre, ce n'était *point* le paganisme, mais le « christianisme », je veux dire la corruption de l'âme par l'idée du péché, de la pénitence et de l'immortalité. — Il combattit les cultes *souterrains*, tout le christianisme latent, — en ce temps-là nier l'immortalité était déjà une véritable *rédemption*. — Et Épicure eût été victorieux, tout esprit respectable de l'Empire romain était épicurien : *alors parut saint Paul*. Saint Paul, la haine de Tchândâla contre Rome, contre le « monde » devenu chair, devenu génie, saint Paul le juif, le juif errant par excellence ! Ce qu'il devina, c'était la façon d'allumer un incendie universel avec l'aide du petit mouvement sectaire des chrétiens, à l'écart du judaïsme, comment, à l'aide du symbole « Dieu sur la Croix », on pourrait réunir en une puissance énorme tout ce qui était bas et secrètement insurgé, tout l'héritage des menées anarchistes de l'Empire. « Le salut vient par les Juifs. » — Faire du christianisme une formule pour surenchérir les cultes souterrains de toutes les espèces, ceux d'Osiris, de la grande Mère, de Mithras par exemple — une formule pour les résumer : cette pénétration fait le génie de saint Paul. Son instinct y était si sûr qu'avec un despotisme sans ménagement pour la vérité il mit dans la bouche de ce « Sauveur » de son invention les représentations dont se servaient, pour fasciner, ces religions de Tchândâla, et non seulement dans la bouche — il *fit* de son sauveur quelque chose qu'un prêtre de Mithras, lui aussi, pouvait comprendre... Ceci fut son chemin de Damas : il comprit qu'il *avait besoin* de la foi en l'immortalité pour déprécier « le

monde », que l'idée d' « enfer » pouvait devenir maîtresse de Rome, — qu'avec l' « au-delà » *on tue la vie*. — Nihiliste et chrétien : les deux choses s'accordent...

59.

En vain tout le travail du monde antique : je ne trouve pas de mot pour exprimer mon sentiment sur quelque chose d'aussi monstrueux. — Et, en considérant que ce travail n'était qu'un travail préliminaire, qu'avec une conscience de soi dure comme du granit, on venait à peine de jeter le fondement pour un travail de plusieurs milliers d'années — en vain tout le *sens* du monde antique !... A quoi bon des Grecs, à quoi bon des Romains ? — Toutes les conditions premières pour une civilisation savante, toutes les *méthodes* scientifiques étaient déjà là, on avait déjà fixé le grand, l'incomparable art de bien lire, — cette condition nécessaire pour la tradition de la culture, pour l'unité des sciences ; les sciences naturelles liées aux mathématiques et à la mécanique se trouvaient sur le meilleur chemin, le *sens des faits*, le dernier et le plus précieux de tous les sens, avait son école, sa tradition de plusieurs siècles ! Comprend-on cela ? Tout ce qui était *essentiel*, pour se mettre au travail, avait été trouvé : — les méthodes, il faut le dire dix fois, *sont* l'essentiel, et aussi les choses les plus difficiles, celles qui ont le plus longtemps contre elles les habitudes et la paresse. Ce qu'aujourd'hui nous avons regagné avec une indicible victoire sur nous-mêmes — car nous avons

tous encore les mauvais instincts, les instincts chrétiens en nous — le regard libre devant la réalité, la main circonspecte, la patience et le sérieux dans les plus petites choses, toute la *probité* dans la recherche de la connaissance — tout cela existait déjà il y a plus de deux mille ans. *Et plus encore, le bon goût, le tact fin et sûr! Non point* comme une « dresseure » du cerveau, *non point* comme la culture « allemande », avec des manières de lourdaud ! Mais comme corps, comme geste, comme instinct — comme réalité en un mot... *Tout cela en vain ! Plus qu'un souvenir du jour au lendemain ! — Grecs ! Romains ! La noblesse des instincts, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organisation et de l'administration, la volonté de l'avenir humain et la foi en l'avenir, la grande affirmation de toutes choses, visible sous forme d'Empire romain, visible pour tous les sens, le grand style, non seulement art, mais réalité, vérité, vie... — Et ce n'est pas un cataclysme de la nature qui a détruit tout cela du jour au lendemain ! ce n'est pas le piétinement des Germains ou d'autres tardigrades ! Des vampires rusés, clandestins, invisibles et anémiques l'ont déshonoré ! Non vaincu — mais seulement épuisé !... La soif de vengeance cachée, la petite envie prenant des allures de *mattres* ! Tout ce qui est pitoyable, souffreteux, visité par de mauvais penchants, tout le monde de ghetto de l'âme mis subitement au premier rang ! — Qu'on lise un agitateur chrétien quelconque, saint Augustin par exemple, pour comprendre ; pour *sentir* quels êtres malpropres avaient eu la haute main. On se tromperait du tout au tout, si l'on*

présumait un manque d'intelligence chez les chefs du mouvement chrétien : — ah! ils sont rusés jusqu'à la malpropreté Messieurs les Pères de l'Église! Ce qui leur manque c'est tout autre chose. La nature les a négligés, — elle a oublié de les doter, au moins modestement, d'instincts convenables et *propres*... Soit dit entre nous, ce ne sont pas même des hommes... Si l'Islam méprise le christianisme, il a mille raisons pour cela ; l'Islam a des *hommes* pour condition première...

60.

Le christianisme nous a frustrés de l'héritage du génie antique, il nous a frustrés plus tard de l'héritage de l'Islam. La merveilleuse civilisation maure de l'Espagne, plus voisine en somme de nos sens et de nos goûts que Rome et la Grèce, cette civilisation fut *foulée aux pieds* (— je ne dis pas par quels pieds —), pourquoi? puisqu'elle devait son origine à des instincts nobles, à des instincts d'hommes, puisqu'elle disait Oui à la vie, et encore avec les magnificences rares et raffinées de la vie mauresque!... Les croisés luttèrent plus tard contre quelque chose qu'ils auraient mieux fait d'adorer dans la poussière, — une civilisation qui ferait paraître notre dix-neuvième siècle très pauvre et très « tardif ». — Il est vrai qu'ils voulaient faire du butin : l'Orient était riche... Soyons donc impartiaux! Les Croisades — de la haute piraterie, rien de plus! La noblesse allemande — noblesse de *vikings* au fond — se trouvait dans son élément. L'Église savait trop bien

comment on met la noblesse allemande de son côté... La noblesse allemande, toujours les « Suisses » de l'Église, toujours au service des mauvais instincts de l'Église, mais *bien payée*... C'est avec l'aide de l'épée allemande, du sang et du courage allemands que l'Église a mené sa guerre à mort contre tout ce qui est noble sur la terre ! On pourrait poser ici bien des questions douloureuses. La noblesse allemande manque presque toujours dans l'histoire de la haute culture... Christianisme, alcoolisme — les deux *grands* moyens de corruption... En somme il ne pouvait y avoir de choix entre l'Islam et le christianisme; tout aussi peu qu'entre un Arabe et un Juif. La décision est prise; personne n'a plus la liberté de choisir. Ou bien on est Tchândâla, ou bien on ne l'est *pas*... « Guerre à mort avec Rome ! Paix et amitié avec l'Islam !... » Ainsi le voulut ce grand esprit libre, le génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II. Comment ? faut-il qu'un Allemand soit génie, soit esprit libre pour devenir *convenable* ? Je ne comprends pas comment un Allemand ait jamais pu se sentir chrétien...

61.

Il est nécessaire de toucher ici un souvenir encore cent fois plus douloureux pour les Allemands. Les Allemands ont empêché en Europe la dernière grande moisson de culture qu'il était possible de récolter, — la *Renaissance*. Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance ? *la transmutation des valeurs chrétiennes*, la tentative de donner

la victoire, avec tous les instincts, avec tout le génie, aux valeurs contraires, aux valeurs *nobles*... Il n'y eût jusqu'à présent que cette *seule* grande guerre, il n'y eût pas jusqu'à présent de problème plus concluant que celui de la Renaissance, — nos problèmes sont les mêmes — : il n'y a jamais eu de forme *d'attaque* plus fondamentale, plus droite, plus sévère, dirigée contre le centre, sur toute la ligne. Attaquer à l'endroit décisif, assiéger même du christianisme, mettre sur le trône papal les valeurs nobles, c'est-à-dire introduire ces valeurs dans les instincts, dans les besoins et les désirs inférieurs de ceux qui étaient au pouvoir... Je vois devant moi la *possibilité* d'une magie supra-terrestre, d'un parfait charme de couleurs : — il me semble que cette possibilité éclate dans tous les frissons d'une beauté raffinée, qu'un art s'y révèle, un art si divin, si diaboliquement divin, qu'on chercherait en vain à travers les âges une seconde possibilité pareille ; je vois un spectacle si significatif et en même temps si merveilleusement paradoxal que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire — je vois *César Borgia pape*... Me comprend-on?... Vraiment cela eût été la victoire que je suis seul à demander maintenant — : cela eût *supprimé* le christianisme ? — Qu'arrivait-il ? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine chargé de tous les instincts de vengeance d'un prêtre malheureux se révolta à Rome *contre* la Renaissance... Au lieu de saisir, plein de reconnaissance, le prodige qui était arrivé : le christianisme surmonté à son siège même — sa haine ne sut tirer

de ce spectacle que sa propre nourriture. Un homme religieux ne songe qu'à lui-même. — Luther vit la *corruption* de la papauté, tandis qu'il aurait dû s'apercevoir du contraire : la vieille corruption, le *peccatum originale*, le christianisme, n'était plus sur le siège du pape ! Il était remplacé par la vie, le triomphe de la vie, le grand oui à l'égard de toutes les choses hautes, belles et audacieuses !... Et Luther rétablit l'Église : il l'attaqua... La Renaissance —, devint un événement dépourvu de sens, un grand *en vain* ! — Ah, ces Allemands, ce qu'ils nous ont déjà coûté ! En vain — c'est ce qui fut toujours l'œuvre des Allemands. — La Réforme ; Leibnitz ; Kant et ce qu'on appelle la philosophie allemande ; les guerres de « liberté » contre Napoléon I^{er} ; le nouvel Empire allemand — chaque fois un *en vain* pour quelque chose qui était prêt à se réaliser, pour quelque chose *d'irréparable*... Ce sont mes ennemis, je l'avoue, ces Allemands : je méprise en eux toute espèce de malpropreté d'idées et de valeurs, de lâcheté devant la probité de chaque oui et de chaque non. Depuis près de mille ans ils ont épaissi et embrouillé tout ce qu'ils ont touché de leurs doigts, ils ont sur la conscience toutes les demi-mesures, tous les compromis dont est malade l'Europe, — ils ont également sur la conscience l'espèce la plus malpropre de christianisme qu'il y ait, la plus incurable, la plus irréfutable, le protestantisme... Si on n'arrive pas à en finir du christianisme, les Allemands en seront cause...

62.

— Je termine ici et je prononce mon jugement. Je *condamne* le christianisme, j'éleve contre l'Eglise chrétienne la plus terrible des accusations, que jamais accusateur ait prononcée. Elle est la plus grande corruption que l'on puisse imaginer, elle a eu la volonté de la dernière corruption imaginable. L'Eglise chrétienne n'épargna nulle part sa corruption, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de chaque vérité un mensonge, de chaque intégrité une bassesse d'âme. Qu'on ose encore me parler de ses bienfaits « humanitaires ». *Supprimer* une misère était contraire à son plus profond utilitarisme, elle vécut de misères, elle *créa* des misères pour s'éterniser... Le ver du péché par exemple : une misère dont l'Eglise seule enrichit l'humanité ! L'« égalité des âmes devant Dieu », cette fausseté, ce prétexte aux *rancunes* les plus basses, cet explosif de l'idée, qui finit par devenir Révolution, idée moderne, principe de dégénérescence de tout l'ordre social — c'est la dynamite *chrétienne*... Les bienfaits « humanitaires » du christianisme ! Faire de l'*humanitas* une contradiction, un art de pollution, une aversion, un mépris de tous les instincts bons et droits ! Voilà les bienfaits du christianisme ! — Le parasitisme, seule pratique de l'Eglise, buvant, avec son idéal d'anémie et de sainteté, le sang, l'amour, l'espoir de la vie ; l'au-delà, négation de toute réalité ; la croix, signe de ralliement pour la conspiration la plus souterraine qu'il y ait jamais eue, — conspiration contre la santé, la

beauté, la droiture, la bravoure, l'esprit, la *beauté* d'âme, *contre la vie elle-même...*

Je veux inscrire à tous les murs cette accusation éternelle contre le christianisme, partout où il y a des murs, — j'ai des lettres qui rendent voyants même les aveugles... J'appelle le christianisme l'unique grande calamité, l'unique grande perversion intérieure, l'unique grand instinct de haine qui ne trouve pas de moyen assez venimeux, assez souterrain, assez petit — je l'appelle l'unique et l'immortelle flétrissure de l'humanité...

Et l'on mesure le temps à partir du jour néfaste qui fut le commencement de cette destinée, — à partir du premier jour du christianisme! — *Pourquoi ne le mesurerait-on à partir de son dernier jour? — A partir d'aujourd'hui* — Transmutation de toutes les valeurs!...

NOTES

Ce volume contient les derniers ouvrages composés par Nietzsche avant la terrible crise qui devait anéantir son intelligence. Ils remontent tous à cette fatale année 1888, féconde entre toutes, puisque le philosophe, pressentant peut-être la fin, répandait l'abondance à mains pleines, sans se soucier de mettre en réserve des pensées pour l'avenir. Moisson tropicale, dernière moisson !...

LE CAS WAGNER.

Le Cas Wagner fut ébauché en mai 1888 à Turin, et achevé en juin à Sils-Maria. Les deux post-scriptum et l'épilogue furent ajoutés au manuscrit dans les premiers jours d'août. Le volume parut chez C. G. Naumann, à Leipzig, en septembre de la même année, sous le titre de : *Le Cas Wagner, un problème musical*, 1888.

Une traduction française en a été publiée en 1893, par MM. D. Halévy et R. Dreyfus, chez le même éditeur.

NIETZSCHE CONTRE WAGNER.

Nietzsche contre Wagner devait former une sorte de complément au *Cas Wagner*. Nietzsche rédigea son opuscule au milieu du mois de décembre 1888, à Turin. « Après avoir écrit cette petite bouffonnerie du *Cas Wagner*, voici maintenant des choses sérieuses », écrivit-il à son éditeur en lui faisant parvenir le manuscrit. La brochure,

imprimée, corrigée et tirée, ne fut poin' mise en vente à cause de la maladie de Nietzsche. Quelques exemplaires en furent cependant distribués aux amis de l'auteur.

Nietzsche dit sans sa préface que tous les chapitres de son étude ont été empruntés à ses œuvres antérieures. De nombreuses coupures, des corrections et des surcharges leur donnent cependant un aspect tout nouveau.

Voici la concordance des différents chapitres :

« Où j'admire » a été emprunté au *Gai Savoir*, aphorisme 87.

« Où je fais des objections », au *Gai Savoir*, aphorisme 368.

« Wagner considéré comme un danger 1 », aux *Opinions et Sentences mêlées*, aphorisme 134.

« Wagner considéré comme un danger 2 », au *Voyageur et son ombre*, aphorisme 165.

« Une Musique sans avenir », aux *Opinions et Sentences mêlées*, aphorisme 171.

« Nous autres antipodes », au *Gai Savoir*, aphorisme 370.

« Où Wagner est chez lui », à *Par delà le Bien et le Mal*, paragraphes 354 et 356.

« Wagner apôtre de la chasteté 1 », à *Par delà le Bien et le Mal*, paragraphe 256.

« Wagner apôtre de la chasteté 2 et 3 », à *la Généalogie de la Morale*, chapitre troisième, paragraphes 2 et 3.

« Comment je me suis détaché de Wagner », à *Humain, Trop humain*, vol. II, préface, aphorismes 3 et 4.

« Le psychologue prend la parole », à *Par delà le Bien et le Mal*, paragraphes 269 et 270.

L'« Epilogue », au *Gai Savoir*, préface, aphorismes 3 et 4.

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES.

Nietzsche écrivit le *Crépuscule des Idoles* en peu de

jours, avant le 3 septembre, à Sils-Maria. Le manuscrit expédié le 7 septembre à l'imprimeur portait de titre de *Flâneries d'un psychologue*, qui ne fut remplacé que pendant l'impression par le titre actuel. Le chapitre « Ce que les Allemands sont en train de perdre » fut intercalé en septembre, les aphorismes 32 à 43 des « Flâneries inactuelles » furent ajoutés au commencement d'octobre, pendant que le volume était à l'impression. Il ne vit le jour qu'après la catastrophe de Turin, en janvier 1889.

L'ANTECHRIST.

L'idée d'écrire la *Transmutation de toutes les Valeurs*, sa principale œuvre philosophique, avait déjà préoccupé Nietzsche depuis de longues années lorsqu'il se décida à en entreprendre la rédaction. Du 3 au 30 septembre il écrivit, à Sils-Maria et à Turin, l'*Antéchrist*, premier livre de la *Transmutation*. Le volume devait porter le titre :

La Volonté de Puissance.

Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs
et se diviser en quatre parties :

Livre premier.

L'Antéchrist. Essai d'une critique du Christianisme.

Livre deuxième.

L'Esprit libre. Critique de la philosophie comme d'un mouvement nihiliste.

Livre troisième.

L'Immoraliste. Critique de l'espèce d'ignorance la plus néfaste, la morale.

Livre quatrième.

Dionysos. Philosophie de l'éternel retour.

Il existe de la *Volonté de Puissance* une ébauche très

détaillée, mais seul l'*Antéchrist* fut achevé entièrement. Les plans et les ébauches seront publiés ultérieurement dans un autre volume des *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*.

La présente traduction a été faite sur le huitième volume des *Œuvres complètes*, publié en 1895 par le *Nietzsche-Archiv*, chez C. G. Naumann, à Leipzig. Elle a été revue sur une toute récente réimpression de ce volume qui contient quelques légers changements.

Les *Poèmes* qui accompagnent dans le volume allemand les quatre dernières œuvres de Nietzsche seront présentés plus tard au public français dans un volume de fragments.

Pour ne point déparer l'aspect du texte nous avons renvoyé à cette place quelques notes relatives à la traduction :

- Page 10, ligne 1, du h. et suiv. : *décadent* — en français dans le texte.
- 10, ligne 6, du h. et suiv. : *décadence* — en français dans le texte.
- 17, ligne 14, du h. : la citation de Benjamin Constant en français dans le texte.
- 17, ligne 9, du b. : *il faut méditerraniser la musique* — en français dans le texte.
- 26, ligne 12, du h. : *Wagner est un névrosé* — en français dans le texte.
- 38, ligne 9, d. h. et suiv. : *haut-relief* — en français dans le texte.
- 49, ligne 13, d. h. et suiv. : *par excellence* — en français dans le texte.
- 49, note, ligne 6, d. b. : *fable convenue* — en français dans le texte.
- 62, ligne 12, d. b. : *le moi est toujours haïssable* — en français dans le texte.

- Page 67, ligne 1, d. b. : *mésalliance* — en français dans le texte.
- 71, ligne 8, d. h. : *petit fait vrai* — en français dans le texte.
- 71, ligne 2, d. b. : *pastilles Géraudel* — en français dans le texte.
- 73, ligne 8, d. h. : *pur sang* — en français dans le texte.
- 81, ligne 5, d. b. : *Flaubert est toujours haïssable, l'homme n'est rien, l'œuvre est tout* — en français dans le texte.
- 84, ligne 7, d. h. : *l'adorable Heine* — en français dans le texte.
- 84, ligne 11, d. h. : *délicatesses* — en français dans le texte.
- 84, ligne 14, d. h. : *âme moderne* — en français dans le texte.
- 100, ligne 14, d. b. : *Tout comprendre, — c'est tout mépriser* — en français dans le texte.
- 110, ligne 2, d. h. : *pudeur* — en français dans le texte.
- 113, ligne 9, d. b. : *On ne peut penser et écrire qu'assis* — en français dans le texte.
- 117, ligne 6, d. b. : *finesse* — en français dans le texte.
- 122, ligne 9, d. b. : *de rigueur* — en français dans le texte.
- 126, ligne 12, d. h. : *idée fixe* — en français dans le texte.
- 136, ligne 11, d. b. : *il faut tuer les passions* — en français dans le texte.
- 157, ligne 12, d. h. : différence entre *Zaehmung* (domestication) et *Züchtung* (élevage).
- 169, ligne 4, d. h. : jeu de mot sur *Beruf* (carrière) et *berufen* (appeler).

- Page 173, ligne 7, d. h. : *la science, la noblesse* — en français dans le texte.
- 173, ligne 11, d. h. : *l'évangile des humbles* — en français dans le texte.
- 174, ligne 3, d. h. : *médiancée* — en français dans le texte.
- 174, ligne 7, d. h. et suiv. : *ressentiment* — en français dans le texte.
- 174, ligne 8, d. h. : *romantisme* — en français dans le texte.
- 174, ligne 11 d. b. : *libertin, libertinage* — en français dans le texte.
- 178, ligne 3, d. h. : *romancier* — en français dans le texte.
- 178, ligne 19, d. h. : *petits faits* — en français dans le texte.
- 182, ligne 4, d. b. : *farce* — en français dans le texte.
- 192, ligne 7, d. b. et suiv. : *L'art pour l'art* — en français dans le texte.
- 198, ligne 13, d. b. : *partie honteuse* — en français dans le texte.
- 203, ligne 8, d. b. : *pur, vert* —
- 206, ligne 12, d. b. : *impressionnisme moral.* —
- 214, ligne 7, d. h. : *laisser-aller.* — en français dans le texte.
- 216, ligne 3, d. b. et suiv. : *milieu* — en français dans le texte.
- 220, ligne 9, d. b. : *il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent* — en français dans le texte.
- 231, ligne 2, d. h. : *niaiserie allemande* — en français dans le texte.
- 243, ligne 4, d. b. : *largeur* — en français dans le texte.

-
- Page 260, ligne 11, d. b. : *ardeurs* — en français dans le texte.
- 268, ligne 9, d. h. : *libertinage* — en français dans le texte.
- 285, ligne 11, d. b. : *le grand maître en ironie* — en français dans le texte.
- 285, ligne 10, d. b. : *esprit* — en français dans le texte.
- 286, ligne 7, d. h. : *impérieux* — en français dans le texte.
- 298, ligne 12, d. b. : *canaille* — en français dans le texte.
- 302, ligne 7, d. b. : *niaiserie* — en français dans le texte.
- 320, ligne 16, d. h. : *folie circulaire* — en français dans le texte.
- 321, ligne 9, d. b. : *rancune* — en français dans le texte.
- 326, ligne 1, d. h. : *Ainsi parlait Zarathoustru.*
Deuxième partie : *Des Prêtres.*

HENRI ALBERT.

TABLE DES MATIÈRES

LE CAS WAGNER

AVANT-PROPOS	9
LE CAS WAGNER.	14
POST-SCRIPTUM.	48
SECOND POST-SCRIPTUM	55
EPILOGUE.	60

NIETZSCHE CONTRE WAGNER

AVANT-PROPOS	67
OU J'ADMIRE	69
OU JE FAIS DES OBJECTIONS	71
WAGNER CONSIDÉRÉ COMME UN DANGER.	74
UNE MUSIQUE SANS AVENIR.	77
NOUS AUTRES ANTIPODES	79
OU WAGNER EST CHEZ LUI.	83
WAGNER APÔTRE DE LA CHASTÉTÉ	86
COMMENT JE ME SUIS DÉTACHÉ DE WAGNER.	90
LE PSYCHOLOGUE PREND LA PAROLE	93
EPILOGUE.	97

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES

AVANT-PROPOS	105
MAXIMES ET POINTES.	107
LE PROBLÈME DE SOCRATE.	116
LA « RAISON » DANS LA PHILOSOPHIE.	125

COMMENT LE « MONDE-VÉRITÉ » DEVINT ENFIN UNE FABLE	133
LA MORALE EN TANT QUE MANIFESTATION CONTRE NATURE	136
LES QUATRE GRANDES ERREURS.	144
CEUX QUI VEULENT RENDRE L'HUMANITÉ « MEIL- LEURE »	156
CE QUE LES ALLEMANDS SONT EN TRAIN DE PERDRE	162
FLANERIES INACTUELLES	172
CE QUE JE DOIS AUX ANCIENS	227
LE MARTEAU PARLE.	237
 L'ANTÉCHRIST (LA VOLONTÉ DE PUISSANCE I.)	
AVANT-PROPOS	241
L'ANTÉCHRIST.	243
 NOTES	 349

POITIERS
IMPRIMERIE BLAIS ET ROY,
7, rue Victor-Hugo, 7.